

***Bulletin  
des Amis  
d'André Gide***

N° 162

AVRIL 2009

Le  
***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du  
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
de l'Université de Metz  
et le concours du  
CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
ou compris dans les publications servies aux membres de  
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.



Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Jean CLAUDE, Alain GOULET,  
Claude MARTIN, Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

*Les articles proposés à la Revue sont soumis à l'approbation  
du comité de lecture.*



Toute correspondance doit être adressée,

relative au BAAG, à

Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,  
2 rue du Creux du Pont, 34680 Saint-Georges-d'Orques  
(Tél. 04.67.79.32.89 — Courriel pige.masson@orange.fr)

relative à l'AAAG, à

Pierre LACHASSE, secrétaire général de l'Association,  
374 rue de Vaugirard, bât. A, 75015 Paris  
(Tél. 01.45.32.82.72 — Courriel pierre.lachasse@orange.fr)

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

---

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE  
VOL. XXXVII, N° 162 — AVRIL 2009

Pierre MASSON : Les correspondances d'André Gide.....	163
Véronique DUFIEF-SANCHEZ : <i>L'Immoraliste</i> ou l'exalta- tion de l'inculture.....	175
Jocelyn VAN TUYL : Intrigues et complots. <i>Les Caves du Vatican</i> d'André Gide et <i>Anges et démons</i> de Dan Brown.	193
Manfred SCHMELING : À la recherche d'une Allemagne non allemande. Les relations franco-allemandes à tra- vers <i>La Nouvelle Revue Française</i> (1908-1943).....	203
Robert LEVESQUE : Journal (mars – mai 1948).....	225
Les Dossiers de presse des livres d'André Gide. <i>La Symphonie pastorale</i> , VI (Gaston Rageot). <i>Paludes</i> , IV (Lucien Mühlfeld). <i>Dostoïevski</i> , IV (Benjamin Crémieux). <i>La Tentative amoureuse</i> , II (Lucien Mühlfeld). <i>Divers</i> , II (Gabriel Brunet). .....	247
Lectures. — Catherine Boschian-Campaner, <i>Henri Ghéon, camarade de Gide</i> [par H. de Paysac].....	263
Chronique bibliographique. ....	270
Les comptes 2008 / 2009 de l'AAAG.....	274
Varia.....	276
Cotisations et abonnements 2009. ....	280

---

LA question du Trésorier :

***Avez-vous pensé***

***à***

***votre***

***cotisation***

***2009***

***?***

# **L'Assemblée générale de l'AAAG**

aura lieu

**le samedi 16 mai 2009  
à 14 h 30**

**à l'École Alsacienne**

**100, rue Notre-Dame des Champs, Paris VI<sup>e</sup>  
(M<sup>o</sup> Vavin ou Port-Royal).**

**Elle sera suivie  
d'un débat  
autour de la nouvelle édition  
des *Romans et récits* de Gide  
dans la Bibliothèque de la Pléiade  
animé par Pierre Masson  
et ses collaborateurs.**



PIERRE MASSON

## *Les Correspondances d'André Gide*

IL Y A DÉJÀ 28 ANS, Claude Martin plaidait « pour une correspondance générale d'André Gide <sup>1</sup> », soulignant en particulier l'intérêt qu'il y aurait à rendre accessible un massif épistolaire qu'il considérait à juste titre comme le plus important – au moins quantitativement – de ceux que produisirent les grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle : à ce jour, il est constitué de quelque 27500 lettres, un peu moins de la moitié émanant de Gide et un peu plus de la part de ses correspondants, ceux-ci étant aux environs de 2200. Nous donnons des chiffres approximatifs, dans la mesure où, depuis les premiers recensements effectués par Claude Martin, l'ensemble n'a cessé de croître, en particulier grâce au zèle de ce dernier, et de la contagion qu'il suscita autour de lui ; au gré des séances de prospection dans certaines bibliothèques, mais aussi de la bonne volonté des ayants-droit et encore dans le secret des salles des ventes, de nouvelles lettres ne cessent d'apparaître, faisant de l'univers gidien un monde en expansion régulière.

Il n'est pas douteux que Gide lui-même serait ravi de ces mises à jour, lui qui avait très tôt, lecteur admiratif des lettres de Flaubert, senti l'importance des correspondances littéraires, non pas seulement comme des documents figés, mais comme des lieux vivants où s'élaboraient les œuvres à venir. Pour saluer la mort

---

1. *Mélanges de littérature et d'histoire offerts à Georges Couton*, Presses universitaires de Lyon, 1981, pp. 595-606.

de Charles-Louis Philippe, il avait jugé nécessaire, en dépit de plusieurs oppositions, de publier en 1911 ses lettres de jeunesse. Et quand, dans *La NRF* de 1924, Jacques Rivière publia les lettres échangées entre lui et Artaud, Gide approuva chaudement le procédé. Aussi conserva-t-il méthodiquement toutes lettres qu'il recevait, établissant parfois des doubles des siennes lorsqu'il les jugeait importantes.

Cela ne signifie pas que Gide écrivait ses lettres en pensant déjà à un lecteur idéal, s'adressant, par-dessus la tête de son correspondant du jour, à la postérité. Souvent, face à certains correspondants particulièrement brillants, comme Valéry, ou convaincus, comme Martin du Gard, il avouait ses limites : « *La correspondance n'est pas mon fort* », confiait-il au dernier. Ce qui peut sembler paradoxal, si l'on néglige deux faits à la fois opposés et complémentaires.

Le premier est l'éparpillement de cette correspondance, lié à l'extraordinaire disponibilité de Gide, capable de cultiver les amitiés les plus diverses, puis, parvenu à la célébrité, d'accepter de répondre aux sollicitations de tous les horizons. Jeune, il converse simultanément avec le ciel et l'enfer, entretenant Jammes et Claudel d'un côté, Rouart et Ghéon de l'autre ; jamais Corydon ne le détourne du Christ, et ni l'un ni l'autre ne le détournent de l'œuvre à faire, dont il entretient Louÿs et Valéry, puis Martin du Gard. Plus tard, se rajouteront les disciples que l'admiration lui suscite, couverte plus ou moins du manteau de la politique, comme pour un Louis Gérin, de l'affinité sexuelle, pour un Robert Levesque, ou même des deux pour Jef Last. Il y a aussi les « presque proches », ceux qui lui ressemblaient à la façon de miroir déformés ou déformants, comme Jacques-Émile Blanche et Cocteau. Il y a encore les lettres aux confrères, Rilke, Bennett, Larbaud, Mauriac, Giono, les lettres aux membres de l'équipe NRF, Schlumberger, Rivière, Paulhan, et puis la vie familiale, commencée avec les lettres à sa mère, et continuées par celles qu'il adresse à sa famille d'élection, la Petite Dame et sa fille, à Aline Mayrisch et, bien sûr, à Marc Allégret... Avec toutes ces planètes de diverse grandeur, le plus urgent était de maintenir un lien suffisant pour permettre à Gide de se sentir le centre de son système, quitte à n'être parfois qu'un soleil de peu d'éclat. S'en-

tretenant avec Robert Mallet, il comparait ses lettres à celles de Valéry :

« *Je n'ai plus mes lettres en mémoire mais je suis sûr que je m'y montre bien terne, bien falot à côté de lui. Je suis sûr aussi d'avoir été moins proluxe.*

– *Vous avez toujours écrit des lettres plus brèves que vos correspondants.*

– *Forcément. Je faisais métier de mon amitié. C'est un métier fatigant qui requiert des soins assidus. Je m'y usais. J'écrivais peu à chacun, mais j'écrivais à beaucoup<sup>2</sup>.* »

Le second fait est davantage de nature hypothétique, et correspond à une absence, à un trou noir au cœur de ce système solaire, qui le prive peut-être de son principal rayonnement. Il s'agit de la correspondance entre Gide et sa cousine, puis épouse, Madeleine ; correspondance de tous les instants, très souvent quotidienne, Gide en voyage allant jusqu'à écrire plusieurs fois par jour à Madeleine. Ceci jusqu'à ce jour de l'été 1918 où, pour se venger d'avoir été délaissée au profit de Marc Allégret, elle brûla trente ans de correspondance, peut-être plusieurs milliers de lettres qui constituaient, aux dires de leur auteur, le meilleur de son œuvre<sup>3</sup>. Pour autant qu'on puisse le deviner, et dans l'ignorance des lettres adressées par Gide à sa femme durant les vingt années qui suivirent cet autodafé, il s'agissait là d'une correspondance-miroir, où Gide se souciait, en tenant sa vie sous le regard de Madeleine, d'en recevoir les vertus rédemptrices. La correspondance avec tout autre que celle-ci relevait donc d'un commerce beaucoup plus ordinaire, à tout le moins profane, et n'appartenait à l'ensemble de l'édifice littéraire constitué pièce par pièce par Gide que comme un soubassement, ou même un matériau secondaire, rendu relatif et même ambigu par sa nature dialogique. Il suffit d'observer le statut des échanges épistolaires au sein de l'œuvre romanesque de Gide, pour s'en convaincre. Dans *Les Faux-Monnayeurs* en particulier, on voit une douzaine de lettres circuler comme autant de demi-mensonges que leurs auteurs s'adressent à eux-mêmes et à leurs destinataires, reflet de

---

2. *Correspondance Gide-Valéry*, Gallimard, 1955, p. 9.

3. Voir Pierre Masson, « Le chef-d'œuvre inconnu ou Les lettres brûlées », *BAAG*, n° 78-79, avril-juillet 1988, pp. 71-86.

leur mauvaise foi et de leur incapacité à ne pas adopter une posture avantageuse en face du destinataire.

Dans ces conditions, on pourrait s'étonner de ce que Gide ait pratiqué aussi intensément un mode de communication auquel il croyait aussi peu. En fait, pour le comprendre, il faut rattacher cette méthode à celle qu'il adopta toujours à l'égard de l'autre, que cet autre fût un écrivain, un artiste, un ami, un être vivant ou simplement un livre, un tableau ou un paysage : à tous, Gide demandait de lui dévoiler un aspect de sa propre personnalité, et de l'aider à en explorer tous les possibles. Ce qui importait dans cette relation, c'était l'autre, mais en tant que révélateur, et le message qu'on lui adressait avait alors moins d'importance que la réponse qu'il susciterait, moins que l'écho qui alors retentirait en lui, le visage de lui-même qu'il lirait dans ce miroir. On peut en juger d'après cette anecdote rapportée par la Petite Dame, au moment de la publication de la correspondance entre Gide et Claudel :

« 13 [avril 1949]. — *Gide me remet une petite liasse de papiers, disant : "Je voudrait que vous lisiez cela [...]." C'est un groupe de lettres de Claudel et de Jammes, avec les réponses de Gide, disons sur les mœurs de Gide. J'ai déjà dit, je crois, que d'un commun accord, Gide et Claudel avaient décidé de publier leur correspondance (travail confié à Robert Mallet comme celui de la correspondance Gide-Jammes). Or, ce petit groupe de lettres, Gide ne l'a pas versé au dossier de Mallet, mais désireux qu'elles ne soient point perdues, il entendait en faire une édition secrète à sept exemplaires<sup>4</sup>. »*

Autrement dit, il y avait un Gide tourmenté par l'appel du Christ, dont Claudel, et Jammes à un degré moindre, étaient les metteurs en scène involontaire, qu'il ne fallait pas confondre avec le militant de l'homosexualité qui, depuis *Corydon*, acceptait aussi de se montrer, mais avec un visage de plus en plus assuré. Finalement, malgré la désapprobation de certains amis, Gide publia ces lettres à part, dans *Le Figaro littéraire*, se justifiant ainsi devant Martin du Gard :

« *Je considère cette publication, aujourd'hui, comme des plus opportunes. [...] Quantité de lecteurs sont amenés à prendre en sérieuse considération des questions devant lesquelles ils*

---

4. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, Gallimard, 1977, p. 131.

*n'avaient jusqu'à présent qu'un haussement d'épaules. [...] C'est un signe certain du progrès de l'opinion. [...] C'est contre Claudel (et ce qu'il représente) que se dresse l'immense majorité des lecteurs*<sup>5</sup>. »

Noyées dans la masse des autres lettres, ces missives sulfureuses auraient risqué de passer inaperçues...

On peut interpréter de la même façon ses atermoiements à l'égard d'André Rouveyre quand celui-ci, en 1949, manifesta le désir de voir leur correspondance publiée : les échanges avec Rouveyre avaient été difficiles, en raison du caractère ombrageux de ce dernier, en face de qui Gide avait passé son temps en mises au point, défenses et protestations. Il n'avait pas pu prendre, au sein de cet échange, de posture bien nette ; aussi, ayant d'abord donné son accord à la publication, il s'y opposa absolument, avant d'envisager une parution différée (« *Après celle de ma correspondance avec Jammes, puis avec Claudel, ce serait vraiment abuser de l'attention du public*<sup>6</sup>. »), pour finalement revenir à un refus catégorique, à la grande fureur de Rouveyre. Une partie conséquente de cette correspondance est ainsi occupée par des lettres traitant de sa publication...

Après les échanges avec Claudel et Jammes, une troisième publication avait été envisagée par Gide, que seule la mort l'empêcha de voir, celle avec Valéry. Il l'évoquait avec Robert Mallet, dans des propos significativement contradictoires :

« *J'ai répliqué sans brio. Il faudra pourtant que je me résigne à faire figurer mes lettres. Si je prends la décision de publier notre correspondance, c'est pour lui et non pour moi. Il est important qu'on le connaisse tel qu'il s'est révélé à moi quand il avait vingt ans*<sup>7</sup>. »

Ainsi, il ne vient pas à l'idée de Gide de publier les seules missives écrites par Valéry. Pour sa plus grande mortification, il se résigne à publier les siennes, l'important en définitive n'étant pas Valéry par lui-même, mais bien Valéry dans le regard de Gide. Or

---

5. *Correspondance Gide–Martin du Gard*, éd. Jean Delay, Gallimard, 1968, t. II, p. 466.

6. *Correspondance Gide–Rouveyre*, éd. Claude Martin, Mercure de France, 1967, p. 178.

7. *Correspondance Gide–Valéry*, pp. 9-10.

ne lit-on pas dans *Les Nourritures terrestres* : « *Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée* » ?

Une conséquence embarrassante en découle : la nécessité de publier l'intégralité des échanges, car s'il arrive que les meilleures lettres soient dues aux correspondants de Gide (on ne peut généraliser le phénomène, et Gide n'est que rarement aussi terne qu'il le prétend), les siennes n'en constituent pas moins la scène irremplaçable où s'anime, par facettes successives, la figure de « l'insaisissable Protée ». Gide, par ses lettres, rassemble autour de lui la diversité de l'humaine condition, dont il s'efforce de tirer à lui le meilleur. Donc une correspondance à deux voix, mais qui devient, dans la perspective d'une correspondance générale, à deux mille voix, faisant courir le risque de rendre inaudible celle de l'unique dénominateur commun. Jusqu'à présent, c'est pour éviter cet écueil que bien des correspondances dites « générales » se présentent comme des monologues, comme par exemple la correspondance de Roger Martin du Gard, dont vient de paraître le dixième et dernier tome, ou, à peu près, celle de Proust. Claude Martin, soupesant jadis les inconvénients des diverses formules, arrivait à l'idée de ne publier que les lettres de Gide dans leur intégralité, en les accompagnant d'un discours d'escorte dans lequel les lettres des correspondants seraient intégrées « sous forme de citations et de résumés ». Dans bien des cas, la formule est excellente, mais on voit bien ce qu'on perdrait à n'entendre tonner Claudel et ironiser Valéry qu'à temps partiel ; et de plus, à réduire ces voix à une fonction d'éclaircissement des lettres de Gide, comment comprendre leur emprise sur l'esprit de ce dernier ?

C'est pourquoi, à nos yeux, l'actuelle solution est encore la meilleure : celle qui voit, année après année, s'amasser lentement un mur de correspondances à deux voix (une exception récente : la correspondance à trois voix entre Gide, Louÿs et Valéry), seule l'électronique permettant d'envisager un jour un rassemblement utilisable de la totalité des lettres en un seul support. En soixante années, c'est ainsi plus de quatre-vingt correspondances qui ont été publiées, parallèlement au recensement des lettres inédites dont le gisement continue encore de s'enrichir.

L'intérêt d'un tel chantier se situe à plusieurs niveaux.

Il est d'abord d'ordre historique. D'un homme qui naquit à la littérature du temps de Verlaine, et vécut dans cette religion jus-

qu'à Sartre et Camus, la correspondance est le reflet idéal de plus de soixante ans d'histoire littéraire. Présent à l'enterrement de Victor Hugo, Gide l'est aussi à la prestation d'Artaud au Vieux Colombier, et ses lettres se font tour à tour témoins et acteurs de cette évolution : encore témoin à l'époque de Louÿs et de Valéry, dans le salon de la rue de Rome, il devient vite acteur par sa volonté d'inscrire son œuvre par rapport à l'art et à la société de son époque : son rôle de critique, puis d'animateur de revue, fait de sa vie un carrefour où se croisent les anciens symbolistes, Régnier, Viélé-Griffin, Valéry, Mockel, les novateurs tels que Claudel, Jammes, Proust, et même la comtesse de Noailles ; plus tard ce seront Larbaud, Romains, Giono, Michaux, Simenon...

Au cœur de cette histoire s'inscrit en abyme l'histoire de la revue voulue et portée par Gide, *La NRF*, et ses correspondances avec les cinq autres pères fondateurs, Copeau, Ghéon, Schlumberger, Ruyters et Drouin sont les piliers sur lesquels Auguste Anglès a pu fonder sa monumentale histoire de cette entreprise éditoriale. Jacques Rivière allait bientôt s'ajouter à cette constellation. Dans l'exercice de ce métier littéraire, Gide avait en outre cette qualité de ne jamais se vraiment brouiller avec qui l'intéressait, en dépit des focades et rebuffades émanant de caractères difficiles : c'est le cas de Rouveyre, mais aussi de Christian Beck, de Jacques-Émile Blanche, de Cocteau, autant de figures qui en sa présence s'éclairent d'un jour particulier. Enfin, par curiosité personnelle autant que pour enrichir le vivier de sa revue, Gide entretint aussi des contacts avec l'étranger, correspondant avec des écrivains et des critiques, les Allemands Rilke et Curtius, l'Italien Papini, les Anglais Conrad, Gosse, Bennett, etc.

À l'histoire littéraire s'ajoute l'Histoire, à partir du moment où Gide développe un intérêt pour l'orientation politique de son pays. Si, avant 1914, elle n'est guère présente que par ses discussions, parfois violentes, à propos de l'affaire Dreyfus, avec ses amis antidreyfusards Valéry et Rouart, elle s'affirme davantage par la suite ; d'abord à propos de la renaissance des relations franco-allemandes, évoquée dans sa correspondance avec la luxembourgeoise Aline Mayrisch ; ensuite, avec la sympathie croissante de Gide envers la cause communiste, qui draine vers lui de jeunes correspondants appartenant au prolétariat, comme Louis Gérin, ou au militantisme révolutionnaire, comme Jef Last et Jean Mala-

quais, ou encore qui réveille son ancienne amitié avec Léon Blum.

L'histoire proprement gidienne se développe également selon deux lignes principales, l'intime et le littéraire. Le roman familial de Gide, privé de son chaînon essentiel, est tout de même nettement composé, avec d'un côté la passionnante correspondance avec la mère, où l'on voit se constituer l'individualisme gidien, et de l'autre les lettres adressées au compagnon, Marc Allégret, aux complices, comme Ghéon, Alibert, Charles Brunard, Robert Levesque, où Gide affirme sa nature désirante et nomade.

Le roman littéraire correspond à l'itinéraire de Gide vers le roman : racontant à Louÿs ses *Cahiers d'André Walter*, travaillant au *Voyage d'Urien* avec Maurice Denis, il tente un moment l'aventure théâtrale avec Copeau, il vit avec Ghéon une bonne partie de *L'Immoraliste* et, avec Martin du Gard, débat sans concessions sur leurs conceptions respectives du roman, à l'époque où il travaille aux *Faux-Monnayeurs* tandis que son ami peine sur ses *Thibault*. Et nombre de ses lettres sont à lire comme de véritables préfaces ou prolongements à ses livres, expliquant *L'Immoraliste* à Christian Beck, *Le Retour de l'enfant prodigue* à Francis Jammes, *Les Caves du Vatican* à André Beaunier, discutant de *La Porte étroite* avec Claudel.

De ces divers aspects, on pourrait dire que l'essentiel est aujourd'hui connu : la plupart des grandes correspondances ont été publiées par Gallimard, d'abord par des éditeurs dont l'autorité se trouvait renforcée par leur familiarité avec Gide, comme Robert Mallet et Jean Delay, puis par des universitaires ralliés à la cause gidienne par le dynamisme de Claude Martin, les correspondances se répartissant alors entre Paris et Lyon, Gallimard d'un côté, les Presses universitaires de Lyon, le Centre d'études gidiennes et le *Bulletin des Amis d'André Gide* de l'autre. Cependant, le chantier reste ouvert, à trois niveaux distincts :

Des correspondances demeurent inconnues ou inaccessibles, soit en raison de la réserve maintenue par certains ayants-droit, soit en raison de la méconnaissance réelle où l'on est de leur lieu de détention. C'est le cas, par exemple, de la correspondance avec Paul-Albert Laurens, compagnon du premier voyage en Algérie, avec Albert Démarest, figure tutélaire de l'adolescence de Gide, avec Marcel Drouin, le beau-frère de Gide.

D'autres, souvent en raison de leur aspect parcellaire ou quan-

titativement modeste, sont encore en souffrance, à la Bibliothèque Nationale et surtout à la Bibliothèque Jacques Doucet. Leur nombre est considérable.

D'autres enfin seraient à reprendre, en raison à la fois de la découverte de nouvelles pièces (une centaine de lettres pour la correspondance avec Jammes, près de cent-cinquante pour celle échangée avec Valéry – dont la version complétée va bientôt paraître) et de l'évolution des exigences scientifiques, qui font apparaître comme fautives et insuffisamment annotées certaines éditions.

Enfin, soit à cause de cette énormité de la correspondance gidiennne, soit en raison de la constante expansion de sa publication, on doit constater l'absence d'étude synthétique à son propos. Seuls quelques articles, ou des thèses non publiées, se sont intéressés à des échanges particuliers. La pratique épistolaire de Gide, après sa pratique de diariste dont elle est pourtant le complément, attend une prise en compte qui montrerait comment l'écriture de Gide s'organise en un double mouvement centripète et centrifuge, le *Journal* enregistrant certains aspects de sa vie, les lettres choisissant d'en diffuser d'autres. Et de même que Daniel Moutote a considéré le *Journal* comme la matrice de l'œuvre de Gide, de même sa correspondance pourrait en être considérée comme le laboratoire, le lieu où Gide s'informe et se forme, le dialogue épistolaire éclairant sans doute le système d'échange et de communication que Gide organise dans ses fictions.

De cet énorme puzzle, le temps est peut-être venu d'envisager la figure unique qu'il constitue secrètement, figure rêvée peut-être, mais finalement au moins aussi révélatrice que la figure unique tracée par les écrits autobiographiques.

*Liste (non exhaustive)  
des correspondances de Gide publiées à ce jour*

- 1946 : Raymond Bonheur (Ides et Calendes)
- 1948 : Jammes (Gallimard)
- 1949 : Claudel (Gallimard)
- 1950 : Du Bos (Corréa)
- 1952 : Rilke (Corréa)

- 1953 : Dabit (Plaisir du Bibliophile)  
1954 : Bennett (Droz)  
1955 : Valéry (Gallimard)  
1956 : Simone Marye (Marcel Sautier)  
1958 : Péguy (L'Amitié Charles Péguy)  
Jouhandeau (Marcel Sautier)  
1959 : Edmund Gosse (New York University Press)  
1963 : Suarès (Gallimard)  
1967 : Rouveyre (Mercure de France)  
1968 : Martin du Gard (Gallimard)  
1970 : Cocteau (La Table Ronde)  
1971 : Mauriac (Gallimard)  
1974 : Charles Brunard (La Pensée universelle)  
1975 : Mockel (Droz)  
1976 : Ghéon (Gallimard)  
Jules Romains (Flammarion)  
1978 : Vandeputte (BAAG)  
1979 : Jacques-Émile Blanche (Gallimard)  
O'Brien (CEG)  
1979-1982 : Dorothy Bussy (Gallimard)  
1980 : Curtius (Klostermann)  
1981 : Gabrielle Vulliez (CEG)  
1982 : Alibert (PUL)  
Papini (CEG)  
Klaus Mann (*Revue d'Allemagne*)  
1984 : Giono (CEG)  
Isabelle Rivière (BAJRAF)  
1985 : Kessler (5CEG)  
Jef Last (PUL)  
1986 : Vielé-Griffin (PUL)  
Théa Sternheim (CEG)  
Anna de Noailles (CEG)  
1987-1988 : Copeau (Gallimard)  
1988 : Mère (Gallimard)  
Proust (Complexe)  
1989 : Larbaud (Gallimard)  
Romain Rolland (Albin Michel)  
1990 : Ruyters (PUL)  
1993 : Schlumberger (Gallimard)

- 1994 : Christian Beck (Droz)  
Fontainas (BAAG)  
Rolf Bongs (CEG)  
Jean Loisy (BAAG)  
Bachelin (Université de Brest)
- 1995 : Robert Levesque (PUL)  
Charles-Louis Philippe (CEG)  
Bertaux (CEG)
- 1996 : Louis Gérin (CEG)
- 1997 : Franz Blei (Wissenschaftliche Buchgesellschaft)  
Régnier (PUL)
- 1998 : Paulhan (Gallimard)  
Élie Allégret (Gallimard)
- 1999 : Felix Paul Greve (Röhrig Universitäts Verlag)  
Rivière (Gallimard)  
Simenon (Omnibus)
- 2000 : Malaquais (Phébus)  
Crevel (CEG)  
Barrault (BAAG)
- 2001 : Pierre de Massot (CEG)
- 2002 : Ducoté (CEG)  
Drouin (*NRF*)
- 2003 : Aline Mayrisch (Gallimard)
- 2004 : Jaloux (PUL)  
Louÿs (Gallimard)  
Verbeke (BAAG)
- 2005 : Marc Allégret (Gallimard)  
Jacques Schiffrin (Gallimard)
- 2006 : Maurice Denis (Gallimard)
- 2007 : Eugène Rouart (PUL)
- 2008 : Léon Blum (PUL)  
Jean Royère (Clown lyrique)
- 2009 Paul Valéry (Gallimard, éd. intégrale)

*En préparation* : Correspondances avec Gaston Gallimard (2009), Marcel Drouin (2009), Jean Amrouche (2010), Daniel Simond...

*Abréviations* : BAAG = *Bulletin des Amis d'André Gide* ; BAJRAF = *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier* ; CEG = Centre d'études gidiennes ; PUL = Presses Universitaires de Lyon.

*Esquisse de bibliographie critique**Thèses*

1969, Columbia, Arthur K. Peters, « Jean Cocteau and André Gide, an abrasive friendship » (dir. Justin O'Brien).

1978, Paris III, Jean-Jacques Durlin, « André Gide dans sa correspondance avec les écrivains de son temps » (dir. René Garguilo).

1978, St. Andrews, Kathleen Todd, « The role of the Correspondences in Gide's search for Dialogue ».

1979, Florence, Anna Guerranti, « La poetica narrativa nella corrispondenza Gide–Martin du Gard » (dir. Arnaldo Pizzorusso).

1979, Paris VII, Pierre de Gaulmyn, « Paul Claudel d'après sa correspondance » (dir. Robert Ricatte).

1986, Clermont II, Cho Yonghee, « Les idées littéraires d'André Gide d'après sa correspondance » (dir. Michel Lioure).

1991, Paris III, Pascal Mercier, « Contribution à l'histoire de *La NRF* : la Correspondance André Gide–Jean Schlumberger » (dir. Michel Décaudin).

2000, Amiens, Christophe Duboile, « André Gide – André Ruyters, un dialogue littéraire » (dir. Jacqueline Lévi-Valensi).

*En préparation* : Noto, Nathalie Genovesi, sur la correspondance André Gide–Dorothy Bussy.

*Comptes rendus critiques des Correspondances gidiennes parus dans le BAAG*

Fr.-P. Alibert : n° 57, pp. 77-80

Élie Allégret : n° 122/123, pp. 277-9

H. Bachelin : n° 103/104, pp. 505-7

J.-Ém. Blanche : n° 58, pp. 258-61

Chr. Beck : n° 106, pp. 347-51

Fr. Blei : n° 114/115, pp. 313-6

J.-R. Bloch : n° 118, pp. 267-9

Ch. Brunard : n° 59, pp. 431-4

J. Copeau : n° 84, pp. 491-500

E.-R. Curtius : n° 67, pp. 119-22

M<sup>me</sup> Paul Gide : n° 82/83, pp. 287-90

J. Giono : n° 62, pp. 95-7

V. Larbaud : n° 89, pp. 129-32

Jef Last : n° 66, pp. 291-3

R. Levesque : n° 107, pp. 488-92

Kl. Mann : n° 59, pp. 439-42

Is. Rivière : n° 66, p. 97

J. Rivière : n° 122/123, pp. 280-6

A. Ruyters : n° 90/91, pp. 357-65

J. Schlumberger : n° 100, pp. 681-8

G. Simenon : n° 124, pp. 435-8

G. Vulliez : n° 57, pp. 89-90

VÉRONIQUE DUFIEF-SANCHEZ

*L'Immoraliste*  
*ou l'exaltation de l'inculture*

Mentir au mensonge, mystifier pour démystifier, telle est la tactique du narrateur ironiste conscient du pouvoir critique propre à la fiction.

Marc PETIT, *Éloge de la fiction.*

**P**UBLIÉ un siècle après *René*, *L'Immoraliste* se place non seulement dans la lignée de la célèbre nouvelle de Chateaubriand, mais hérite plus généralement d'un micro-genre romantique, le roman personnel, dont le statut hybride, à la fois romanesque et autobiographique, permet à l'écrivain d'assigner un nouveau dessein à l'écriture : un projet paradoxal de connaissance de soi par la fiction. Le XIX<sup>e</sup> siècle a ainsi vu se développer un ensemble de récits romanesques à la première personne construits sur le modèle de *René*, dont l'étude permettrait de mettre à jour une véritable archéologie de l'autofiction contemporaine. Des écrivains de premier plan en ont illustré la formule, de Constant à Fromentin, en passant par Musset, Flaubert, Balzac, Senancour ou Lamartine. Le succès du genre se vérifie auprès d'auteurs du second rayon : Girardin, Eugène Sue, Alphonse Karr, Maxime Du Camp.

Fromentin, dans *Dominique*, prend ses distances, au moins sur le plan philosophique et idéologique, à l'égard du romantisme, mais il reste encore, sur le plan de la forme et des canons esthétiques, dans sa sphère d'influence. Gide inaugure une ère moderne, et procède à de nouvelles explorations : le brouillage des frontières entre autobiographie et fiction constituait déjà la marque

propre du roman personnel ; dans ce domaine, Gide va plus loin, et avec une conscience plus claire que ses prédécesseurs des manipulations auxquelles il se livre. « Le geste autobiographique gidien [...] s'insémine dans tous les genres littéraires, sans s'en tenir aux grands genres autobiographiques », remarque Christine Ligier. « C'est donc un véritable dialogue qui s'installe au sein de l'écrivain, tenu de se constituer autre pour se connaître », ajoutent Pierre Masson et Jean Claude. « Ce qui signifie que, pour Gide, toute occasion de rencontrer l'Autre et de le décrire est à cultiver comme une occasion de s'écrire soi-même. » Voilà formulée de manière actuelle la problématique qui est déjà à l'œuvre dans le roman personnel au XIX<sup>e</sup> siècle, mais comme dans les limbes d'où Gide, au seuil de la modernité, le fait sortir.

Par son complexe épistémophilique, Gide est un proche parent des romanciers personnels du siècle précédent. Son héros studieux fait de toute expérience une occasion d'apprentissage, aussi bien la maladie que les retrouvailles sensuelles avec un corps rendu à lui-même. Il scrute ensuite l'héritage intellectuel qu'il a reçu, jugeant l'esprit à l'aune du corps, qui devient désormais la seule référence authentique. La quête de la vérité s'efface alors progressivement devant une quête de la jouissance, glissement par lequel s'expliquent en partie les malentendus dont l'œuvre gidienne a fait l'objet.

En réalité, Gide n'en a pas tout à fait fini avec le romantisme, dont il s'efforce, dans *L'Immoraliste*, de liquider l'héritage. La représentation qu'il donne du Savoir, de la quête philosophique dans ce roman pose au seuil de la modernité la question qui tourmentait déjà les romantiques : à quelles conditions la littérature ouvre-t-elle une voie d'accès à la Connaissance ?

### *La santé : un « secret de ressuscité »*

Nietzsche, dont la pensée inspire l'immoralisme gidien, résume le bénéfique symbolique lié à la représentation de la maladie : « Ce qui fait la valeur de tous les états morbides, c'est qu'ils représentent sous un verre grossissant certains états normaux qui, à l'état normal, sont difficilement visibles. » Dans l'ignorance juvénile où le héros se trouve de lui-même au début de son histoire, Michel mentionne son état général : « Une autre chose que

j'ignorais, plus importante encore peut-être, c'est que j'étais d'une santé très délicate. » (I, 1, p. 21). Le voyage de noces est l'occasion de découvertes décisives :

Ce ne fut que sur le bateau que je pus sentir ma fatigue. Jusqu'alors chaque occupation, en l'accroissant, m'en distrayait. Le loisir obligé du bord me permettait enfin de réfléchir. C'était, me semblait-il, pour la première fois.

Pour la première fois aussi je consentais d'être privé longtemps de mon travail. Je ne m'étais accordé jusqu'alors que de courtes vacances. (I, 1, p. 21).

Répétée à deux reprises, l'expression de « première fois » retient l'attention. La prise de conscience de la lassitude physique est associée à la mise en suspens de l'activité intellectuelle. C'est le début d'un conflit permanent tout au long du récit de la sensation et de l'idéation. Découvrant sa vulnérabilité, le héros voit naître en lui des motions dont la puissance le déstabilise : « D'où venait donc ma peur, mon horreur, à présent ? C'est que je commençais, hélas ! d'aimer la vie. » (I, 2, p. 35). La pulsion de vie est présentée à la fois dans ce qu'elle a de négatif : la « peur », l'« horreur », et dans la puissance d'un élan radicalement neuf : « Soudain me prit un désir, une envie, quelque chose de plus furieux, de plus impérieux que tout ce que j'avais ressenti jusqu'alors : vivre ! » (I, 2, p. 35). Le héros se trouve donc sur le seuil des premières fois, et il semble que cette virginité ontologique efface presque, en l'englobant, la virginité sexuelle du personnage. La véritable défloration du jeune homme, celle qui est avouée au moins dans *L'Immoraliste*, se fera au contact de la nature, grâce à la porosité d'un corps qui suppose comme la dissémination du sexe dans une sensualité épidermique : « Tout mon être affluait vers ma peau. » (I, 6, p. 67).

Toutefois, avant que ce réveil d'un corps au bois dormant ne soit possible, la lutte contre la maladie est nécessaire. Fortuitement, le héros trouve un ouvrage intitulé *Cure pratique de la tuberculose*. Quoique réellement malade, Michel réagit avec la curiosité compulsive des hypocondriaques : « Je dévorais le livre, les traités. Brusquement, avec une évidence effarante, il m'apparut que je ne m'étais pas soigné comme il fallait. » (I, 2, p. 36). Le héros entreprend de lutter contre la tuberculose, en se conformant au modèle symbolique de l'activité studieuse qui a toujours mobi-

lisé l'emploi de son énergie : « Pour un temps, seule ma guérison devait devenir mon étude ; mon devoir c'était ma santé ; il fallait juger bon, nommer Bien, tout ce qui m'était salubre, oublier, repousser tout ce qui ne guérissait pas. » (I, 2, p. 37). L'image de l'application studieuse devient un support symbolique, sur lequel le héros peut focaliser sa volonté. Le travail de l'imagination fonctionne alors comme un véritable vulnérable : « Je repassais ma volonté comme une leçon ; j'apprenais mon hostilité, la dirigeais sur toutes choses ; je devais lutter contre tout : mon salut dépendait de moi seul. » (I, 2, p. 38). Par la suite, l'attention portée par le héros à son état physiologique finit par relever d'un véritable esprit de système auquel Michel applique toute son intelligence : « Je m'étais soigné d'abord fort sottement, ignorant les besoins de mon corps. J'en fis la patiente étude et devins, quant à la prudence et aux soins, d'une ingéniosité si constante que je m'y amusais comme à un jeu. » (I, 6, p. 66). Pourtant, au plus fort de la maladie, Michel ne peut plus trouver le moindre dérivatif dans l'activité intellectuelle :

Je passai ces tristes jours près du feu, morne, luttant rageusement contre la maladie qui, par ce mauvais temps triomphait. Jours lugubres ; je ne pouvais lire ni travailler ; le moindre effort amenait des transpirations incommodes ; fixer mon attention m'exténuaient ; dès que je ne veillais pas à soigneusement respirer, j'étouffais. (I, 4, p. 54).

D'une manière générale, une équation nouvelle se met en place, qui assimile les habitudes de l'ancien chercheur à un état pathologique :

Aussi bien n'étais-je plus l'être malingre et studieux à qui ma morale précédente, toute rigide et restrictive, convenait. Il y avait ici plus qu'une convalescence ; il y avait une augmentation, une recrudescence de vie, l'afflux d'un sang plus riche et plus chaud qui devait toucher mes pensées, les toucher une à une, pénétrer tout, émouvoir, colorer les plus lointaines, délicates et secrètes fibres de mon être. (I, 6, p. 63).

Un trait physique tout simple rend compte de la métamorphose du personnage sous l'effet de la maladie : « Je me regardai dans la glace et me déplais ; j'avais l'air de ce que j'avais été jusqu'alors : un chartiste. » (I, 7, p. 70). Non seulement Michel a été transformé par la tuberculose, mais il veut témoigner concrètement de son adhésion à cette transfiguration en modifiant de lui-même son aspect :

Sentant sous les ciseaux tomber ma barbe, c'était comme si j'enlevais un masque. N'importe ! quand, après, je m'apparus, l'émotion qui m'emplit et que je réprimai de mon mieux, ne fut pas la joie, mais la peur. Je ne discute pas ce sentiment ; je le constate. Je trouvais mes traits assez beaux... non, la peur venait de ce qu'il me semblait qu'on voyait à nu ma pensée et de ce que, soudain, elle me paraissait redoutable. (I, 7, p. 70).

Le rasage produit le même effet que les discours de Ménélaque : il renvoie au héros une image de lui-même pétrifiante, comme si brutalement Michel n'avait plus de protection contre le regard d'autrui, plus de retranchement possible derrière le voile de ses pensées. Non seulement la pensée ne remplit plus son office de sas entre le sujet et autrui, mais elle est elle-même exposée. L'altérité devient terrifiante ; le sujet se perçoit en position de vulnérabilité absolue. En attendant, Michel se laisse pousser les cheveux, conscient de la puérilité de sa démarche, à laquelle il apporte des circonstances atténuantes :

Voilà tout ce que mon être neuf, encore désœuvré, trouvait à faire. Je pensais qu'il naîtrait de lui des actes étonnants pour moi-même ; mais plus tard, me disais-je, – quand l'être serait plus formé. Forcé de vivre en attendant, je conservais, comme Descartes, une façon provisoire d'agir. (I, 7, p. 70).

Retenons pour le moment que les pulsions enfantines du personnage accompagnent ce que sa culture a de plus évolué, Michel associant avec une désinvolture provocante la philosophie cartésienne avec une démarche qui aurait pu être hippie dans les années soixante-dix. Mais il y a encore autre chose derrière cette insolence d'enfant gâté, de premier de la classe en rupture de ban : on relève ici un mélange de régression délibérée aux plaisirs de l'enfance, et de précocité intellectuelle donnant le change sur la maturité réelle du sujet. C'est l'un des points auxquels on peut reconnaître à défaut d'une sortie effective de la névrose puritaine, la vigueur avec laquelle l'être s'ébroue lorsqu'il prend conscience du joug dont il a trop longtemps pâti. « Je pense qu'un complet changement de fortune doit éduquer autant qu'un complet changement de santé... » (III, 1, p. 157), proclame le héros, mesurant ainsi l'étendue de la métamorphose qui l'a transformé. C'est sans doute le caractère spectaculaire de la conversion du personnage qui amène parfois celui-ci à une euphorie triomphaliste aux accents nietzschéens : « J'ai horreur de

la sympathie ; toutes les contagions s'y cachent ; on ne devrait sympathiser qu'avec les forts. » (III, 1, p. 156). On a vu que Marceline avait correctement identifié la volonté de puissance qui forme le socle de la nouvelle philosophie de Michel. Sa résurrection a effectivement peu à voir avec le christianisme qu'elle dénigre purement et simplement, et pas seulement dans ses aspects rigoristes.

### *Les sens, ces « instituteurs sauvages »*

Avant de devenir richesse et occasion de volupté, les sens du héros, son hyper-réceptivité, sont source de souffrance, en rapport avec son état valétudinaire :

Je gardai cette sensibilité, la garde encore, mais, aujourd'hui, c'est pour voluptueusement en jouir. Toute sensibilité très vive peut, suivant que l'organisme est robuste ou débile, devenir, je le crois, cause de délice ou de gêne. Tout ce qui me troublait naguère m'est devenu délicieux. (I, 3, p. 41).

Rejetant la morale maternelle pour son aliénante austérité, rejetant également avec vigueur, au moins dans un premier temps, le culte paternel de l'intellectualité, Michel découvre peu à peu dans ses sens des maîtres irremplaçables. Ce que la maladie a développé, ou tout simplement révélé chez le héros, c'est une « hyperesthésie » (I, 6, p. 66), que Michel désigne par son nom propre, avec une docte méticulosité, comme tous ces grands malades qui se soignent par l'exercice d'une curiosité médicale pointilleuse. Pourtant pendant un long temps, Michel procède à une censure délibérée, hygiénique pourrait-on dire, de toute activité intellectuelle :

Je vais parler longuement de mon corps. Je vais en parler tant, qu'il vous semblera tout d'abord que j'oublie la part de l'esprit. Ma négligence, en ce récit, est volontaire ; elle était réelle là-bas. Je n'avais pas de force assez pour entretenir double vie ; l'esprit et le reste, pensais-je j'y songerai plus tard, quand j'irai mieux. (I, 3, p. 40).

Michel sort ainsi de l'univers exclusivement livresque qui a longtemps été le sien : « Je regarde. Je vois le soleil ; je vois l'ombre ; je vois la ligne de l'ombre se déplacer ; j'ai si peu à penser, que je l'observe. Je suis encore très faible ; je respire mal ; tout me fatigue, même lire ; d'ailleurs que lire ? Être, m'occupe assez. » (I, 2, p. 32). La répétition et l'accumulation des verbes de

sensation déroulent comme un tapis rouge pour mettre en valeur le verbe « être ». C'est la découverte ontologique de la sensation que fait Michel et il se montre extraordinairement poreux à tout ce qui l'entoure : « Tunis me surprit fort. Au toucher de nouvelles sensations s'émouvaient telles parties de moi, des facultés endormies qui, n'ayant pas encore servi, avaient gardé toute leur mystérieuse jeunesse. » (I, 1, p. 24). L'hyperesthésie dont il a été question précédemment se double parfois de synesthésies, soit que l'odorat assure la conjonction des autres sens en un seul faisceau délicat et subtil : « Les cassies, dont les fleurs viennent très tôt avant les feuilles, embaumaient – à moins que ne vînt de partout cette sorte d'odeur légère inconnue qui me semblait entrer en moi par plusieurs sens et m'exaltait. » (I, 3, p. 46), soit qu'à la vue se superpose une perception à la fois stéréophonique et tactile des formes et des couleurs, comme si désormais l'image avait à la fois un relief et une consistance : « Il me semblait, ainsi, que ma vue ne fût plus seule à m'enseigner le paysage, mais que je le sentisse encore par une sorte d'attouchement qu'illimitait cette bizarre sympathie. » (II, 3, p. 133). Dans ces trois exemples, les adjectifs « mystérieuse », « inconnue » et « bizarre » insistent sur la radicale nouveauté des sensations du personnage. La sensation, dans sa vivacité, est vécue sur le mode de l'étrangeté : « Je me souviens d'un arbuste, dont l'écorce, de loin me parut de consistance si bizarre que je dus me lever pour aller la palper. Je la touchai comme on caresse ; j'y trouvais un ravissement. Je me souviens... Était-ce enfin ce matin-là que j'allais naître ? » (I, 3, p. 47).

Autant les rapports de Michel et de Marceline semblaient relever essentiellement de la politesse, appartenir à une civilisation policée que le héros ne veut plus toucher que du bout des lèvres, autant on voit le personnage entrer ici en relation avec la nature sur le mode voluptueux d'un enfantement qui passe par le « touch[er] » de la « caresse », un besoin impétueux des « consistance[s] », un affleurement de paumes dont le souvenir est encore si vivace au moment du récit qu'il en prolonge le plaisir dans l'instant présent. Sensation et remémoration ont très fortement partie liée :

Il me semblait avoir jusqu'à ce jour si peu senti pour tant penser, que je m'étonnais à la fin de ceci : ma sensation devenait aussi forte qu'une

pensée.

Je dis : Il me semblait – car du fond du passé de ma première enfance se réveillaient enfin mille lueurs, de mille sensations égarées. La conscience que je prenais à nouveau de mes sens m'en permettait l'inquiète reconnaissance. Oui, mes sens, réveillés désormais, se retrouvaient toute une histoire, se recomposaient un passé. Ils vivaient ! ils vivaient ! n'avaient jamais cessé de vivre, se découvraient, même à travers mes ans d'étude, une vie latente et rusée. (I, 3, p. 47).

Michel est un intellectuel pur, qui a fait l'expérience de la pensée avant toute autre, qui a découvert le plaisir, d'abord et avant tout, dans l'exercice précoce de son intelligence. Mais l'abstraction s'exerce en quelque sorte hors du temps, et par définition ne donne pas d'ancrage au sujet dans le réel, puisqu'elle l'en abstrait au contraire. La sensation permet à Michel de se penser, de se percevoir concrètement comme un être enraciné dans le temps, qui a une histoire, et qui peut rentrer à nouveau en possession de cette histoire, y compris de la partie de sa vie qui semble le plus hors champ. La notion de « ruse », à laquelle recourt le héros, est capitale : elle décrit l'économie de la névrose dans laquelle le sujet à la fois sait et ne sait pas ce qui se passe en lui, est conscient abstraitement de ses affects mais sans être capable de souscrire à leur réalité. Ce que Michel décrit dans ces quelques lignes, c'est la sublimation manquée d'une activité intellectuelle qui, à la faveur d'une éthique puritaine déterminante, s'est efforcée, sans parvenir à la brider, de canaliser la sensualité du héros, exubérance impossible à maîtriser, faute d'une voie d'expression naturelle. La maladie a donc révélé le clivage dont pâtissait jusque là le héros, qui peut alors abandonner le faux-self, dépouiller le vieil homme au profit d'une identité nouvelle.

De la sensation à la remémoration, et de la ressouvenance au désir d'écrire, l'enchaînement se fait naturellement. La vitalité consciente du héros lui donne la sensation de franchir le seuil initiatique d'une nouvelle naissance, mais lui donne aussi, avec une acuité douloureuse, l'intuition de sa mort future :

Je pris ma main, je me souviens, ma main gauche dans ma main droite ; je voulus la porter à ma tête et le fis. Pourquoi ? pour m'affirmer que je vivais et trouver cela admirable. Je touchai mon front, mes paupières. Un frisson me saisit. Un jour viendra – pensai-je, – un jour viendra où même pour porter à mes lèvres l'eau dont j'aurai le plus soif, je n'aurai plus assez de forces... Je rentraï, mais ne me recouchai pas encore ; je

voulais fixer cette nuit, en imposer le souvenir à ma pensée, la retenir ; indécis de ce que je ferais, je pris un livre sur ma table, – la Bible, – la laissai s'ouvrir au hasard ; penché dans la clarté de la lune je pouvais lire ; je lus ces mots du Christ à Pierre, ces mots, hélas ! que je ne devais plus oublier : « Maintenant tu te ceins toi-même et tu vas où tu veux aller ; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains... » (I, 5, pp. 58-9).

La conscience de l'éphémère prend ici un relief d'autant plus aigu que Michel est doué d'une imagination qui avive les contours de ses impressions. Le sentiment éprouvé par le héros d'être en train de faire une expérience exceptionnelle le ramène au livre, à l'écrit : le témoignage qu'il recherche se résume à une parole biblique, qu'il trouve en feuilletant le livre saint au hasard, et dans laquelle il entend, selon une lecture rituelle commune de la bible, un oracle. Autrement dit, c'est au moment même où Michel se trouve au plus intense de l'expérience qu'il fait de lui-même, au moment où ses sensations, parvenues au pinacle de leur amplitude débouchent sur une véritable révélation, qu'il revient à son expérience première de la vie, par livre interposé. L'inquiétude métaphysique passe par le canal bien concret d'une physiologie à fleur de peau, et par la médiation du Livre des livres. Que dire de cette consultation de la Bible ? Est-ce là le retour d'un réflexe ancien à mettre en relation avec l'éducation puritaine de Michel ? Volonté de solenniser, grâce au drapé métaphysique de la référence, une révélation qui n'a pourtant plus rien de chrétien ? Dans le reste de son récit, c'est un véritable hédonisme que prône Michel, et dans sa description du plaisir sensuel, il prend même la posture d'un véritable anti-René :

L'âpreté chaude de la roche, l'abondance de l'air, les senteurs, la limpidité, tout m'emplissait du charme adorable de vivre et me suffisait à ce point que rien d'autre qu'une joie légère ne semblait habiter en moi ; souvenirs ou regrets, espérance ou désir, avenir et passé se taisaient ; je ne connaissais plus de la vie que ce qu'en apportait, en emportait l'instant. — Ô joie physique ! m'écriai-je ; rythme sûr de des muscles ! santé !... (I, 8, p. 72).

Le labeur intellectuel paraît toujours fade et ingrat en regard de la fête des sens à laquelle convie la nature, par exemple celle de la Normandie où le héros s'est retiré en vue d'un séjour studieux :

Je tâchai même de travailler ; triste travail sans but – car j'avais dès la fin de mon cours refusé de continuer ma suppléance – travail ingrat, et dont

me distrayait soudain le moindre chant, le moindre bruit dans la campagne ; tout cri me devenait appel. Que de fois ai-je ainsi bondi de ma lecture à ma fenêtre pour ne voir rien du tout passer ! Que de fois, sortant brusquement... La seule attention dont je fusse capable, c'était celle de tous mes sens. (II, 3, p. 144).

Un scénario similaire se reproduit lors du second voyage de Michel et Marceline en vue du rétablissement de cette dernière : la Suisse, l'Engadine, puis l'Italie sont au programme : « Je me souviens comme d'événements de chaque sensation sur la route » (III, 1, p. 154), confie le narrateur, tout à l'égotisme de sa sensualité, et assez peu préoccupé finalement par l'état de sa compagne. Le réveil des sens débouche pour le héros sur l'exploration d'un continent quasiment vierge : « L'important, c'est qu'il devînt pour moi très étonnant que je vécusse, c'est que le jour devînt pour moi d'une lumière inespérée. Avant, pensais-je, je ne comprenais pas que je vivais. Je devais faire de la vie la palpitante découverte. » (I, 2, p. 31). Le souci principal de Michel est de se protéger durant cette période de découvertes intenses, mais fragilisantes du fait de l'intense nouveauté qu'elles supposent :

À vrai dire, je ne pensais point, ne m'examinais point ; une fatalité heureuse me guidait. Je craignais qu'un regard trop hâtif ne vînt à déranger le mystère de ma lente transformation. Il fallait laisser le temps, aux caractères effacés, de reparaître, ne pas chercher à les former. Laissons donc mon cerveau non pas à l'abandon, mais en jachère, je me livrai voluptueusement à moi-même, aux choses, au tout, qui me parut divin. Nous avons quitté Syracuse et je courais sur la route escarpée qui joint Taormine à La Môle, criant, pour l'appeler en moi : Un nouvel être ! Un nouvel être ! (I, 6, pp. 63-4).

Il s'agit donc pour le héros de celer précautionneusement le secret de sa métamorphose :

Ainsi donc, comme à chaque chose pour laquelle un premier dégoût est vaincu, je finis par trouver plaisir à cette dissimulation même, à m'y attarder, comme au jeu de mes facultés inconnues. Et j'avançais chaque jour, dans une vie plus riche et plus pleine, vers un plus savoureux bonheur. (I, 7, p. 71).

Le secret presque forcé de cette aventure exaltante exhause la saveur des voluptés goûtées par Michel. Ce ne sont plus seulement les choses autour de lui qui sont « mystérieuses », « inconnues » ou « bizarres », mais le narrateur se découvre des « facultés inconnues », une aptitude insoupçonnée à jouir. Aussi est-on

étonné lorsque Michel affirme : « J'ai cherché, j'ai trouvé ce qui fait ma valeur : une espèce d'entêtement dans le pire » (III, 1, p. 173), alors que seul semble le retenir un eudémonisme qui ne va pas, certes, sans frénésie, mais qui semble tout de même ancré dans la vie, et non pas mû par Thanatos. Tout parle d'harmonie, y compris entre les sens et l'entendement : « Que serait le sauvage élan de cette sève débordante sans l'intelligent effort qui l'endigue et l'amène en riant au luxe ? » (II, 1, p. 84). Non sans satisfaction, le héros proclame : « Je me construisais une éthique qui devenait une science de la parfaite utilisation de soi par une intelligente contrainte. » (II, 1, p. 84). Ainsi, progressivement, Michel commence à se montrer capable de mettre en harmonie les deux parties de son être qui avaient jusqu'à présent vécu d'une vie autonome, avec tous les dysfonctionnements accompagnant ce genre de clivage. N'embellissons pas pourtant le tableau. On a déjà relevé précédemment la discordance d'un « entêtement dans le pire » dont les résonances, implicites, ne sont pas faciles à élucider, et voilà que le héros s'exclame soudain : « L'art s'en va de moi, je le sens. C'est pour faire place à quoi d'autre ? Ce n'est plus, comme avant, une souriante harmonie... Je ne sais plus le dieu ténébreux que je sers. Ô Dieu neuf ! donnez-moi de connaître encore des races nouvelles, des types imprévus de beauté. » (III, 1, p. 174). Michel se met à priser, à cultiver même, la dissonance, l'obscur. L'art qui s'en va de lui, c'est un art classique, celui du grandiose mais sage ordonnement de toutes choses. De plus, à l'art, le héros préfère désormais le culte d'un dieu, comme s'il faisait prévaloir l'archaïsme irrationnel d'une démarche religieuse sur la maîtrise d'une pratique artistique moderne, policée. Michel affiche ainsi haut et clair son goût pour le barbare.

### « *L'expérience, cette science du passé* »

Ce goût est d'autant plus étonnant qu'il émane d'un homme à la culture extrêmement raffinée, qui a grandi parmi les livres, et dont la précocité intellectuelle fut remarquable. L'étude est au centre de son existence de jeune homme : « Ainsi j'atteignis vingt-cinq ans, n'ayant presque rien regardé que des ruines ou des livres, et ne connaissant rien de la vie ; j'usais dans le travail

une ferveur singulière. » (I, 1, p. 20). Il fait des voyages d'études avec son père. Mais malgré son érudition, Michel a un rapport aux livres déroutant. Contrairement à lui, Marceline sait faire des livres l'usage habituel : distraction, évasion, dérivatif contre l'ennui. Lors d'une journée morne d'excursion manquée, à l'occasion du premier voyage du couple, Michel se remémore cette scène :

Marceline, à l'abri du vent, lisait un livre anglais qu'elle avait par bonheur emporté. Je revins m'asseoir auprès d'elle.

« Quel triste jour ! Tu ne t'ennuies pas trop ? lui dis-je.

— Non : tu vois : je lis. [...] (I, 1, p. 26).

Le héros signale l'attitude de sa compagne comme un comportement dont il est incapable et dont la banalité l'accable. De la lecture, Michel fait une expérience beaucoup plus singulière. D'abord, durant sa maladie, il découvre une manière de lire qui relève presque de la manducation, avec tout ce que ce mot suppose à la fois de saveur profondément goûtée et de recueillement quasiment religieux :

Je sortis de ma poche un petit Homère que je n'avais pas rouvert depuis mon départ de Marseille, relus trois phrases de l'*Odyssée*, les appris, puis, trouvant un aliment suffisant dans leur rythme et m'en délectant à loisir je fermai le livre et demeurai tremblant, plus vivant que je n'aurais cru qu'on pût être, et l'esprit engourdi de bonheur... (I, 3, pp. 47-8).

Michel relit Homère comme il est recommandé par les auteurs spirituels de lire la Bible, c'est-à-dire en s'imprégnant des phrases qui arrêtent le lecteur et requièrent son attention, sans chercher à absorber mentalement le plus de choses possibles. Il s'agit de court-circuiter toute boulimie intellectuelle au profit de l'intériorisation d'une parole qui n'est plus seulement agencement de mots, mais substance, verbe, nourriture. Michel, revenant aux sources par la lecture d'Homère, revient aussi aux sources de l'intelligence, celles que lui procure son corps par la lecture sinon à voix haute, au moins scandée silencieusement, d'une bouchée de poésie longuement savourée. Le premier voyage méditerranéen de Michel pourrait lui aussi être l'occasion d'un retour aux sources. Mais la nature en lui se révolte, refait surface sous la forme d'un comportement animal ou enfantin qui l'amène à se révolter contre ce qui, en lui, par son immense culture, lui paraît en conflit avec un naturel plus insoumis que jamais :

Quand, à Syracuse et plus loin, je voulus reprendre mes études, me

replonger comme jadis dans l'examen minutieux du passé, je découvris que quelque chose en avait, pour moi, sinon supprimé, du moins modifié le goût ; c'était le sentiment du présent. L'histoire du passé prenait maintenant à mes yeux cette immobilité, cette fixité terrifiante des ombres nocturnes dans la petite cour de Biskra, l'immobilité de la mort. Avant je me plaisais à cette fixité même qui permettait la précision de mon esprit ; tous les faits de l'histoire m'apparaissaient comme les pièces d'un musée, ou mieux les plantes d'un herbier, dont la sécheresse définitive m'aidât à oublier qu'un jour, riches de sève, elles avaient vécu sous le soleil. À présent, si je pouvais me plaire encore dans l'histoire, c'était en l'imaginant au présent. Les grands faits politiques devaient donc m'émouvoir beaucoup moins que l'émotion renaissante en moi des poètes, ou de certains hommes d'action. À Syracuse je relus Théocrite, et songeai que ses bergers au beau nom étaient ceux mêmes que j'avais aimés à Biskra. (I, 6, p. 61).

Le héros mesure le changement qui s'est opéré dans sa perception du temps. À la perception fixiste qui permet d'aborder le réel avec une démarche taxinomiste rassurante pour le savant, s'est substitué le besoin impérieux de ne pas couper le passé du présent, de percevoir la chaîne du temps comme un continuum n'impliquant dans son dynamisme aucune solution de continuité entre passé et présent. Mais il ne s'agit pas simplement d'avoir une perception mouvante, donc plus vivante de la temporalité, il s'agit aussi de gommer, d'effacer névrotiquement l'inscription de la mort dans le temps :

Mon érudition qui s'éveillait à chaque pas, m'encombrait, empêchant ma joie. Je ne pouvais voir un théâtre grec, un temple, sans aussitôt le reconstruire abstraitement. À chaque fête antique, la ruine qui restait en son lieu me faisait me désoler qu'elle fût morte ; et j'avais horreur de la mort. (I, 6, p. 61).

L'amour que le héros manifeste pour la vie a quelque chose de phobique, qui suppose un déni de la mort :

J'en vins à fuir les ruines ; à préférer aux plus beaux monuments du passé ces jardins bas qu'on appelle les latomies, où les citrons ont l'acide douceur des oranges, et les rives de la Cyané qui, dans les papyrus, coule encore aussi bleue que le jour où ce fut pour pleurer Proserpine. (I, 6, p. 62).

Malgré son désir de briser la rigidité d'une attitude savante impliquant étiquetage, classification et momification du passé, ce n'est pas vers une plus grande souplesse intellectuelle que se

dirige Michel, qui lui permettrait de saisir l'histoire en mouvement, le passé dans ses prolongements actuels, c'est vers une dénégation capable d'é mousser la pointe du temps, l'atteinte de la mort. C'est dans un passé de légende que se réfugie le rêve du héros qui évacue du champ de sa pensée le passé historique en tant que tel. Ce mouvement de dénégation est d'une amplitude et d'une radicalité qui amènent le personnage à renier une part importante de lui-même :

J'en vins à mépriser en moi cette science qui d'abord faisait mon orgueil ; ces études, qui d'abord étaient toute ma vie, ne me paraissaient plus avoir qu'un rapport tout accidentel et conventionnel avec moi. Je me découvrais autre et j'existais, ô joie ! en dehors d'elles. En tant que spécialiste, je m'apparus stupide. En tant qu'homme, me connaissais-je ? Je naissais seulement à peine et ne pouvais déjà savoir que je naissais. Voilà ce qu'il fallait apprendre. (I, 6, p. 62).

Le motif de la naissance revient à nouveau, signalant le changement irréversible opéré dans la nature des apprentissages auxquels se prête désormais le héros. D'une démarche de connaissance intellectuelle, Michel est passé à une curiosité de soi, qui lui semble engager tout l'être et dont il souligne avec émotion la vibration ontologique :

Rien de plus tragique, pour qui crut mourir, qu'une lente convalescence. Après que l'aile de la mort a touché, ce qui paraissait important ne l'est plus ; d'autres choses le sont, qui ne paraissaient pas importantes, ou qu'on ne savait même pas exister. L'amas sur notre esprit de toutes connaissances acquises s'écaille comme un fard, et, par places, laisse voir à nu la chair même l'être authentique qui se cachait. (I, 6, p. 62).

Rapidement, Michel établit une équivalence entre nature et authenticité d'une part, culture et artifice d'autre part. Il prend sur ce point fondamental le contre-pied de l'enseignement chrétien, manière de renier le legs maternel protestant :

Ce fut dès lors *celui* que je prétendis découvrir : l'être authentique, le « vieil homme », celui dont ne voulait plus l'Évangile ; celui que tout, autour de moi, livres, maîtres, parents, et que moi-même avions tâché d'abord de supprimer. Et il m'apparaissait déjà, grâce aux surcharges, plus fruste et difficile à découvrir mais d'autant plus utile à découvrir et va-leux. Je méprisai dès lors cet être secondaire, appris, que l'instruction avait dessiné par-dessus. Il fallait secouer ces surcharges.

Et je me comparais aux palimpsestes ; je goûtais la joie du savant, qui, sous les écritures récentes, découvre, sur un même papier, un texte

très ancien infiniment plus précieux. Quel était-il, ce texte occulté ? Pour le lire, ne fallait-il pas tout d'abord effacer les textes récents ? (I, 6, pp. 62-3).

Mais Michel n'échappe pas à la contradiction. Pas un moment il ne semble imaginer que sa démarche d'affranchissement de la culture procède de sa culture même, et qu'en s'amputant d'une part vive de soi, sous prétexte de favoriser l'avènement d'un être nouveau, il se met en porte-à-faux avec ce qu'il est. Ainsi, dans sa démarche de reconquête de la nature, l'image qu'il emploie lui vient directement de sa seconde nature d'archéologue et de paléographe : celle du palimpseste. Quelles que soient les raisons conscientes, bonnes ou mauvaises, que Michel se donne pour tourner la page, il se produit un changement qualitatif dans les données de la situation, comparable à la nouvelle lecture d'Homère à laquelle procède le héros au début de sa convalescence : il ne s'agit pas tant d'abandonner l'ancien, malgré le désir utopique qui en est formulé, que de le reconvertir, de l'amalgamer d'une manière nouvelle au présent. En un sens, la science se métamorphose en poésie : elle devient désormais le support d'une métaphore. La démarche purement rationnelle est relayée et supplantée par une quête existentielle, dans laquelle les images remplissent une fonction exploratoire. La connaissance scientifique passait par la taxinomie : désigner, nommer, classer étaient les tâches du savant. La connaissance de soi procède de l'analogie et se donne des moyens poétiques d'investigation.

À cette reconversion qu'il entrevoit, Michel donne finalement assez rapidement la possibilité de se concrétiser. Dans un premier temps revient le désir de s'occuper à nouveau l'esprit : « Le désœuvrement de cette vie m'apparut ; j'acceptai qu'elle n'eût qu'un temps et pour la première fois, un désir de travail renaissant de l'inoccupation même où me laissait enfin ma santé rétablie – je parlai sérieusement de retour. » (I, 9, p. 76). Le reniement de Michel n'aura finalement été qu'une étape, exprimant le besoin de censurer provisoirement la mort au moment où l'on vient de s'en rendre maître. Que découvre progressivement Michel en se replongeant concrètement dans ses anciens travaux ? D'abord la possibilité de donner des cautions historiques à sa nouvelle philosophie. Depuis qu'il a commencé à manifester son goût pour le barbare, Michel s'emploie à en construire la justification scienti-

fique. Mais la démarche savante a sensiblement changé d'orientation. C'est la quête de soi qui lui sert désormais de moteur. Comme Sainte-Beuve a pu souvent tracer les linéaments de son propre portrait en faisant celui de tel écrivain, et comme la connaissance subtile qu'il avait de lui-même a pu l'aider à entrer dans l'intelligence de la psyché d'autrui, de même le portrait du jeune roi Athalaric dans lequel s'engage Michel en dit long sur Michel lui-même :

Mais, l'avouerais-je, la figure du jeune roi Athalaric était ce qui m'y attirait le plus. J'imaginai cet enfant de quinze ans, sourdement excité par les Goths, se révolter contre sa mère Amasalonthé, regimber contre son éducation latine, rejeter la culture comme un cheval entier fait d'un harnais gênant, et, préférant la société des Goths impolicés à celle du trop sage et vieux Cassidore, goûter quelques années, avec de rudes favoris de son âge, une vie violente, voluptueuse et débridée, pour mourir à dix-huit ans, tout gâté, soûlé de débauches. Je retrouvais dans ce tragique élan vers un état plus sauvage et intact quelque chose de ce que Marceline appelait en souriant « ma crise ». (I, 9, pp. 77-8).

Obermann philosophait, mais il se tenait sur ce terrain assez bien délimité que la littérature et la morale ont en commun. Michel est un savant professionnel. Il écrit son histoire en réécrivant l'Histoire, professe officiellement ses théories, dans le cadre prestigieux du Collège de France. Ses investigations, mues par le désir socratique de mieux se connaître, ne se limitent pas au champ historique de ses recherches principales. Il se tourne aussi du côté des écrivains, mais leurs témoignages sont décevants. Michel est conscient par ailleurs que la nébulosité de son interrogation n'aide pas à trouver des réponses nettes. Aucun secours n'est envisageable non plus du côté de la philosophie. Ayant travaillé seul, Michel peut finalement proposer une pensée originale fondée sur une conception vitaliste de la culture et sur une approche poétique dans la problématisation des questions culturelles :

À propos de l'extrême civilisation latine, je peignais la culture artistique, montant à fleur de peuple, à la manière d'une sécrétion, qui d'abord indique pléthore, surabondance de santé, puis aussitôt se fige, se durcit, s'oppose à tout parfait contact de l'esprit avec la nature, cache sous l'apparence persistante de la vie la diminution de la vie, forme gaine où l'esprit gêné languit et bientôt s'étiole, puis meurt. Enfin, poussant à bout ma pensée, je disais la Culture, née de la vie, tuant la vie. (II, 2, p. 106).

Finalement, l'ambition de Michel serait de pouvoir transmettre son expérience dans ce qu'elle a d'inédit. Ce n'est pas un savoir abstrait, ou théorique, c'est un savoir existentiel qu'il entreprend de formaliser scientifiquement. Aussi, lorsqu'il s'exclame : « Ah ! je compris bien dès lors, que l'enseignement presque tout moral des grands philosophes antiques ait été d'exemple autant et plus encore que de paroles ! » (II, 2, p. 114), on voit à quel point il sait mesurer la difficulté de l'entreprise à laquelle il s'est attelé.

Michel fait la synthèse de son parcours, en en reconstituant les étapes : « l'investigation psychologique » à travers les « études historiques » cède le pas progressivement à une interrogation philosophique actuelle, perçue comme une urgence. En définitive, derrière l'image du savant, se profile celle de l'intellectuel, engagé dans les grands débats du temps : « Il me semblait alors que j'étais né pour une sorte inconnue de trouvailles ; et je me passionnais étrangement dans ma recherche ténébreuse, pour laquelle je sais que le chercheur devait abjurer et repousser de lui culture, décence et morale. » (III, 1, p. 158). Quelle est cette « sorte inconnue de trouvailles » qu'évoque Michel ? S'agit-il des trésors que tout écrivain digne de ce nom met à jour en écrivant ? Peu après, et quasiment en guise d'épilogue, le héros donne sa définition du grand créateur : « J'ai toujours cru les grands artistes ceux qui osent donner droit de beauté à des choses si naturelles qu'elles font dire après, à qui les voit : "Comment n'avais-je pas compris jusqu'alors que cela aussi était beau..." » (III, 1, p. 170).

Il établit ainsi un lien entre intelligence et sens esthétique et présente l'art comme une recreation de la nature. Mais la création artistique authentique suppose une liberté intérieure à l'égard de la culture, qui ne doit pas étouffer la pensée : « Je méprise ceux qui ne savent reconnaître la beauté que transcrite déjà et toute interprétée. » (III, 1, p. 170). Michel stigmatise la culture lorsqu'elle est paresse intellectuelle et conformisme. Au contraire, il s'offre, lors de son second voyage avec Marceline, le luxe arrogant de vivre de sa seule richesse intérieure : sur les huit malles emportées, confie-t-il, « il y en avait une, uniquement pleine de livres, et que, durant tout le voyage, je n'ouvris pas même une fois. » (III, 1, p. 161).

Par bien des aspects, *L'Immoraliste* pourrait être considéré comme le dernier grand représentant du roman personnel, ce

texte donnant l'impression de mettre en œuvre brillamment toutes les lois du genre. Mais précisément, cette parfaite docilité au modèle de *René* appelle l'attention du lecteur sur la possibilité qu'en bernard-l'hermite l'écrivain vienne habiter une coquille vide, ou soigneusement vidée au préalable par ses soins. L'approche du centenaire de *René* a-t-elle simplement excité l'inspiration de Gide ? Le désir de se poser, comme son illustre prédécesseur, en maître à penser de la nouvelle génération a-t-il été une occasion de fantasme, l'aura de *René* favorisant le lancement de l'ouvrage ? Gide a trente-trois ans en 1902. Depuis *Les Nourritures terrestres* en 1895, il a déjà commencé à imposer sa stature morale et intellectuelle. A-t-il eu secrètement l'ambition, comme Hugo, d'être Chateaubriand ou rien ? La reprise d'une formule à succès, et le choix d'une figure tutélaire imposante comme l'est l'auteur de *René* semblent traduire l'aspiration à l'exercice d'un magistère moral par littérature interposée. Dans le cas précis de Gide, le choix du roman à la première personne dans le droit fil du roman personnel romantique est non seulement au service d'une démarche de connaissance de soi, mais aussi d'une stratégie de prestige. Il ne s'agit plus seulement de se réverbérer à travers un personnage fictif dans le cadre d'une expérience de soi mais encore et surtout de poser son personnage d'écrivain et de travailler à sa légende.

JOCELYN VAN TUYL

***Intrigues et complots***  
***Les Caves du Vatican d'André Gide***  
***et Anges et démons de Dan Brown***

**L**E ROMANCIER AMERICAIN Dan Brown – auteur des polars religieux *Anges et démons* et *Da Vinci Code* – serait-il un lecteur assidu de Gide ? Les nombreuses similarités entre *Anges et démons* et *Les Caves du Vatican* pourraient nous mener vers cette conclusion, mais l'hypothèse s'avère impossible à confirmer : en effet, nos tentatives de contacter Brown sont demeurées sans réponse. Pourtant, même si Brown n'a pas lu Gide (il est certain du moins qu'il n'a pas retenu la leçon d'ironie et de parodie que nous offrent les *Caves*), il est indéniable que les deux auteurs ont été lecteurs de deux genres influents, à savoir le roman policier et la littérature anticléricale, et qu'ils y réagissent dans leurs écrits. Nous proposons donc de nous pencher sur le traitement des nombreux éléments thématiques en commun dans les deux livres pour tenter de cerner l'attitude de chaque auteur vis-à-vis de ses sources – faits divers ou prétendus « faits historiques » – afin de voir comment le complot se transforme en intrigue.

Les lecteurs de *Da Vinci Code*, le roman le plus connu de Dan Brown, reconnaîtront de nombreux éléments de l'intrigue d'*Anges et démons* : dans les deux polars, le rideau se lève sur le meurtre d'un savant, dont le cadavre, mutilé et « codé », enclenchera un énorme jeu de piste historique et artistique pour Robert Langdon, professeur de symbologie à Harvard, aidé par une belle et brillante collaboratrice, petite-fille ou fille adoptive de la victime. Mariant péripéties et exégèse littéraire ou artistique – le tout sous

la pression d'une unité temporelle quasi aristotélicienne et sous l'égide d'un mentor qui se révèle être l'auteur du crime – Brown échafaude dans chacun des romans une immense théorie du complot opposant une société secrète à l'Église catholique.

*Anges et démons* commence donc par le meurtre de Leonardo Vetra, prêtre catholique et chercheur au CERN (le Conseil Européen pour la Recherche Nucléaire), dont le cadavre est marqué au fer rouge avec le mot « *Illuminati* ». Le directeur du CERN fait venir d'urgence Langdon, qui lui apprend que les *Illuminati* (les « Illuminés ») – groupe que l'on croyait disparu depuis des siècles – étaient une mystérieuse confrérie scientifique alliée à la franc-maçonnerie et opprimée par l'Église, contre laquelle elle avait juré vengeance. Or, l'assassin de Vetra a volé le fruit de ses recherches, un échantillon d'antimatière – substance qui entraînera une violente explosion lorsqu'elle entrera en contact avec la matière, ce qui arrivera dans moins de vingt-quatre heures, lorsque la batterie du conteneur sera épuisée. Le commandant de la Garde suisse ayant aperçu ce conteneur sur une des caméras de sécurité de la Cité du Vatican – où, justement, les cardinaux du monde entier sont réunis pour élire un nouveau pape – Langdon part sur-le-champ pour Rome avec Vittoria, la collaboratrice et fille adoptive de Vetra. Ayant déchiffré un ouvrage rarissime de Galilée trouvé aux archives du Vatican, Langdon et Vittoria se lancent à la recherche du conteneur et des quatre *preferiti* – les cardinaux préférés au pontificat, mystérieusement disparus peu de temps avant le conclave. Arrivant toujours trop tard pour empêcher le meurtre brutal et le marquage au fer rouge des quatre cardinaux, les héros apprennent enfin que le prétendu *Illuminatus* qui tire les ficelles n'est autre que le camerlingue Carlo Ventresca. En effet, il est révélé que Ventresca, le fidèle secrétaire du pape défunt, a empoisonné le pontife et fabriqué cette attaque présumée contre le catholicisme – sauvant lui-même le conclave et la Cité par un exploit héroïque *in extremis* – afin de susciter l'horreur et l'espoir et rendre ainsi la foi au peuple (AD 582).

Pour les lecteurs de Gide, les ressemblances avec *Les Caves du Vatican* sont saisissantes : enlèvement du pape – kidnapping fictif, dans les *Caves*, où il sert de prétexte à une bande d'escrocs pour soutirer de l'argent aux fidèles, véritable enlèvement du présumé futur pontife chez Brown ; enlèvement donc par un réseau

anticléricale – la Loge franc-maçonne chez Gide, les *Illuminati*, « sorte de société secrète à l'intérieur [de cette] société secrète » qu'est la franc-maçonnerie dans le roman de Brown, qui ne peut s'empêcher de renchérir (AD 55) ; enfin, séquestration des victimes sous le Château Saint-Ange – édifice qui, selon l'escroc Protos, « communiqu[e] avec le Vatican par un corridor souterrain » – un passage secret qui, selon Brown, relie la bibliothèque pontificale au « “temple de l'Illumination” » dans le Château Saint-Ange (R 752 ; AD 510, 481). Signalons ici l'importance du souterrain : dans l'imaginaire populaire aussi bien que dans la tradition du roman anticléricale, affirme Victoria Nelson, c'est au plus profond des sous-sols du Vatican qu'œuvrent les protecteurs des secrets qui, entre des mains ennemies, menaceraient l'orthodoxie (88). Si Gide et Brown semblent, à première vue, inverser ce schéma en plaçant des forces anticléricales dans les caves, la réalité est tout autre : chez Brown, le topos évoqué par Nelson demeure valable puisqu'un prêtre haut placé est l'auteur du crime ; chez Gide, le souterrain est tout simplement vide, l'emprisonnement du pape étant fictif.

Parmi ces nombreuses ressemblances, nous proposons d'examiner deux éléments liés, la représentation des scientifiques et la question de la science dans ses rapports avec la religion, afin de comparer l'attitude et les techniques des deux écrivains. Avec le personnage stéréotypé du scientifique athée en raison de son handicap, nous voyons que Dan Brown prend tout à fait au sérieux ce que Gide présente sur le mode parodique. La sottise de Gide s'ouvre sur le cas d'Anthime Armand-Dubois, scientifique athée et franc-maçon, qui souffre d'une sciatique paralysante. Brown, pour sa part, nous présente Maximilien Kohler, directeur du CERN, qui se déplace en fauteuil roulant. (Du reste, Kohler préfigure Leigh Teabing, le savant atteint par la polio qui, dans *Da Vinci Code*, se fait le champion de ce « féminin sacré » que l'Église catholique aurait tenté de supprimer [DVC 317]). La parodie gidienne s'annonce par le caractère dérisoire des recherches d'Anthime : alors que Kohler dirige un prestigieux institut international avec son grand collisionneur de hadrons et ses chercheurs reproduisant le big-bang, Anthime se borne à comparer le poids de six rats : « deux aveugles, deux borgnes, deux y voyant » et dont « un petit moulin mécanique fatiguait sans cesse la vue » (R 684).

Il en va de même de la présentation du rapport entre l'infirmité et l'absence de foi. Souffrant d'une grave maladie à l'âge de onze ans, Maximilien Kohler se voit refuser tout traitement médical par ses parents, qui préfèrent se fier entièrement à Dieu. Un médecin lui fait une piqûre en cachette, juste à temps pour lui sauver la vie, mais trop tard pour empêcher la paralysie. Lorsque les parents se plaignent de cette infirmité auprès du curé, celui-ci conclut : « Il semble en effet que Dieu ait voulu le punir d'avoir manqué de foi en Lui » (AD 500-502). La réponse brutale du prêtre illustre l'autorité impitoyable de l'Église contre laquelle les personnages de Brown se révoltent. Chez Gide, en revanche, Anthime emploie une construction interrogative beaucoup plus dubitative dans une situation similaire. Le franc-maçon ne veut pas guérir si c'est grâce à l'intervention de Dieu. Lorsque sa femme lui rappelle que « [d']autres ont prié pour [lui] », Anthime est déchiré entre le ressentiment (puisqu'on a osé prier pour lui contre sa volonté) et l'idée que « peut-être, après tout, [sa femme] n'a pas prié suffisamment ? » (R 697). Outre la différence rhétorique, nous discernons une différence logique. Le cas de Kohler est marqué par l'outrage et le pathos, et la haine de la religion qu'il conçoit après sa maladie est présentée comme une conséquence logique des souffrances infligées par la religion. Par contre, le cas d'Anthime remet en question non seulement le lien causal entre l'infirmité et l'athéisme, mais la notion même de la causalité. Ainsi, le narrateur passe de la claudication d'Anthime à la vulgaire loupe au cou de celui-ci :

[...] je ne puis passer sous silence la loupe d'Anthime Armand-Dubois. Car, tant que je n'aurai pas plus sûrement appris à démêler l'accidentel du nécessaire, qu'exigerais-je de ma plume sinon exactitude et rigueur ? Qui pourrait affirmer en effet que cette loupe n'avait joué aucun rôle [...] dans les décisions de ce qu'Anthime appelait sa *libre* pensée ? Plus volontiers il passait outre sa sciatique ; mais cette mesquinerie, il ne la pardonnait pas au bon Dieu. (R 686)

Ce passage, typique des interventions narratives ironiques dans la *sofie*, mine la notion de causalité à travers la disproportion – une affliction triviale l'emportant sur un mal plus grave dans l'esprit d'Anthime – et par le fait que Dieu existe bel et bien dans l'univers mental de ce « libre penseur ». Lorsque Anthime a une vision de la Madone, suite à laquelle il guérit de son infirmité et renie son

athéisme, le narrateur gidien intervient de nouveau sur le même ton ironique : « Arrête, ô ma plume imprudente ! Où palpite déjà l'aile d'une âme qui se délivre, qu'importe l'agitation malhabile d'un corps paralysé qui guérit ? » (R 702). La symétrie invraisemblable et exagérée de la fin de la sotie – où Anthime redevient athée et se remet à boiter – accentue, encore une fois, le ridicule de cette équivalence entre le sort du corps et celui de l'âme (R 864).

Pour mettre en relief l'absence de différence entre les incarnations athée et pieuse d'Anthime, Gide a recours à une métaphore qui évoque les *Illuminati* de Brown. Après sa conversion, Anthime s'occupe des rats qu'il avait aveuglés dans le cadre de ses expériences. Son beau-frère Julius se plaint de ce que l'Église n'en fait pas autant pour Anthime « après [l']avoir aveuglé tout de même ». « Aveuglé ! » rétorque Anthime : « Illuminé, mon frère ; illuminé » (R 772). Anthime est aussi catégorique qu'avant, tenant aussi bêtement à sa foi qu'à sa libre-pensée d'autrefois. Si Gide dépeint la cécité des uns et des autres, ce mot « illuminé » évoque le conflit – primordial, chez Brown – entre les représentants des Lumières et ceux qui préfèrent la lumière de Dieu.

Ce conflit comporte, bien entendu, un aspect politique. Si les cibles de Protos tombent si facilement dans son piège, c'est en partie parce qu'il manipule leurs préjugés politiques. Ainsi, voulant convaincre la comtesse de Saint-Prix que l'occupant actuel du trône pontifical est un imposteur, l'escroc cite « cette encyclique trop fameuse » par laquelle Léon XIII tenta de rallier les catholiques français à la République (R 751). Les lecteurs d'*Anges et démons* seront intrigués par une autre opinion exprimée par Léon XIII, à savoir qu'il n'existe aucun conflit entre la science et la foi (« Pope », par. 2<sup>1</sup>). Tout comme ce pape historique, le pape fictif qui vient de mourir dans le roman de Brown pensait que la découverte de Leonardo Vetra – qui « avait prouvé que l'on pouvait matériellement recréer la Genèse » – « permettrait de combler le fossé qui séparait la science de la religion – le rêve de sa vie »

---

1. Pour cette raison, Léon XIII ouvrit aux chercheurs les archives secrètes du Vatican, archives dans lesquelles Robert Langdon trouve l'ouvrage de Galilée qui détient la clé de cette « Voie de l'Illumination » que le symbologue devra retracer (« Pope », par. 2 ; AD 219).

(AD 571). Or, il est révélé que le pape, alors qu'il était jeune prêtre, avait pu avoir un enfant avec une jeune religieuse qu'il aimait sans trahir son vœu de chasteté grâce à l'insémination artificielle : « voilà pourquoi Sa Sainteté [avait] toujours eu de l'affection pour la science » (AD 594). Ce fils – les amateurs de romans policiers l'auront deviné – n'est autre que le camerlingue Carlo Ventresca, qui a décidé de tuer le pape après avoir appris que celui-ci avait un enfant. La découverte tardive de sa propre paternité – et l'ironie de ce meurtre qui se trouve être un parricide – représente le genre de péripétie mélodramatique que Gide parodie avec le meurtre d'un inconnu par Lafcadio – un inconnu qui s'avère être le beau-frère de son demi-frère. La légèreté avec laquelle Gide traite les relations familiales, quelque compliquées qu'elles soient, contraste avec le sérieux de Dan Brown, pour qui la généalogie est de prime importance – pensez à *Da Vinci Code*, où le grand mystère concerne la descendance de Jésus, qui aurait eu des enfants avec Marie-Madeleine. La découverte de la paternité de Carlo – dévoilée à la fin du roman comme la clé de l'énigme, le comble de l'ironie – n'a rien en commun avec une découverte similaire par Cadio – présentée au début des *Caves* comme un simple point de départ, avec cette précision de la part du père biologique : Lafcadio « ne ser[a] jamais qu'un bâtard » – et en gardera la liberté (R 728).

Outre les nombreux points de rencontre thématiques entre *Les Caves du Vatican* et *Anges et démons*, des scandales auxquels les deux auteurs ont été confrontés présentent des similarités extratextuelles assez frappantes. Les gidiens savent, bien entendu, que l'œuvre entière de Gide fut mise à l'index des livres interdits par le Vatican après la mort de l'écrivain. Or, il se trouve que l'œuvre de Brown a, elle aussi, suscité une interdiction de la part du Vatican. Préalablement au tournage du film *Anges et démons* (dont la sortie en salles est prévue pour mai 2009), Sony Pictures avait demandé l'autorisation de tourner dans la Cité du Vatican et dans certaines églises romaines. Mais, le film *Da Vinci Code* étant considéré comme une atteinte aux croyances religieuses, l'équipe d'*Anges et démons* s'est vu refuser la permission de tourner « dans l'enceinte du Saint-Siège ». Le porte-parole du Vatican a ainsi commenté ce refus : « Habituellement, nous lisons le script, mais dans ce cas, ce n'était pas nécessaire. Le seul nom

de Dan Brown a suffi » (Moore, par. 2 ; Solym, pars. 2, 1).

Un deuxième scandale concerne les accusations de plagiat dont les deux auteurs ont fait l'objet. Dans un article paru en 1931, Frédéric Lefèvre « [avance], en feignant de l'écartier, l'accusation de plagiat » contre Gide, qui aurait puisé l'anecdote à la base des *Caves du Vatican* dans *Le Faux Pape*, ouvrage de Jean de Pauly paru en 1895. Gide répondit que « cette romanesque aventure » – dont il avait vraisemblablement pris connaissance par la presse ou par la brochure *COMPTE RENDU de la DÉLIVRANCE de Sa Sainteté Léon XIII, Emprisonné dans les cachots du Vatican de Pâques 1892 à Pâques 1893* – « ne [lui avait] servi que de prétexte » (Davet 1567, 1568). Ce qui nous intéresse ici, c'est précisément la fonction de l'anecdote de base dans le roman ou la sotie et la position que chaque auteur adopte vis-à-vis de ses sources. Le cas de Brown est instructif à cet égard. L'accusation contre Brown porte non pas sur *Anges et démons*, mais sur *Da Vinci Code*, polar à thèse inspiré par *L'Énigme sacrée* [*Holy Blood, Holy Grail*], une synthèse pseudo-historique parue en 1982. Les auteurs de cet ouvrage, non satisfaits de l'hommage oblique que leur fait Dan Brown en donnant une version anagrammatique de leur nom à son savant Leigh Teabing<sup>2</sup>, ont attaqué Brown en justice pour plagiat (Nelson 98,96). « Le problème pour un procès », comme le fait remarquer Victoria Nelson, « est que Brown a pris leur ersatz d'étude au pied de la lettre comme historiquement vraie, et un fait historique ne peut pas être plagié, seulement transmis<sup>3</sup> ». Sacré alibi ! Pourtant, Pierre Plantard – auteur des soi-disant « dossiers secrets » sur le Prieuré de Sion et inventeur de cette généalogie fictive qui le faisait descendre des rois mérovingiens et donc de Jésus – a avoué sa supercherie dès 1993, soit dix ans avant la parution de *Da Vinci Code* (Nelson 99<sup>4</sup>). Il serait

---

2. Le prénom du savant reprend le nom d'un des auteurs de *L'Énigme sacrée*, Richard Leigh ; son patronyme est une anagramme de celui du coauteur Michael Baigent.

3. « The awkward point for a lawsuit is that Brown took their ersatz scholarship at face value as historically true, and a historical fact cannot be plagiarized, only transmitted » (Nelson 99).

4. Plantard introduisit dans la Bibliothèque Nationale de fausses tables généalogiques ainsi que des documents truqués sur le Prieuré de Sion –

tentant de considérer Brown comme une dupe pour avoir pris ce canular au pied de la lettre – n'était le succès prodigieux de son best-seller mondial.

Pour conclure, considérons non seulement d'où Gide et Brown tiennent leurs histoires, mais vers quoi tendent leurs fictions. Avec les *Caves*, nous dit François Mauriac, Gide « s'est fait à lui-même la gageure d'écrire un roman policier qui vaudrait surtout par l'invention et l'intrigue » afin de « [faire] entrer dans la littérature le genre un peu décrié du feuilleton » (Goulet 64). Ce « décalque exact du roman-feuilleton », précise Ramon Fernandez, est « une imitation parodique, sous l'angle critique » qui permet à l'auteur « de percevoir l'absurdité de ce qu'il suit et par là de s'en détacher » (Goulet 214). Si nous considérons *Anges et démons* comme un exemple de ce que Gide parodie, nous constatons facilement d'importantes différences de forme et de fond. Dan Brown suit le modèle classique du thriller de conspiration. Entretenant chez ses lecteurs l'illusion qu'un groupe énigmatique et sinistre (les *Illuminati* ou la société catholique Opus Dei) a orchestré les crimes, il ne démasque son assassin – un tueur à gages fou ou simple d'esprit qui suit les ordres d'un seul individu déséquilibré – que dans un rebondissement de dernière minute (Nelson 97). Gide, par contre, court-circuite tout suspense : nous savons dès le début que la « croisade pour la délivrance du pape » est une escroquerie, et le narrateur identifie tout de suite le cerveau derrière l'entreprise : « J'avertis honnêtement le lecteur : c'est [Protos] qui se présente aujourd'hui sous l'aspect et le nom emprunté du chanoine de Virmontal » (R 749). Les conséquences pour la forme et le rythme du récit sont prévisibles : le roman de Brown tient les lecteurs en haleine, tandis que la narration de Gide se veut décousue et refuse de « profiter [...] de l'élan acquis » (JFM 70).

Si Gide a voulu faire entrer le roman policier dans la littérature, pour Brown il s'agirait plutôt de le faire entrer dans la théologie. Effectivement, selon Nelson, *Da Vinci Code* (avec ses « prédécesseurs et imitateurs ») « est unique en ce qu'il [...] propose un nouveau mystère religieux pour prendre la place de l'ancien mys-

---

confrérie ultrasecrète chargée, selon Plantard, de protéger la descendance de Jésus (Miller, pars. 6, 3).

tère discrédité<sup>5</sup> ». Avec sa secte scientifique et son « Église de l'Illumination », *Anges et démons* propose lui aussi une alternative au christianisme (AD 217). Les lecteurs sont confrontés à de simples choix binaires – la foi ou la science, l'Église patriarcale ou le féminin sacré – et l'impression de libération intellectuelle (ou spirituelle) vient de la découverte de cette deuxième alternative jadis occultée. Gide, en revanche, bannit toute certitude lorsqu'il émet l'hypothèse selon laquelle le pape serait peut-être un imposteur : « je crois », écrit-il, « avoir abordé un très grave problème [dans *Les Caves du Vatican*]. Il suffit, pour s'en rendre compte, de substituer à l'idée du vrai pape, celle du vrai Dieu » (Fanning 49). Aucun jeu de piste concevable pour arriver à « la vérité » chez Gide : dans *Les Caves*, tout n'est que trappes et fausses pistes. Pour cette raison même, le « roman policier » parodique et problématique de Gide constitue un bon correctif aux « vérités » parfois trop faciles des romans de Brown : le décodage en fera des lecteurs plus critiques et plus « subtils » des polars théologiques de Dan Brown.

### Œuvres citées

- Baigent, Michael, Richard Leigh et Henry Lincoln. *L'Énigme sacrée*. Trad. Brigitte Chabrol. Paris : J'ai lu, 2005.
- Brown, Dan. *Anges et démons*. Trad. Daniel Roche. Paris : Éditions Jean-Claude Lattès, 2005.
- . *Da Vinci Code*. Trad. Daniel Roche. Paris : Éditions Jean-Claude Lattès, 2004.
- Davet, Yvonne. « *Les Caves du Vatican*. Notice », in André Gide, *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, 1565-1577.
- Fanning, Michael. « André Gide, Roman Policier, Structures of the Crook ». *Modern Language Studies* 14.1 (1984) : 47-55.
- Gide, André. *Journal des Faux-Monnayeurs*. Paris : Gallimard, 1927.

---

5. « The Gothic subgenre spawned by *The Da Vinci Code*, its predecessors, and imitators is unique among contemporary faux Catholic fictions in making the tenets of Christianity an explicit topic and proposing a new religious mystery to take the place of the discredited old one » (Nelson 99).

- . *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958.
- Goulet, Alain. *Les Caves du Vatican d'André Gide : étude méthodologique*. Paris : Larousse, 1972.
- Miller, Laura. « The Last Word ; The Da Vinci Con ». *New York Times Online* 22 fév. 2004. 6 janv. 2009. < <http://query.nytimes.com/gst/fullpage.html?res=9B07E0DD103AF931A15751C0A9629C8B63&scp=1&sq=da%20Vinci%20Con&st=cse> >
- Moore, Malcolm. « Vatican Bans “godless” Da Vinci Code Sequel Angels & Demons from Rome Churches ». *Telegraph.co.uk* 17 juin 2008. 9 déc. 2008. < <http://www.telegraph.co.uk/news/2139472/Vatican-bans-godless-Da-Vinci-Code-sequel-Angels-and-Demons-from-Rome-churches.html> >
- Nelson, Victoria. « Faux Catholic : A Gothic Subgenre from Monk Lewis to Dan Brown ». *Boundary 2 : An International Journal of Literature and Culture* 34.3 (2007) : 87-107.
- « Pope Leo XIII ». *The Catholic Community Forum*. The Catholic Community Forum and Liturgical Publications fo Saint Louis, Inc. 8 janv. 2009. < <http://www.catholic-forum.com/saints/pope0256.htm> >
- Solym, Clément. « Un Vatican 2 recréé à Hollywood, pour le tournage d'Ange et démons ». *ActuaLitte.com* 5 août 2008. 9 déc. 2008. < <http://www.actualite.com/actualite/3864-Vatican-refus-tournage-film-Brown.htm> >

**MANFRED SCHMELING**

***À la recherche  
d'une Allemagne non allemande  
Les relations franco-allemandes  
à travers La Nouvelle Revue Française  
(1908 – 1943)***

***I. La dialectique de la culture nationale et internationale***

*La Nouvelle Revue Française*, qui paraît pour la première fois en 1908, fait partie des grandes revues du XX<sup>e</sup> siècle. Elle a survécu à deux guerres. Il est certain qu'une des raisons de son succès tient en ceci qu'elle n'a pas cherché pas à se spécialiser – contrairement aux revues dadaïstes ou expressionnistes, dont on pourrait dire, du moins aujourd'hui, qu'elles s'étaient elles-mêmes fixé leurs limites historiques. Cela dit, on doit reconnaître à *La N.R.F.* un rôle spécifique sur le plan culturel, dans la mesure où, d'emblée, elle s'est consacrée à la brûlante question des relations entre la France et l'Allemagne.

L'importance qu'elle a eue – du moins jusqu'en 1943 – en tant que sismographe des évolutions – ou des chocs, pour rester dans le domaine de l'image – sur le plan franco-allemand n'est évidemment pas le fruit du hasard. Les têtes pensantes et les principaux collaborateurs de *La N.R.F.* étaient, en effet, des écrivains, des critiques littéraires, des scientifiques qui avaient tous une certaine connaissance de l'Allemagne : Gide, tout d'abord, qui a su mettre en valeur, non seulement au cours de discussions critiques mais aussi sur le plan artistique, toutes ces expériences ; Jacques

Rivière qui, quant à lui, cherchait la confrontation politico-intellectuelle à la lumière de son expérience de la captivité en Allemagne ; Jean Schlumberger qui, en tant qu'Alsacien, n'en était pas moins directement concerné par les problèmes bilatéraux ; le germaniste Félix Bertaux ; le romancier Romain Rolland dont la vision – peu réaliste au demeurant – de l'Allemagne a provoqué quelques polémiques dans *La N.R.F.* ; le philosophe Bernard Groethuysen, et la Luxembourgeoise Aline Mayrisch qui publiait ses articles sous le pseudonyme d'Alain Desportes... Et beaucoup d'autres encore. Parmi les correspondants de *La N.R.F.* figuraient du côté allemand en particulier Rilke, Curtius et les frères Mann.

La recherche a largement retracé l'image que *La N.R.F.* avait de l'Allemagne ; en particulier les travaux de Lionel Richard<sup>1</sup> sont ici fondamentaux. Cependant il nous semble qu'on a privilégié la dimension proprement historique du problème au détriment de sa dimension « typologique » – à savoir les problématiques qui permettent de classer chaque article de *La N.R.F.* dans un contexte général opératoire (intellectuel, politique, littéraire, etc.) :

1) Quelle conception de la culture – ou de la littérature – nationale et internationale est à la base des débats ? (On y répondra notamment à partir de textes de Gide.)

2) Quels critères politico-idéologiques sont mis à contribution pour former une image de l'Allemagne et ses reflets ?

3) Quel canon littéraire est l'objet de discussions ? Quel jugement porte-t-on sur lui ?

4) Quelles stratégies de transmission peut-on observer ? Par manque de temps, nous devons renoncer ici à développer ce dernier aspect. Évoquons tout de même les procédés de littérarisation et de mise en fiction, les stéréotypes et les mythes, ainsi que la forme-satire.

Bien que Gide, dans une déclaration sur l'histoire de *La N.R.F.* qui ne sera d'ailleurs publiée qu'en 1977, fasse remarquer que son rôle d'inspirateur y était assez limité – « Je ne pense pas,

<sup>1</sup> Lionel Richard, « L'image de l'Allemagne dans *La Nouvelle Revue Française* de 1919 à 1939 », *Psychologie des Peuples*, n° 2, Le Havre, 1970, pp. 197-210 ; « *La Nouvelle Revue Française* devant l'Allemagne de 1909 à 1914 », *Mosaic*, Winnipeg (Canada), 1974, pp. 71-98.

dans tous les numéros d'avant-guerre, qu'au cours d'aucun article mon nom ait été jamais prononcé<sup>2</sup> » – dans la revue, son influence et sa stature intellectuelle sont, tout de même, incontestables. Commençons par évoquer les idées de Gide qui ont permis le développement, parmi les collaborateurs de la revue, d'un intérêt marqué pour la dialectique du Soi et de l'Autre – une dialectique dans laquelle s'inséraient et la discussion sur la culture nationale/internationale, et l'image concrète, tributaire de l'actualité politique, de l'Allemagne. Ceci ne signifie évidemment pas qu'on était toujours du même avis quand il s'agissait de rendre un jugement. Au contraire, les discussions, comme par exemple entre Gide et Rivière, ont parfois été menées de manière très vive. Et, en ce qui concerne les rapports entre politique et littérature, Gide a eu d'emblée un point de vue bien à lui. « Sans doute la politique nous presse aujourd'hui d'une manière très urgente : mais la politique se développe sur un plan, la littérature sur un autre<sup>3</sup>. » En d'autres termes : Gide s'intéressait aux relations franco-allemandes surtout sur le plan intellectuel, littéraire et, encore à la rigueur, psychologique. On s'est d'ailleurs rendu compte, au plus tard à la réparation de *La N.R.F.* en 1919, à quel point il était illusoire de penser qu'on pouvait ignorer la politique dans un domaine aussi complexe et aussi profondément marqué par l'histoire que les relations franco-allemandes. Nous revenons sur ce point.

C'est en 1909 que *La N.R.F.* aborde pour la première fois, et en détail, le problème de la culture nationale/internationale quand, sous le titre *Nationalisme et littérature*, Gide pose la question assez rhétorique de savoir si on pouvait concevoir une littérature qui ne serait pas l'expression d'un peuple (il s'agissait d'une réponse à une enquête de la revue *La Phalange*). Il plaide alors moins en faveur d'une confrontation avec l'Autre que contre une

<sup>2</sup> *La Nouvelle Revue Française 1935-1940. Etudes et Travaux I*. Ed. Claude Martin, Centre d'Études Gidiennes, Université de Lyon II, 1977, p. XVII. Voir, à l'opposé, cette lettre de lecteur publiée dans *La N.R.F.* en 1912 : « Tout le monde sait que *La Nouvelle Revue Française* paraît sous votre direction morale : tout le monde dit : "La revue de Gide". » (« Notes », *N.R.F.*, n° 37, 1912, p. 139).

<sup>3</sup> « Journal sans dates », *N.R.F.*, n° 14, 1910, p. 81.

conception nationaliste de la littérature selon laquelle la dimension nationale est plus importante que la dimension humaine. Pour Gide, cette dimension humaine résulte pour ainsi dire naturellement de l'union de l'individuel et de l'universel : « Aucune œuvre d'art n'a de signification universelle qui n'a d'abord une signification nationale, n'a de signification nationale qui n'a d'abord une signification individuelle<sup>4</sup>. » Ça ne ressemble pas seulement à du Goethe ; la figure de Goethe est ici invoquée – comme d'ailleurs souvent – avec celles de Dante, de Shakespeare, de Molière, de Dostoïevski, etc. comme l'un de ces poètes qui ont mis leur génie au service de l'universel. Et ce n'est pas non plus un hasard si le nom de Maurice Barrès apparaît dans ce contexte : des œuvres comme *Les Déracinés* (1897) ou *Les Bastions de l'Est* (1905), dans lesquelles s'opposent les cultures et les mentalités de part et d'autre du Rhin, sont une pierre d'achoppement et de scandale pour *La N.R.F.*, du moins dans la première phase de sa confrontation avec l'Allemagne et avec l'idée de l'Autre en général. Ici, Gide fait surtout référence au conflit entre une conception réactionnaire et nationaliste de la culture (« culture latine ») et ce qu'il appelle « l'alluvion barbare » – sans d'ailleurs expliquer ce que recouvre exactement cette métaphore. Reprenant, à sa façon, la symbolique végétale de Barrès, il appelle à la curiosité culturelle et au courage qu'il faut pour explorer des « terres nouvelles » (lesquelles s'opposent aux « terres déjà labourées ») et ajoute, en relativisant les choses comme à son habitude : « sans être moins Français pour cela<sup>5</sup> ». Dans son ouvrage *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française*, Auguste Anglès a donné une très bonne définition de ce type de positions : « Le nationalisme littéraire est isolationniste et épurateur : aux influences étrangères, il oppose la barrière du protectionnisme ; à l'intérieur des frontières il pourchasse tout ce qui ne cadre pas avec sa définition du génie français. Contre ces deux manies la NRF s'insurge<sup>6</sup>. »

Il n'est pas sans ironie que les idées d'un Barrès ou d'un

<sup>4</sup> « Nationalisme et littérature », *N.R.F.*, n° 5, 1909, p. 430.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>6</sup> Tome I : *La formation du groupe et les années d'apprentissage 1890-1910*, Paris, 1975, p. 204.

Maurras – idées qui d'ailleurs renaîtront, sous le signe du fascisme, chez certains collaborateurs de *La N.R.F.* comme Pierre Drieu la Rochelle – aient eu un ancêtre allemand, Johan Gottlieb Fichte. L'engagement de celui-ci pour une nouvelle conscience nationale – entre autres dans ses *Discours à la nation allemande* – a pu avoir, à l'époque de la domination napoléonienne, la même fonction et les mêmes effets que les accents nationalistes dans les décennies qui suivent la perte de l'Alsace-Lorraine par la France.

Il est certain que Gide a le grand mérite d'y avoir opposé, en permanence, des forces contraires cosmopolites. Félix Bertaux, qui devient avec Gide le principal passeur de littérature allemande au sein de *La N.R.F.*, soutiendra encore cette tendance après que la Première Guerre mondiale eut pourtant causé de nouveaux dommages à l'entente franco-allemande. En réaction à un livre, au titre provocant de *Die Maske und das Gesischt Frankreichs* (Le masque et le vrai visage de la France) – l'auteur pensait reconnaître derrière ce masque « le visage nationaliste de la France » – Bertaux écrit : « Voyons, M. Grautoff, avez-vous lu Gide ? Si oui, vous ne pouvez ignorer qu'un trait capital de son activité fut toujours précisément la lutte contre tout enracinement et spécialement contre l'enracinement à la Barrès <sup>7</sup>. »

Ainsi, Gide est de ceux dont la Première Guerre n'a presque rien changé – par-delà les réserves que pouvait susciter la classe politique allemande – à l'orientation humaniste et modérée ; ce que confirme par ailleurs l'article *Réflexions sur l'Allemagne* <sup>8</sup> qui paraît dans le premier numéro d'après-guerre et dont la rédaction semble avoir été achevée avant même la publication de *L'Allemand* de Jacques Rivière (1918) – construction « imagologique » par excellence. En tout cas, le moment de la publication et l'indication qu'il donne dans le chapeau de l'article, selon laquelle il aurait lu le livre de Rivière, montrent clairement le lien entre les deux textes. Pour Gide, il ne s'agit pas, en premier lieu, de juger à la manière de Rivière tel ou tel aspect de l'Allemagne – bien que,

<sup>7</sup> « Notes », *N.R.F.*, n° 120, 1923, p. 369. Voir aussi Gide, « Nationalisme et littérature », *op. cit.*, p. 432 : « Car il est à considérer que nos plus grands artistes sont le plus souvent des produits d'hybridation et le résultat de déracinements, de transplantations veux-je dire. »

<sup>8</sup> *N.R.F.*, n° 69, 1919.

là aussi, Gide ait eu, comme nous le montrerons, des conceptions solidement établies. Ce qui importe pour lui, c'est la fondation d'une culture européenne qui contribuerait à surmonter les antagonismes : « européenne » non pas au sens où les littératures se confondraient (« C'est une profonde erreur de croire que l'on travaille à la culture européenne avec des œuvres dénationalisées<sup>9</sup> »), mais où elles s'inspireraient réciproquement pour se renouveler tout en restant elles-mêmes. « Nos plus beaux dons, peut-être avons-nous besoin de l'Allemagne pour les mettre en œuvre, comme elle avait besoin de notre levain pour lever sa pâte épaisse<sup>10</sup>. » Une belle image de dialectique féconde, dans laquelle, par ailleurs, on fait ressortir – par ironie involontaire – la supériorité de sa propre culture sur celle de l'autre...

La prise de conscience des processus interculturels fondamentaux entre la France et l'Allemagne n'était pas aussi présente chez tous les collaborateurs de *La N.R.F.* Cependant il ne faudrait pas oublier les circonstances historiques. De notre point de vue – et d'autant plus pour un « imagologue » formé sur les plans historique et méthodologique – il est presque obligatoire de rappeler « la complexité des mécanismes », dont « l'interaction et la combinaison contribuent à la formation des représentations que nous avons sur les autres », en tenant compte de ce que « nos représentations de Soi et de l'Autre sont liées entre elles, et même s'influencent mutuellement, tout comme les représentations de Soi et de l'Autre de ceux que nous observons<sup>11</sup> ». Mais on ne saurait attendre, du moins formellement, ce genre de considérations rationnelles de ceux qui – comme Sartre l'avait formulé dans la perspective d'un « roman de situation » – « étaient dedans », c'est-à-dire dans l'Histoire, et qui, par conséquent, ne pouvaient en « connaître que des mouvements relatifs<sup>12</sup> ».

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>11</sup> Bernard Trouillet, *Das deutsch-französische Verhältnis im Spiegel der Kultur und Sprache*, Weinheim/Bâle, 1981 [= Studien und Dokumentation zur vergleichenden Bildungsforschung, tome 20], p. 13.

<sup>12</sup> Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, 1948, p. 224.

## **II. Les contextes politique et idéologique**

Gide et ceux qui, comme Thibaudet, partageaient son point de vue avaient ouvert la voie vers une définition générale, cosmopolite et pleine de promesses, de *La N.R.F.*, dans laquelle les relations franco-allemandes avaient aussi leur place ; mais le cours des événements a toujours fait payer un lourd tribut à la revue. C'est pourquoi, par exemple, le compte rendu que *La N.R.F.* publie, avant même la Première Guerre mondiale, du livre de Georges Ducrocq *La blessure mal fermée*<sup>13</sup> a presque une fonction symbolique. La blessure ouverte dont il est ici question, c'est évidemment la perte de l'Alsace-Lorraine – ce qui constitue le leitmotiv dans l'histoire des malentendus franco-allemands.

N'apparaît-il pas que l'Alsace est demeurée française, non peut-être surtout par consanguinité, mais par tradition, par choix de la plus belle tradition, la nôtre ? Si elle souffre encore d'être séparée de nous, ne souffrons-nous pas davantage d'être séparés d'elle, et de perdre ce sang germain, filtré par notre civilisation [...] <sup>14</sup> ?

On comprend cette geste quelque peu mélancolique où se rejoignent, de manière curieuse et paradoxale, le chauvinisme culturel et une certaine sensibilité pour l'âme « germanique ». On la comprend dans le contexte de la France de l'époque : le sentiment national français n'était pas encore rétabli depuis la défaite de 1870/71. Et tout ce qui a suivi – la Première Guerre mondiale, le Traité de Versailles (une « paix humiliante » du point de vue allemand cette fois), l'Occupation de la Ruhr, etc. – n'était pas précisément destiné à diminuer les tensions franco-allemandes.

Le fait que ce soit Jacques Rivière qui ait pris ensuite la direction de *La Nouvelle Revue Française* semble avoir accentué son rôle de forum pour les questions allemandes. Se sont alors multipliés les articles qui appelaient à la prudence à l'égard d'une Allemagne qui, certes, n'avait pu remporter la guerre mais dont le caractère national devait tout de même inspirer la méfiance. Et, en général, c'est à ce genre de dispositions fondamentales qu'on va attribuer les évolutions politiques et économiques de l'Allemagne. Il en est ainsi, par exemple, de la discussion sur l'homme

<sup>13</sup> *N.R.F.*, n° 32, 1912, pp. 244-5.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 244.

politique et l'intellectuel allemand qu'était Walther Rathenau. Ce Prussien, né à Berlin, avait appartenu au conseil de surveillance de AEG (que son père avait d'ailleurs fondée), organisé le service des matières premières au ministère de la Guerre, œuvré à la chute de la monarchie ; promu, après la guerre, ministre de la Reconstruction, il a exercé également une grande influence sur la politique étrangère. Il a surtout été connu pour ses écrits consacrés à la philosophie de la culture, dans lesquels il exposait des projets de société future au-delà du socialisme et du capitalisme. « Peu d'adversaires nous ont fait plus de mal <sup>15</sup> », écrit Michel Arnauld, en faisant allusion à la participation de Rathenau à la construction de la machine de guerre allemande. Alors que, d'un côté, on le considère comme un homme capable et progressiste, de l'autre on lui fait porter tout le poids de l'héritage de l'irrationalisme allemand – ce qui est typique de la vision française de l'Allemagne à cette époque :

La notion d'une volonté absolue domine, depuis Fichte, la pensée allemande. Nous savons où elle l'a conduite : non pas du tout au triomphe des passions individuelles, mais à l'exaltation du vouloir national. Pour le moment, Rathenau n'en est pas là. Mais on craint que la même nuée ne reste grosse du même éclair <sup>16</sup>.

Il n'est pas étonnant, alors, que Félix Bertaux – qui pourtant s'occupait surtout de « belle » littérature – multiplie les mises en garde. Il s'efforce, lui aussi, de distinguer le porteur d'espoir qu'incarne Rathenau du passé et du « fond » allemands. Reprenant un vieux cliché – peut-être pas tout à fait immérité, il est vrai – Bertaux associe à l'élément prussien ce passé qui n'aurait pas encore été surmonté (entre autres raisons parce que, d'après lui, la Révolution allemande aurait manqué d'idéalisme) :

La Prusse avec son génie mécanique disciplinant pour la première fois en Allemagne une sensibilité chaotique, s'y assurait peu à peu l'universalité du consentement. Positive et catholique, elle convertissait la nation au dur idéal de l'ordre teutonique [...]. L'obéissance devenait extase. Le socialisme, seule puissance d'opposition, calquait ses institutions sur celle de la monarchie, dont il n'était que l'envers <sup>17</sup>.

<sup>15</sup> « Notes », *N.R.F.*, n° 76, 1920, p. 121.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>17</sup> « Notes sur l'Allemagne : Walther Rathenau », *N.R.F.*, n° 79, 1920,

Dans *L'Allemand* (1918)<sup>18</sup>, J. Rivière avait déjà montré, avec insistance, à quel point l'idéologie et l'image de l'Allemand se mêlent en période de conflits : un livre que l'ancien prisonnier de guerre considère ouvertement comme l'expression de sa colère et de sa haine à l'égard de l'ennemi. « Rien que pour "vomir" les Allemands. » Outre des dispositions telles que la brutalité, la générosité, la conscience du devoir, l'incapacité à distinguer d'emblée le Bien du Mal, etc. Rivière retient, aussi et surtout, « la volonté » comme qualité typiquement allemande :

C'est la volonté. La volonté a chez l'Allemand une force et une étendue qui passent de beaucoup l'ordinaire. Elle va partout, elle s'applique à tout, elle opère tout. Elle est infatigable, elle est pratiquement infinie<sup>19</sup>.

Les réminiscences concernant Schopenhauer, Nietzsche ou certains concepts politiques (comme la *Machtpolitik*, la « politique de puissance ») témoignent de ce que la philosophie et la politique allemandes ont façonné, au sens littéral du terme, cette image de l'Allemand – comme cela est d'ailleurs souvent le cas.

Il ne fait pas de doute que l'analyse psychologisante de l'Allemand par J. Rivière révèle plusieurs traits assez curieux, et il y a du vrai dans l'idée que Rivière essaie de vaincre son adversaire avec ses propres armes intellectuelles. À sa mort en 1925, Albert Thibaudet dira de lui la chose suivante :

[...] si le style de Rivière est plein de rigueur et de netteté française, il n'en interpelle pas moins l'Allemand en sa langue. Il pense l'Allemagne germaniquement, c'est-à-dire en descendant, avec la lampe de mineur, dans ses profondeurs. Il dit ce qu'il y voit – la nuit – mais le dit sans obscurité<sup>20</sup>.

Ce n'est pas le lieu ici de discuter de la problématique fondamentale des positions relatives à la psychologie des peuples. Et en ce qui concerne l'image de l'Allemagne il serait injuste, au fond, de nier à Rivière toute capacité d'observation et de nuance dans le cadre de certains processus historiques. Les spécialistes pourraient déterminer si l'analyse qu'il fait de la Révolution allemande

p. 611.

<sup>18</sup> Jacques Rivière, *L'Allemand. Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre*, Paris, 1918.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>20</sup> Albert Thibaudet, « L'Européen », *N.R.F.*, n° 139, 1925, p. 637.

dans ses *Notes sur un événement politique* (« essentiellement opportuniste <sup>21</sup> ») est vraie ou fausse ; en tout cas, on constate, chez lui, une réelle tentative de saisir historiquement la conduite des Allemands et d'en tirer les conséquences pour les relations bilatérales :

Le peuple allemand a fait sa révolution non pas par hypocrisie, non pas par ruse, ni même par adresse, mais par *Sachlichkeit*, c'est-à-dire par analyse et estimation approfondies du donné <sup>22</sup>.

Selon Rivière, cette « *Sachlichkeit* » (qui implique par définition la perte de l'idéal révolutionnaire) explique aussi pourquoi les Allemands voient la catastrophe de la guerre perdue avec calme et réalisme – tandis que les Français ont les plus grandes difficultés « à faire faillite <sup>23</sup> ».

Plus on avance dans le temps, et plus les réflexions des collaborateurs de *La N.R.F.*, en ce qui concerne les rapports franco-allemands sur le plan politique, sont déterminées par des considérations pratiques. Comment peut-on améliorer les relations entre les deux pays ? C'est le cas de Jacques Rivière dont l'article *Pour une entente économique avec l'Allemagne* <sup>24</sup> fait grand bruit. Ainsi, avant même que la nouvelle catastrophe ne se produise, on formule déjà, par anticipation pour ainsi dire, la thèse que l'on ne se lasse pas aujourd'hui de répéter, selon laquelle la Deuxième Guerre mondiale ne serait, en fin compte, qu'une conséquence de cette morale punitive – ou de cette idéologie de la rééducation – qui imprègne le Traité de Versailles. Rivière conseille, quant à lui, de tirer profit « dans un sens pratique » des intérêts économiques allemands et de renforcer la coopération économique, au lieu de chercher à atteindre l'Allemagne dans sa dignité en exigeant des réparations qui risquent seulement de provoquer une nouvelle guerre.

Ce qui plaide en faveur de la nouvelle attitude plus modérée de *La N.R.F.*, c'est qu'un intellectuel allemand de la stature de Heinrich Mann prenne la parole au cours de la discussion qui fait suite à la proposition de Rivière. Mann se montre très sceptique : ce

<sup>21</sup> *N.R.F.*, n° 91, 1921, p. 558 sq.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 561.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 565.

<sup>24</sup> *N.R.F.*, n° 116, 1923, p. 725 sq.

n'est que lorsque l'État allemand aura consolidé son pouvoir politique dans le cadre d'une véritable démocratie que le temps sera venu de penser à un accord économique. Il rappelle, à ce propos, le danger que constitue l'alliance du pouvoir économique et de l'armement : « C'est chez nous que le type de l'autocratie économique se dessine le plus nettement<sup>25</sup>. »

En plus de ces réflexions économiques, on remarque de plus en plus souvent des discussions sur l'idée d'Europe, même si certains de ces articles laissent une impression d'impuissance, voire de naïveté, face au national-socialisme. Ainsi, en 1933, dans son *Discours à la nation européenne*<sup>26</sup>, un intellectuel comme Julien Benda ne parvient pas à concevoir l'Europe autrement que comme une sorte d'instance suprême sur le plan métaphysique : « Europe sera un certain renoncement de l'Homme lui-même<sup>27</sup>. » Compte tenu de cet éloignement des réalités, et devant tant de pathos, il n'est pas surprenant que ceux qui veulent donner des informations concrètes sur l'Allemagne fassent entendre leur voix de plus en plus distinctement :

Pour les articles de fond, la discipline était plus ou moins respectée, mais pour le reste il n'était pas possible d'empêcher les collaborateurs de glisser leur avis dans les entrefilets, les comptes rendus et les rubriques d'actualité et, pour ce faire, de tirer systématiquement parti de toutes les occasions et de tous les événements<sup>28</sup>.

En réaction, des articles fascistes vont paraître dans *La N.R.F.* en 1939, au plus tard, avant même, donc, que Drieu la Rochelle ne prenne la direction de la revue sous l'occupation allemande. Le thème des relations franco-allemandes semble ensuite avoir disparu comme s'il s'était dissout dans l'idéologie commune. Ce qui désormais occupe davantage de place dans la revue, ce n'est plus ce qui sépare – peut-être aussi dans un sens positif – les deux pays, mais ce qui les réunit sous un jour négatif, à savoir :

<sup>25</sup> « Correspondance », *N.R.F.*, n° 119, 1923, p. 250.

<sup>26</sup> *N.R.F.*, n<sup>os</sup> 232 à 234.

<sup>27</sup> *Ibid.*, n° 232, p. 442.

<sup>28</sup> Propos de Jean Schlumberger que rapporte Lionel Richard dans son livre *Deutscher Faschismus und Kultur. Aus der Sicht eines Franzosen*, Munich, 1982, p. 28.

l'antisémitisme<sup>29</sup>, l'éloge d'une éducation patriotique autoritaire<sup>30</sup>, une Europe qui rassemble les diverses qualités nationales pour former une sorte d'idéologie supérieure...

### III. À la rencontre de la littérature allemande

Aussi différentes que puissent être, les unes des autres, les références à l'Allemagne dans *La N.R.F.*, elles ne permettent pas, en tout cas, dans leur globalité, d'affirmer que, entre les deux nations, les relations culturelles se présentaient sous un jour plus favorable que les relations politiques. L'imprégnation idéologique et politique des relations franco-allemandes exerce – c'est une évidence – une influence directe sur le monde des idées et les échanges littéraires, dans un sens parfois négatif. En temps de crise, le fait d'insister sur l'identité nationale était au moins aussi important sur le plan de la culture que dans les autres domaines. C'est pourquoi, d'ailleurs, il ne faudrait pas accorder une trop grande importance aux déclarations que font certains écrivains de *La N.R.F.* quant à leur indépendance politique – c'est-à-dire aux programmes visant à séparer la politique et la littérature : dans le contexte historique franco-allemand, il était quasiment impossible de rester « apolitique ».

On se croyait pourtant obligé de défendre « les sûres gloires de la culture française<sup>31</sup> » pour des considérations de principe – et ce, malgré l'ouverture d'esprit dont on pensait faire preuve à l'égard de l'Autre. Gide était, quant à lui, assez classiciste pour privilégier la littérature et l'art français en ce qu'ils réalisaient parfaitement, et de manière tout à fait naturelle, l'idéal classique de la beauté, comme jadis l'art grec<sup>32</sup>. En plus de ces facteurs d'ordre général, on peut également repérer des choix littéraires précis.

En particulier, *La N.R.F.* s'est distinguée – comme aucune autre revue – dans la diffusion de Goethe dans la France des

<sup>29</sup> Jacques Chardonne, « Politique », *N.R.F.*, n° 305, 1939, p. 207, ainsi que Pierre Drieu la Rochelle, « Le fait », *ibid.*, n° 328, p. 858.

<sup>30</sup> Henri de Montherlant, « Paternité et Patrie », *N.R.F.*, n° 326, 1941, p. 611.

<sup>31</sup> Jean Schlumberger, « Considérations », *N.R.F.*, n° 1, 1909, p. 10.

<sup>32</sup> Gide, « Nationalisme et littérature », *N.R.F.*, n° 5, 1909, p. 429.

années 20 et 30. On sait que la situation de monopole de ce classique allemand – comme d'ailleurs la place de Nietzsche dans la France de l'époque – est due, dans une large mesure, à l'influence d'André Gide dont l'œuvre littéraire eût certainement pris, sans les précurseurs allemands, une toute autre direction<sup>33</sup>. On garde une impression de partialité dans la diffusion de la culture allemande, même quand on prend en compte les efforts qu'a faits *La N.R.F.* – dans le cadre de la rubrique « Lettres allemandes » tenue principalement par Félix Bertaux – pour donner régulièrement des informations sur les auteurs, les œuvres, les revues d'Allemagne. D'autant que tous ces articles ne témoignent pas d'une grande richesse d'idées ni d'une profonde compréhension de ce dont ils rendent compte – à part quelques exceptions, comme par exemple Rilke, Kafka, Thomas Mann ou Werfel.

Restons en là en ce qui concerne les thèmes centraux de *La N.R.F.* ; et revenons, pour le moment, à la situation intellectuelle après la Première Guerre mondiale. Quel pays, au sein des échanges culturels franco-allemands, est celui qui donne plus qu'il ne reçoit ? Quel est celui qui reçoit plus qu'il ne donne ? Qui a produit la meilleure, la plus « haute » littérature ? Quelle est la nation dont la philosophie fait progresser l'humanité (et qui lui donne surtout de l'avance sur les autres nations...) ? Non seulement on ne cesse de poser ces questions, et d'autres du même genre, mais on y répond évidemment, du côté français, aux dépens d'une Allemagne considérée comme un foyer de troubles permanent en Europe<sup>34</sup>. À ce propos, il convient de remarquer que, si à l'époque la germanophilie de Germaine de Staël a beaucoup d'ennemis<sup>35</sup>, plusieurs éléments simplifiés de son analyse comparatiste de la culture ont été conservés, surtout ceux qui font

<sup>33</sup> Voir, entre autres, Renée Lang, *André Gide und der deutsche Geist*, Stuttgart, 1963.

<sup>34</sup> Pour suivre la « tradition » de ce genre de jugements de valeur, voir Auguste Dupouy, *Les littératures comparées de la France et de l'Allemagne*, Paris, 1927, p. 249 sq.

<sup>35</sup> Sur la réception positive de Madame de Staël avant 1870, voir Robert Minder, « Bedeutung und Auswirkung des Deutschlandbildes der dame de Staël », in : *Deutschland – Frankreich. Ludwigsburger Beiträge zum Problem der deutsch-französischen Beziehungen*, Stuttgart, Institut Franco-allemand de Ludwigsburg, 1963, pp. 157-67.

de la culture allemande une culture qui tend vers le romantisme, la spontanéité, le spirituel, la métaphysique – tandis que, du côté français, règnerait le sens de la clarté, de l'ordre, de la forme aboutie, etc.

L'article de Raymond Lenoir « La pensée française devant la guerre » (1919)<sup>36</sup> est un bon exemple de ces analyses où le cours des événements historiques entre dialectiquement dans la description du processus d'évolution culturelle. On peut dire que le manque de distance par rapport à la catastrophe rend le point de vue de l'auteur plus radical et plus général. Il commence par constater que la guerre a empêché toute vie intellectuelle, et cette césure de la guerre lui donne, alors, la possibilité de faire un état des lieux. Pour lui, l'influence de la culture allemande a eu des conséquences durables, ou tout simplement désastreuses, sur l'évolution culturelle de la France : « On peut se demander si la sensibilité allemande n'a pas été un des agents les plus directs de la désorganisation intellectuelle entreprise en France par les philosophes du sentiment<sup>37</sup>. » En s'appuyant sur toute une lignée d'artistes, de poètes et de penseurs – Albrecht Dürer, Jacob Böhme, Novalis, Beethoven, Hegel, Fichte, Schelling et Wagner – l'auteur estime pouvoir confirmer l'existence de l'esprit torturé allemand, de sa mystique, de sa sensibilité, de son romantisme, de son idéalisme. Pour s'opposer au règne de l'« anarchie sentimentale », la France spirituelle doit, dit-il, se réappropriier ses capacités naturelles ; et au nombre des vertus de la pensée française figurerait, par principe, la « clairvoyance » : « Elle [la pensée] veut l'émotion exacte, la phrase précise, la décision directe. Positive et expérimentale, elle bannit la sensibilité trouble sans désagréer l'émotion<sup>38</sup>. »

Il est, par ailleurs, dans la logique de la position de Lenoir – qui n'était pas un cas isolé dans *La N.R.F.* – d'accueillir avec réserve le projet d'eupéanité spirituelle de Romain Rolland<sup>39</sup>. Pour Lenoir, en effet, l'auteur de *Jean-Christophe* incarne le drame de

<sup>36</sup> *N.R.F.*, n° 73, 1919, pp. 641-69.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 647.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 664.

<sup>39</sup> Voir Raymond Lenoir, « À propos des *Précurseurs* de Romain Rolland », *N.R.F.*, n° 79, 1920, p. 581 sq.

toute une génération qui, étant sans patrie intérieure, a passé son temps à chercher une « culture universelle » et qui en est venu à oublier la richesse de sa propre civilisation. Ce n'est évidemment pas par hasard que Lenoir jongle ici avec les notions de « culture » et de « civilisation » : là encore, pour lui, ce qui importe, ce sont les lignes de démarcation nationalistes. Ici, la « culture », c'est une notion fortement connotée – placée entre guillemets – en raison de l'image négative de l'Allemagne : « La culture supplée au défaut de civilisation propre <sup>40</sup>. »

Ce qu'il y a de plus ou moins caché là-dessous, c'est cet antagonisme connu entre la culture barbare – une culture non pas organique, mais composée des éléments les plus hétérogènes – et la civilisation accomplie, dans laquelle la vie et la nation se rejoignent pour former un tout. Du point de vue allemand, on connaît évidemment cette discussion – qu'on ne reprendra pas ici – dans le sens inverse. La polémique de Thomas Mann contre « les hommes de lettres de la civilisation », contre les rationalistes et les hommes politiques qui se trouvent parmi les poètes, montre d'ailleurs très bien qu'on peut analyser cette discussion selon des perspectives historiques fort différentes.

Tous ces efforts excessifs pour promouvoir une France culturellement autarcique donnent inévitablement naissance à des positions divergentes, comme dans l'article d'Albert Thibaudet « Le Germanisme et la France <sup>41</sup> » où il est question, précisément, d'apaiser le front intellectuel. Ainsi l'auteur évoque « les retards que paraît aujourd'hui comporter notre démobilitation spirituelle <sup>42</sup> ». Les déclarations de Thibaudet méritent d'être mentionnées entre autres raisons parce qu'elles reflètent parfaitement le problème, méthodologique au fond, que posent souvent les images françaises de l'Allemagne qui touchent au monde des idées (cela concerne même les images de l'Autre en général). Soit un exemple : il est évident que la comparaison des cultures française et allemande par Madame de Staël est, dans les travaux scientifiques de l'époque – en l'occurrence, Thibaudet se réfère au livre de L. Reynaud *L'influence allemande en France au XVIII<sup>e</sup> et*

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 587.

<sup>41</sup> *N.R.F.*, n° 108, 1922, pp. 329-38.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 329.

au XIX<sup>e</sup> siècle (1922) –, interprétée à la lumière d'évolutions historiques qui n'ont joué un rôle que cinquante ou cent ans plus tard. Dès qu'on ramène tout, consciemment ou inconsciemment, à la nation allemande unifiée de 1871 ou bien à l'Allemagne de 1920, l'influence de l'Allemagne qui, telle que la décrit Madame de Staël, ne concernait que des individus prend, alors, un tout autre caractère, un caractère national : « L'Allemagne qui a exercé sur nous une influence intellectuelle vivante [...] n'était pas encore celle de l'Allemagne unifiée<sup>43</sup>. »

D'ailleurs Thibaudet relativise cette influence : les classiques français n'ont-ils pas eu leurs auteurs antiques ? Les romantiques leur Shakespeare ? Quant à l'influence allemande au XIX<sup>e</sup> siècle, elle concerne plus la philosophie que la vie littéraire. L'« influence », dit Thibaudet en substance, est par ailleurs un processus dialectique qui a incité la France à produire, non pas des imitations, mais de nouvelles choses qui lui sont propres. Son dernier argument contre tous ceux qui parlent d'« invasion culturelle étrangère » est d'ordre psychologique : ce qui rend apparemment l'influence allemande si impressionnante, ce n'est pas le fait que celle-ci existe concrètement, mais c'est le sentiment de perdre son autonomie qui l'accompagne ; en d'autres termes, c'est la peur de l'influence elle-même.

Si on doit reconnaître que *La N.R.F.* a parfaitement joué son rôle de forum pour exprimer les réserves françaises à l'égard de l'influence culturelle allemande, il n'en est pas moins vrai qu'un grand poète allemand, en l'occurrence Goethe, a été, quant à lui, généralement épargné. Ceci s'explique par toute une série de raisons qu'il convient d'évoquer. D'une part, il y avait Gide, qui non seulement avait été fortement inspiré par le poète allemand sur le plan littéraire, mais dont l'orientation humaniste-cosmopolite était également très proche du concept goethéen de littérature mondiale. Ainsi donc, il n'est pas étonnant que, dès les premiers numéros de *La N.R.F.*, il y ait eu de grandes discussions sur l'œuvre de Goethe. L'étude détaillée que Michel Arnauld consacre à la lyrique goethéenne (1909) en est un exemple<sup>44</sup>. Il convient de

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>44</sup> *N.R.F.*, n° 8, 1909, p. 89 sq. L'article est un chapitre (IV : « Culture et génie », 2<sup>ème</sup> partie) du livre *La sagesse de Goethe* d'Arnauld. Voir, à ce

souligner, en plus de l'intérêt purement littéraire, l'importance de la réception de Goethe sur le plan de la politique culturelle, en particulier après la Première Guerre mondiale. En 1925, Félix Bertaux écrit à propos d'une traduction de la première version du *Wilhelm Meister* : « Ajoutons que cette façon de reprendre contact avec nos voisins en vaudrait bien d'autres. Tout le problème n'est pas dans les relations de la "Schwerindustrie" <sup>45</sup>. »

En effet, qu'il soit question de la puissance économique allemande ou d'une Allemagne déjà fortement imprégnée par le nazisme, le Goethe humaniste et cosmopolite incarne précisément tout ce qui, dans l'Allemagne de l'époque, est plus ou moins menacé : l'entente européenne, la symbiose culturelle, les valeurs éthiques, l'humain en général. C'est Gide qui un jour a dit que Goethe et Nietzsche étaient, pour ainsi dire, les « otages » allemands de l'esprit français <sup>46</sup>. Et qu'il fallait en prendre soin surtout dans les moments sombres de l'histoire. L'année 1932 – à peu près à l'époque, donc, où Alfred Rosenberg accusait certains poètes allemands de collaborer avec la « clique internationale » – donna à *La N.R.F.* l'occasion de célébrer, pour le centenaire de sa mort, la mémoire de Goethe <sup>47</sup>. Dans la longue histoire de *La N.R.F.*, c'est la seule fois qu'un poète, en particulier, s'est vu consacrer autant d'articles – une trentaine au total – en même temps : des contributions de Gide, Curtius, Thomas Mann, Suarès, Ramuz, Denis de Rougemont, Thibaudet, Valéry et bien d'autres encore.

Le rapport de Gide à Goethe est trop complexe pour être étudié ici en détail. Dans le numéro spécial de *La N.R.F.*, son article sobrement intitulé *Goethe* <sup>48</sup> – et que Curtius a traduit dans la

propos, Jean Schlumberger, *Eveils*, Paris, 1950 : « Le beau-frère de Gide, Marcel Drouin ("Michel Arnauld" pour les lecteurs...) venait passer à La Roche une partie de l'été. Tout le monde, et Gide le premier, admirait sa souple intelligence, sa vraie lecture. On saluait en lui et en Valéry les deux grands esprits critiques de leur génération ; et dès ce temps-là nous attendions cette *Sagesse de Goethe*, autour de laquelle se concentraient les recherches de Drouin... » (p. 148).

<sup>45</sup> *N.R.F.*, n° 136, 1925, p. 117.

<sup>46</sup> « Réflexions sur l'Allemagne », *N.R.F.*, n° 69, 1919, p. 38.

<sup>47</sup> « Hommage à Goethe », *N.R.F.*, n° 222, 1932.

<sup>48</sup> *Ibid.*, pp. 368-77.

*Neue Rundschau*, le pendant allemand de *La N.R.F.*, sous le titre de « Vivre avec Goethe <sup>49</sup> » – peut tout de même se résumer, dans le présent contexte, à deux points essentiels : au postulat de l'« universalité » de Goethe et au caractère « apollinien » de celui-ci. Par-delà les affinités <sup>50</sup> que peuvent créer les mêmes origines bourgeoises, le protestantisme, l'éducation humaniste, etc., l'image que Gide se fait de Goethe est somme toute représentative de la réception de Goethe chez presque tous les collaborateurs de *La N.R.F.* À cette image positive, quelque peu idéalisée de Goethe s'oppose une image de l'Allemagne beaucoup moins positive.

On associe la figure de Goethe à des qualités qui n'apparaissent pas dans le portrait politique et intellectuel qu'on fait, à l'époque, du voisin allemand. Pour le dire d'une manière quelque peu paradoxale : Goethe est moins allemand que les Allemands. Depuis ses premières réflexions sur la question de l'« influence » dans *Prétextes*, Gide a souvent exprimé cette idée sous des formes différentes. Peu après la Première Guerre mondiale, il écrit dans *La N.R.F.* : « La Prusse a si bien asservi l'Allemagne qu'elle nous a forcé de penser : Goethe était le moins allemand des Allemands <sup>51</sup>. » En 1932, on peut y lire : « S'il nous apparaît, à nous Français, moins allemand que les autres auteurs d'Outre-Rhin, c'est ainsi qu'il est plus généralement et universellement humain <sup>52</sup>... »

Ce que Gide veut dire ici, entre autres, c'est que Goethe – quoique évidemment dans un style incomparable qui, tout étant national, lui était propre – a posé des questions, développé certains thèmes, produit des œuvres d'art, qui dépassent, et de beaucoup, les considérations régionales ou nationales. D'un autre côté, Gide nous dit que Goethe a été, d'une certaine façon, un précurseur de Nietzsche, car la figure de Faust ou de Prométhée laisse entrevoir celle du surhomme, sans pour autant être identique à celle-ci. Est-ce là encore une référence à cette Allemagne

<sup>49</sup> *Die Neue Rundschau*, n° 43, 1932, tome 1, p. 514 sq.

<sup>50</sup> Voir, à ce propos, l'étude détaillée de Renée Lang, *André Gide und der deutsche Geist*, op. cit., p. 149 sq.

<sup>51</sup> Gide, « Réflexions sur l'Allemagne », *N.R.F.*, n° 69, 1919, p. 46.

<sup>52</sup> Gide, « Goethe », *N.R.F.*, n° 222, 1932, pp. 368-9.

à tête de Janus qui porte, en elle, et les forces irrationnelles de l'ivresse, et les forces de l'harmonie et de l'ordre ? Pas tout à fait, car ce que Gide admire chez Goethe, c'est précisément sa capacité à discipliner les forces dionysiaques pour les faire servir un art mesuré et harmonieux. Elle « permet cet équilibre heureux, auquel bientôt Nietzsche se refuse. Dionysos ici triomphe. Goethe se méfie un peu de l'ivresse et préfère laisser dominer Apollon<sup>53</sup> ». Il est évident que la conception goethéenne de l'art est loin de se réduire à ces généralités ; mais c'est la réception de Goethe qui nous intéresse ici. Le Goethe apollinien retenait d'autant plus l'attention des Français qu'on lui opposait, en Allemagne, une conception nationale-socialiste de la culture ; ce que confirme d'ailleurs Curtius :

Ils en veulent à son cosmopolitisme. Ils ne peuvent pas comprendre que c'est justement cette attitude supra-nationale qui a valu à l'Allemagne l'attention et l'intérêt du monde cultivé<sup>54</sup>.

Goethe comme président de la « République des lettres », comme guide spirituel de l'Europe : telle est la vision utopique et nostalgique qu'a de Goethe Albert Thibaudet dans un article intitulé *Président* : « Cette nature présidentielle qui nous manque, est-ce qu'avec Goethe l'Allemagne la fournirait à l'Europe<sup>55</sup> ? »

On sait qu'il y a eu aussi des appels au secours pour trouver des instances spirituelles internationales après la Première Guerre mondiale – comme dans le cas de Hugo von Hofmannsthal. Elles caractérisent les temps de crise spirituelle. En tout cas, la suite des événements – telle qu'elle s'exprime politiquement dans les trois dernières années, les années fascistes en somme, de *La N.R.F.* – ne fera que creuser davantage le fossé entre l'idéalisme humaniste que représente le grand poète classique allemand et les rapports franco-allemands réellement existants.

Parallèlement à la réception de Goethe, il y a aussi les reflets

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 375.

<sup>54</sup> « Goethe ou le classique allemand », in *Hommage à Goethe (N.R.F. n° 222)*, p. 325.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 563. En ce qui concerne cette vision de Goethe, voir Benno von Wiese, « Goethe und Heine als Europäer », in B. Allemann et E. Koppen (éd.), *Teilnahme und Spiegelung. Festschrift für H. Rüdiger*, Berlin / New York, 1975, p. 301.

des évolutions de l'histoire littéraire contemporaine. Il faudra y revenir plus précisément dans un autre contexte. Il suffit de rappeler que tous les comptes rendus concernant la littérature récente (*Die Ratten* de Hauptmann, *Malte Laurids Bridge* de Rilke, etc.), les auteurs – Hermann Bahr, Schnitzler, Stefan George, Thomas et Heinrich Mann, Kafka, Werfel, Döblin, Edschmid, Kurt Wolf –, les anthologies comme *Menschheitsdämmerung* de Pinthus, les représentations de *Parsival*, de *Faust* ou de *Maria Magdalena*, les ouvrages de critique littéraire (Georg Brandes ou Georg Lukács), etc. ; que tous ces comptes rendus, donc, sont soumis, en général, aux mêmes lois politiques, psychologiques, esthétiques, qui régissent les images et les contre-images au niveau franco-allemand et que nous avons analysées plus haut. Aussi la réception historique d'un auteur allemand peut-elle, au sein de *La N.R.F.*, évoluer du tout au tout, ce que montre clairement, par exemple, la comparaison entre la critique de Bertaux « Stefan George et l'intellectualisme aristocratique <sup>56</sup> » et l'article « Stefan George » de Kaspar Pinette <sup>57</sup>. Une courte citation tirée de ce dernier texte témoigne de l'attraction qu'exerçait, manifestement, Stefan George sur les critiques alignés sur l'idéologie officielle des années 1940 :

Même si l'on croit assister à l'effondrement du monde, ne craignez pas le danger, la douleur et les blessures ; la force secrète qui détruit va construire à nouveau. Ainsi George bannit le fatalisme, le laisser-aller, la léthargie de la désespérance. À l'œuvre ! nous dit-il, et créez un nouveau Reich <sup>58</sup>.

Faisons un bilan : dans les références de *La N.R.F.* à l'Allemagne, on peut suivre et le cours général des événements historiques, et les tendances profondes des relations franco-allemandes qui s'expriment dans les stéréotypes respectifs. La réceptivité dont la revue fait preuve par principe à l'égard de la culture internationale va permettre de mener une discussion féconde avec l'Allemagne politique et intellectuelle. L'idéal originel d'une conception (humaniste) de l'esprit, allant au-delà du natio-

<sup>56</sup> *N.R.F.*, n° 114, 1923, pp. 577-82.

<sup>57</sup> *N.R.F.*, n° 331, 1941, pp. 291-309.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 308.

nalisme et de l'internationalisme politique, a des effets sur l'image de l'Allemagne, du moins dans la mesure où les poètes et les penseurs allemands qui ont la première place sont précisément ceux qui correspondent le mieux à cette conception.

*Cet article a été publié en allemand, sous le titre « Auf der Suche nach dem undeutschen Deutschen. Die deutsch-französischen Beziehungen im Spiegel der "Nouvelle Revue Française" (1908–1943) », dans Michel Grunewald et Jochen Schlobach (éd.), Médiations / Vermittlungen – Aspects des relations franco-allemandes du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours, Berne [etc.], Peter Lang, 1992, vol. 1, pp. 315-32. Nous le reproduisons ici dans une traduction due à M. Gaël Cheptou.*



ROBERT LEVESQUE

# Journal

## Carnet XLI <sup>1</sup>

*Paris, le 19 mars [19]48.*

Enfin débarrassé de ma suppléance. Tous mes matins étaient perdus. Et puis me lever de bonne heure m'éreintait, car je me réveillais 2 ou 3 heures à l'avance. Constaté une fois de plus que je ne suis point fait pour toucher les masses... Voici les vacances de Pâques – joie de me rasseoir à mon bureau. Pris passablement de notes sur Jouhandeau... Trouvé hier un guide de la Corse. Le voyage prend forme.

Entrevu Gide hier ; il écrivait pour Baltimore un texte sur la critique (Columbia vient de le nommer docteur ; l'Amérique eût donc été éreintante...). Toujours le désir d'aller en Italie ; mais on lui conseille d'attendre les élections. Si les communistes gagnent, le voyage deviendrait impossible. Mallet, dans un petit salon, classe la correspondance de Claudel ; il vient de préfacer celle de Jammes, dont Gide me remet un exemplaire. Le gosse de Bourges vient d'envoyer de ses nouvelles...

Trouverai-je le ton pour Jouhandeau ? Il y faut de l'attention, et de la roserie. Mais celle-ci doit être bien discrète. Il faut toujours se méfier de l'humeur, craindre aussi les réactions de ce paranoïaque. De toutes manières la moindre réserve le fera fulminer. Tâchons de viser juste, et modérément.

*22 mars.*

Irruption du printemps. Terminé le premier mouvement de « Jouhandeau » : la classe au pensionnat. J'en suis content. Des souvenirs vieux de 25 ans se stylisent d'eux-mêmes. Bonne

---

1. Les carnets I à XL (1931-1948) ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n<sup>os</sup> 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141, 143/144 à 155 et 157 à 161 du BAAG.

journée de travail hier, entrecoupée de flâneries le long des quais – où pour la première fois je trouve un de mes livres (*Domaine*). « Dépêchez-vous de l'acheter, me dit le marchand, j'en ai déjà vendu six. » À part cela, solitude. Toute la partie moderne des *Cahiers*<sup>1</sup> est composée. Coup de téléphone de Gide hier matin ; il s'agissait de travailler à l'anthologie avec Lambert... Donné au jeune Rueff l'adresse de Roger... Agréable garçon, jeune et frêle, et menant, tel Barnabooth, une vie de voyage qu'on eût cru impossible aujourd'hui. Larbaud, d'ailleurs, est son dieu.

23 mars.

Un jour de panne, mais aucune inquiétude. Je n'ai jamais été plus assuré de tenir un sujet et de le terminer...

Rencontré Amrouche ; dans deux mois seulement la maison Charlot saura si elle peut vivre, ou plutôt vivoter. Amrouche tout maigri, et comme affiné par les soucis de ces derniers mois. Il sortait de chez Gide qu'il ne trouve pas brillant ; la bronchite n'arrange pas les troubles cardiaques. (Au téléphone, Gide me parlait de l'« angoisse » avec laquelle il attend la réponse du gosse de Bourges. J'ai posté pour lui l'autre jour une lettre qu'il n'aurait pas osé confier à sa secrétaire, qu'il soupçonne de violer sa correspondance.) Je trouve de la grandeur dans les désirs de Gide, et le besoin qu'il conserve de la volupté. En voici un qui signe son œuvre de sa vie, pour parler comme Emmanuel. Lui sera-t-il possible dans un mois de quêter le plaisir à Rome ou à Florence ?...

24 mars.

Amorcé hier « Jouhandeau dans la rue » ; je veux dire le trajet que nous faisons ensemble de Passy à Grenelle, quand je le raccompagnais jusqu'à sa porte. Il s'agit de choisir quelques détails (mes souvenirs et certaines citations), et de tresser le tout. Je ne m'intéresse plus qu'au dessin. Il s'agit chaque fois de découvrir la ligne qui suggère...

Je me découvre moi-même en écrivant. Et puis j'ai passé l'âge où l'on a besoin d'être approuvé. J'éprouve au contraire de la joie à ramer à contre-courant, et je m'assure d'autant plus qu'on me remarquera un jour, lorsque le monde aura changé.

25 mars.

Bien travaillé hier ; fini « Jouhandeau dans la rue ». J'en

---

1. *Permanence de la Grèce*. [Note de R. L.]

arrive à ses appartements – centre même de mon essai...

Fort bonne leçon de gymnastique... Une leçon de gym. vaut pour moi une leçon de style...

Entrevu Gide 5 minutes ; il travaillait à son essai sur la critique, un gros Virgile près de lui, et la *Correspondance* de Sainte-Beuve. Me lit un curieux portrait de Sainte-Beuve à Lausanne ; il déçut terriblement son public par sa laideur, la monotonie de son débit, la platitude de son personnage. Bien que Gide se plaigne fort de quintes de toux, je ne l'ai trouvé ni essoufflé ni enrôlé. Avait reçu la visite de Gabriel Marcel, qui lui confie son horreur de Claudel en tant qu'homme. Abominablement inhumain. Il lui arrive de recevoir des apatrides, Tchèques ou Polonais (professeurs, avocats...), et de s'écrier : « Mais qu'ils se placent comme domestiques ! Nous manquons de gens de maison... » Sans nouvelles encore du petit Louis de Bouges... Gide reparle d'un départ possible. « J'en profiterai alors, lui dis-je, pour vous montrer certaines choses ; j'attends l'heure propice. — Elle viendra, me dit-il... »

26 mars.

Je subis peut-être un rythme binaire.

Rien pu écrire hier matin... Du moins, pris des notes utiles, et qui amorcent la visite des « appartements ». Les rosseries commencent... Coup de téléphone de Gide à mon réveil. S'inquiète du silence du gosse (la lettre a pu être saisie, etc...). Se plaint d'un point de congestion qui cette nuit lui donna des essoufflements.

Paris me semble plein de pièges. Une visite, l'autre jour, à un bain fut à vomir.

27 mars.

Décrit hier matin le bric-à-brac religieux de Jouhandeau. Il faut le faire vivre là-dedans, le faire parler. Mais je suis sans crainte. Je possède mon personnage. Tout converge à le faire surgir... Les œuvres lentes à démarrer nous étonnent toujours d'être si tôt finies. Saurai-je mêler à mon essai quelques-unes de mes extases d'adolescent ? Ce serait l'occasion d'éclairer un peu ces matins printaniers de mes 16 ans, où je revenais à pied de Grenelle, enivré de mon Dieu.

Lu 50 pages de *Retour du Tchad*... Longue promenade, la nuit... Je marchais pour marcher... Lu avant de m'endormir le *Traité des excitants* de Balzac, que j'ignorais encore, ainsi d'ail-

leurs que tout le volume des *Contes et Traités*.

28 mars.

Excellente journée de travail. Verve et mesure... Sorti me promener sous le soleil. Je voulais oublier le travail – quitte à le reprendre vers 5 heures. Mais la machine était montée et tout le temps de ma promenade, sur les quais, je ne cessai de former des phrases que je notais sur un bloc... J'en suis arrivé aux apparitions de Dieu, qui sont le fin du fin. Il est bon qu'à chacun de mes essais je m'imagine n'avoir rien écrit de meilleur ; cela me soutient<sup>1</sup>...

Entré... à St-Julien-le-Pauvre. Messe de minuit. Suivi un instant l'office byzantin. Chacun tenait un petit cierge (procession du Lycabète ; messe en Crète avec Kazan). Beauté prodigieuse et sacrée de la langue grecque. Autrement hiérarchique et lointaine que le latin. Variations infinies sur le thème : Christ est ressuscité d'entre les morts, vainquant la mort par la mort.

Lecture de la *Théorie de la Démarche*. Les essais de Balzac me ravissent ; mélange de sagesse et de bouffonnerie. L'art du développement y est poussé loin, ainsi que celui de la surprise. Nous possédons peu d'œuvres de ce genre.

6 avril.

Terminé depuis deux jours mon *Jouhandeau*. Envoyé manuscrit à Roger... Peu à peu toute l'acrimonie s'est dissipée ; mais il en est resté, je suppose, quelques traces suffisantes que les bons juges entreverront. Elytis est à Paris ; je l'ai vu l'autre soir. Toujours charmant. Mais la conversation des poètes lyriques est assez limitée... Je n'ai même pas eu la curiosité de l'interroger sur le scandale du *Domaine* ; encore qu'il me confirme que Katsimbalis possède trois volumineux dossiers bourrés de coupures de journaux, de diatribes etc... Katsimbalis se réjouit, paraît-il, de *Permanence de la Grèce* ; une nouvelle bombe ! assure-t-il. Mais le numéro des *Cahiers* paraîtra, je pense, non pas en mai, mais en septembre... La bombe est en retardement.

Malgré la dépense j'ai décidé de partir le 16 pour Stockholm et Upsal... Vu Tassing, qui voudrait bien que je m'arrête à Copenhague pour parler à la Société des Études Classiques et à la radio danoise... Annoncé ce voyage à Gide, qui s'en réjouit. « Tu

---

1. C'était ce soir la nuit de Pâques. [Note de R. L.]

seras mon prospecteur là-bas. » Il pense plus que jamais à fuir, et peut-être avec moi... L'Italie lui semble impossible : la révolution y gronde, lui dit-on. Je propose le Portugal, qui aussitôt a l'air de lui sourire. Il a entendu parler de certaines petites plages. Mais il aurait envie de se rendre là-bas en auto... Au demeurant, il semble fort ingambe ; il a des envies de sortir, d'aller au théâtre, au cinéma. Il tousse moins, et aussitôt son cœur peut se reposer. Quelle différence depuis un mois, quel changement. (Lit avec beaucoup d'admiration *L'Écrivain appliqué* de Toesca.) Inquiet sérieusement d'être sans nouvelles de son gosse ; il craint qu'il n'y ait eu du vilain. Lettre surprise, etc... Je lui conseille d'écrire à M. des Forêts, voisin du petit, presque son confident – et qui est, je crois, homme de lettres.

Déjeuné chez la Petite Dame. Marc Allégret arriva. Projets de Gide d'avoir une maison aux environs de Paris, un jardin (la Petite Dame me l'apprend, et elle s'en réjouit ; elle avait tellement peur que Gide ne tombât malade chez des étrangers). Me parle de la manière la plus pertinente de Jean Grenier et de Jouhandeau. « Lorsque, dit-elle, je ne trouverai plus rien de nouveau dans les grands auteurs que je relis sans cesse, alors je sentirai que c'est fini... » Jeunesse éblouissante à 82 ans...

9 avril.

Écrit une causerie pour la Maison de France à Upsal. J'y peins la Grèce telle qu'elle est (si différente de l'idée académique). J'illustre mon propos par des chants populaires et des textes de Kavafis – les deux extrêmes... Il me reste à écrire une conférence sur trois modernes : Sikelianos, Kazan, Séféris (le même sujet qu'à Beyrouth voici deux ans, mais je m'étais empressé de détruire mon manuscrit). Et puis une grande machine, destinée peut-être aux Danois : « Survie de la poésie grecque de Byzance à nos jours »...

Mortelle soirée chez Tassing... Passé voir Saucier à la librairie... Vie sérieuse et morne d'Upsal... Prépare avec calme ce voyage. C'est une corvée que de revenir encore aux Grecs. Mais je ne connais rien d'autre. Certes, je l'aurai pressée, l'orange.

10 avril.

Terminé ce matin de transcrire mes conférences, qui ne sont à vrai dire qu'une rhapsodie de mes essais, de mes préfaces, introductions... Heureux d'être quitte.

Gide m'apprend par téléphone que nul drame ne s'est passé à Bourges. C'est chez D. F. que le gosse reçoit ses lettres. D. F., « l'auteur », a téléphoné lui-même à Gide pour le rassurer...

11 avril.

Il <sup>1</sup> m'a renvoyé *Jouhandeau* et m'exprime son admiration... Le proposerai peut-être au *Mercur* (la seule revue qui connaisse mon existence. Je ne parle pas des *Cahiers du Sud*, que je n'estime point en dehors de leurs numéros spéciaux). Vu hier Mme H. qui représente ici Les Trois Collines. Le *Domaine*, me dit-elle, n'est pas un four. C'est un de ces livres de vente lente, mais assurée... Se plaint de Laffont, qui n'a rien fait pour le lancement, et de Brion, qui dans son article du *Monde* parle longuement du livre sans en mentionner le titre... M'apprend que Noël est rentré à Paris ; il va mieux. Son livre a du succès... Claude Roy (une de nos jeunes gloires) est homme, me dit-elle, à faire le tour des libraires de Paris pour constater si ses livres sont exposés. Il fait des scènes, des réclamations... A ce compte-là, je n'ai guère de chance de réussir...

La volupté reprend barre sur moi. Il y avait eu éclipse. Depuis mon retour de Grèce je végétais ; l'ardeur et l'audace me ressaisissent ; et cependant sans le tourment que je connus autrefois... Invité par Gide, ainsi qu'un petit groupe, à voir *Monsieur Verdoux* dans la version originale. Nous étions 12 ou 15 dans un petit studio... Admiration accrue pour ce parfait comédien, et qui eut le courage de se renouveler. Mais il n'est jamais meilleur, disait Gide, que lorsqu'il rappelle l'ancien Charlot.

12 avril.

Visite à Marx...

Grande joie à la gymnastique de découvrir la passion littéraire d'un garçon de vingt ans – beau jeune homme à l'air un peu scandinave, et qui lisait Tacite. C'est le fils de Peignot, l'imprimeur. Le Bas Empire, l'époque alexandrine le passionnent. Parle fort bien de l'*Anthologie*, se destine à écrire ; mais travaille en silence. Vit solitaire, dit-il. Admire Gide infiniment – et parle aussitôt de Corydon.

14 avril.

Jour printanier ; grande beauté des quais. Soudain l'idée d'un

---

1. Roger [Kempf]. [Note de R. L.]

nouvel essai (j'y parlerais des bouquinistes, de Paris etc...). Il y faudra de la verve et même du lyrisme... Visite à Gide. Espoir que Des Forêts lui amène le gosse un dimanche. Une correspondance s'est établie. Le protecteur rassure Gide... En fait, c'est un enfant joueur et gai. Imagination romantique de Gide. Il supposait le gosse séquestré et même prêt à se tuer...

Extraordinaire manuscrit calligraphié d'un clergyman, David Richardson. Ce sont des histoires de scouts, d'une hardiesse digne de Genet, et qui touche Gide bien davantage, car le pasteur est sensible aux gosses de 10 à 14 ans (L'adolescence, c'est déjà trop vieux, déclare-t-il). Je lis les quelques pages dont Gide a relevé le numéro. Et il se penche sur moi pour les relire, les savourer. Ce qui l'ennuie, c'est de n'avoir point l'adresse de Richardson (il s'imaginait que j'allais la lui dire ! Gide vit facilement dans la féerie...), on a par erreur détruit l'enveloppe qui contenait le manuscrit.

[ *Voyage en Suède : voir plus loin.* ]

9 mai.

Ce pays trop riche, trop repu, paresseux, endormi à force de confort, m'a passablement déçu. Combien lui préféré-je la crasse méditerranéenne, et une certaine ingéniosité qu'engendre la pénurie. Là-bas tout le monde s'ennuie ; la vie matérielle est si parfaitement réglée, si facile, qu'on n'a plus besoin d'y penser, ni de penser. Faute d'effort, on s'engourdit. La machine, loin de libérer l'homme (ou du moins le Suédois), en fait un automate ; il est vraiment victime d'un progrès tout matériel.

Rentré à Paris depuis le 1<sup>er</sup> mai. Voyage éminemment instructif, mais qui ne me donna guère d'émotion.

Envoyé à Tosi un extrait de mon « D'Annunzio », destiné à *Gavroche* (c'est le « Voyage à Olympie »). L'étude en son entier doit paraître dans la *Revue de Littérature Comparée*... Reçu *La nuit de Phèdre*, manuscrit d'Aravantino. Il a passé des mois à le traduire en français. Dons réels... Touché de sa confiance (et aussi bien ce garçon se dit formé par moi...).

10 mai.

Écrit à Katsimbalis qui s'alarmait en apprenant que j'aurais écrit un *D'Annunzio et Sikelianos* : il imaginait déjà un nouveau scandale. Je le rassure. Athènes continue de se croire le centre du monde – et Messieurs les Grecs gardent les yeux fixés sur moi

(autant la cabale que la clique). Aussi me gardé-je bien de commenter le moins du monde mon voyage à Stockholm. Nul ne saura par moi mes visites à l'Académie suédoise, et les propos que j'y ai recueillis. [...] Le jeune Rueff tombe des nues lorsque je lui exprime mon dégoût de Stockholm – ville truquée, dépourvue d'âme. Heureux de dire à Tassing que Copenhague m'a ému (et d'autant plus que je craignais d'être déçu)... Une fois toutes les questions pratiques résolues, les gens n'ont plus rien à faire. La question sociale résolue (le syndicat pense pour vous), une immense paresse saisit l'homme. Un grand vide...

Revu Frère. Toujours bûcheur. Il revient d'Aurillac où il exposa ses toiles et en vendit. Fit une conférence. Il cherche longuement certain article qui parut dans la presse locale, et enfin m'en donne à lire la copie dactylographiée. Cela me gêne. Je ne puis savoir si l'article a vraiment paru. Et surtout je suis choqué qu'on exhibe des textes qui vous louent. (Excès contraire : j'ai, quant à moi, la coquetterie de ne point lire ce qui me concerne...)

Intéressante visite à Ohana (retour d'Andalousie). J'avais mal entrevu à Naples sa valeur, ou bien je l'avais oubliée. Lui, au contraire, me restait fidèle... Il veut connaître de mes « œuvres ». Je lui montre la *Lettre à Titus*, ses quelques remarques sont d'un très bon critique, et j'en tiens compte sur-le-champ. Au demeurant il souhaite que je ne change rien à ces pages qu'il qualifie d'« admirables » – et surtout d'une extrême actualité. Dans tous les arts (y compris la musique), nous souffrons, dit-il, de la virtuosité, de l'intellectualisme. Et il lui semble que je pose assez bien la question de la lenteur, de la conquête personnelle des moyens d'expression... Heureux d'ailleurs de lire dans un volume d'essais (*Poésie, raison ardente*) que me remet Noël des pages qui vont absolument dans mon sens. Nous sommes moins loin l'un de l'autre qu'il ne semble. Noël souligne que c'est par la conquête du langage que nous pouvons nous conquérir nous-même. Et que nous communions le mieux avec l'univers dans ces heures de solitude où notre voix s'élève. Toute mon expérience de ces dernières années me conduit à ces conclusions. J'avais rencontré Noël aux Relations culturelles (il me tombe presque dans les bras, et me prie de l'aller voir chez Egloff). Pour bien marquer mon bon vouloir, j'y fus le lendemain. Il était en train d'envoyer un pneu au Comité National des Écrivains pour se démettre du Conseil d'ad-

ministration. Je ne puis que l'en féliciter. Il me remet alors *Qui est cet homme* et son volume d'essais. Il s'en va dire deux mots à Albert Béguin, et m'emmène. Béguin a aussi un numéro spécial aux *Cahiers du Sud* (le romantisme allemand).

Béguin nous montre d'ahurissantes photos du grotesque Duhamel publiées dans un opuscule à sa louange. (Combien merveilleuses celles que Gide me montrait l'autre jour et que doit publier *France-Illustration* avec un commentaire d'Herbart. Si ce dernier n'a pas le temps d'écrire ces présentations, Gide fera appel à moi. Mais il me dit préférer Herbart ; et il a raison. Sa manière d'écrire serait plus piquante...

Dîné chez Saucier... Extraordinaire album réunissant une série de dessins érotiques de Cocteau. Sensualité poignante et noblesse du trait. Cocteau déclarait à Peyrefitte qu'il éjacule parfois en faisant des dessins...

Le voyage de Corse emplit sans cesse ma pensée...

12 mai.

à Grenier

... Comment aurais-je oublié que tu fus notre guide aux Bek-tachis ? J'en garde le souvenir d'un paradis ; peu d'endroits m'émurent davantage. Qu'elle est amère, cette logique qui fait que si souvent les lieux que nous avons aimés, chantés, disparaissent de l'univers, ou deviennent inabordables, comme s'il suffisait en somme qu'ils survécussent, recréés, dans nos mémoires. Peu enclin au regret, néanmoins, je constate, et à chaque instant, et toujours plus précipitée, la cruelle dégradation de tout ce qui faisait la beauté du monde...

(Expérience suédoise.)

J'ai reçu un grand choc ; et ma violente réaction m'a fait un peu mieux comprendre ce que je suis, ce que je veux, ou plus exactement ce que *nous* sommes. Un pays invivable. Pourquoi ? Peut-être le progrès a-t-il cessé d'y paraître possible... On n'a plus rien à désirer, et sans désir l'âme meurt... Les lois sociales, la machine épargnent toute peine aux hommes. On avait cru les libérer et, tous riches, ils sont tous esclaves. Pays sans pauvres – sans levain, que le confort coûte cher ! J'ai cherché désespérément là-bas un homme, un seul visage qui me regardât...

14 mai.

Totale éclipse... Je me trouve terne. Constaté cependant,

lorsque j'étais en Suède, que je suis devenu vraiment un voyageur, et qui du premier coup perce assez bien les apparences. (Combien la chronique de Lacretelle, parue l'autre jour au *Figaro*, m'a-t-elle semblé médiocre, conventionnelle. Il était en Suède en même temps que moi. Il n'a rien vu, ni rien compris. Enchaîné, il est vrai, par les convenances académiques.) On se dit à chaque instant qu'un Français doit se garder de trop de sévérité pour les autres pays ; un rien les pique ; et nous avons besoin d'amis. Relu pour me donner le ton les notes sur la Belgique de Baudelaire (on ne les a jamais publiées *in extenso*). Certaines constatations s'appliqueraient à la Suède – mais plus précisément à tous les petits peuples du Nord.

Passé plusieurs heures avec J.-P. Aron... Garçon à l'esprit vif, et près de qui on se trouve intelligent... L'actualité me rebute. Je n'écris rien que je ne veuille digne des honneurs d'un livre. D'où la nécessité de styliser et de vivre chaque sujet phrase à phrase. Importance du temps ; du temps perdu, hélas... Lorsque je revis Gide (il avait perçu déjà au téléphone que je rentrais déçu), je lui parlai non sans épouvante du matérialisme et de l'abrutissement où végètent les Suédois. Beaux peut-être, mais sans expression. Quelle lenteur figée. On cherche en vain, parmi ces marbres, une émotion. « En somme, Thorwaldsen... » fit-il. Je laissai s'épancher mes souvenirs et mon horreur. Gide ouvrait de grands yeux et manifestait le désir de prendre des notes (puis il courut chercher l'inévitable Herbart pour le faire profiter de mon compte rendu). « Alors, dit Gide, pourquoi m'avoir donné le Prix ? Ils ne peuvent rien comprendre à mon œuvre. De tout cela je m'en doutais. Ils méprisent le seul auteur suédois que j'estime, Selma Lagerlöf<sup>1</sup> ; leur grand homme est Strindberg, que j'exècre. Apathie, sommeil, voilà où mène l'extinction du paupérisme. Tout le monde est bourgeois, la vie s'éteint. » (Je tente un rapprochement avec les Etats-Unis. « Mais là-bas, dit Gide, il y a de la vitalité. Le côté gangster nous le prouve. »)

Je revis Gide quelques jours plus tard, et il semblait encore impressionné par notre conversation. Aucun pays, certainement,

---

1. *Sic*. C'est pourtant l'Académie suédoise qui, en 1909, a décerné le prix Nobel de littérature à l'auteur du *Merveilleux voyage de Nils Holgersson*...

ne pourrait plus lui déplaire que la Suède. Conformisme, rigidité, réactions lentes, absence de curiosité. Ces pauvres gens si propres, si polis, semblent cataloguer toutes les tares de l'opulence et de la flemme.

Gide lisait les *Apoèmes* de Pichette ; et il me donne à lire quelques pages à ce sujet. Il guette ma réaction. Et comme je ne dis rien, il fait : « Il t'est arrivé de m'engueuler parfois. Comme tu ne dis rien, c'est peut-être qu'en les travaillant ces notes pourraient faire une chronique pour *Le Figaro*... » Elles prouvent en tout cas une curiosité demeurée vibrante. Qui veut aussi rester à l'avant-garde, mais en se demandant si Pichette c'est vraiment aussi neuf que Rimbaud ou Lautréamont (on a toujours l'impression – c'est moi qui parle – que les jeunes, aujourd'hui, ont « pigé le truc ». Et qu'ils font du neuf selon un procédé). Gide vient de relire *Paludes* (pour une édition illustrée). « Quel drôle de livre ! fait-il, oui, vraiment un drôle de livre ! Et dire qu'on m'a accusé de ne savoir m'intéresser qu'à moi-même. Dans ce livre il n'y a que les autres. » Depuis sept jours il ne dormait pas. Mais quand je le revis le sommeil avait réapparu. La veille était venu un petit poète de dix-huit ans, « fort joli, et même ridiculement, ajoutait Gide. Il s'est aussitôt jeté dans mes bras. — Voilà pourquoi vous avez pu dormir », dis-je. (Le garçon est un fervent d'Éluard, poète pour lequel Gide ne « marche » pas – et de même pour Jouve, Emmanuel.)

Extraordinaire soirée chez Jérôme Peignot, mais il faudrait de la patience pour la peindre. Je le trouvai seul dans un luxueux appartement du Faubourg. Son père est en voyage. Sa belle-mère, je ne sais où. Il commence à me montrer certains ouvrages publiés par son père, et il parle de typographie avec une sorte d'ivresse. Les problèmes de composition, les lettrines, la mise en page le passionnent. Toute sa vie semble tenir dans la bibliothèque de son père (à laquelle manquent, hélas ! dit-il, les auteurs anciens). Il me fait admirer des Picasso, des Vuillard. Et puis nous entrons dans sa chambre (un très curieux bohémien de Dufy). Peignot mène en ce moment la vie d'un petit employé. Il a perdu la place que son père lui avait donnée (licenciement de personnel). Il en est réduit à faire des écritures, dans une fabrique à l'autre bout de Paris. Il prend son déjeuner dans une cantine, et sitôt le repas fini il se met dans un coin pour écrire. Rentré le soir,

il écrit des contes (il commença d'écrire – et surtout des poèmes – à l'âge de 15 ans ; il en a maintenant 21). Souvent l'aurore le surprend écrivant à sa table. Il n'a besoin, dit-il, que de cinq heures de sommeil. Quand l'aube point, alors il ne se couche pas ; il regarde le jour monter ; les jardins sous ses fenêtres s'éclairent ; les Invalides brillent. (Dans l'imprimerie de son père, il a mené la vie d'un ouvrier.) Il me fait voir ses volumes de Mallarmé, qu'il a lui-même reliés. Le premier livre qu'il lut fut la *Chartreuse* (ensuite de quoi il passa à la Bibliothèque Rose). Son grand bonheur est de lire à haute voix du Racine. La philosophie l'a fort intéressé. (Il a commencé une licence de lettres, qu'il a dû interrompre pour gagner sa vie. Incompréhensiblement son père – peut-être pour contrarier sa vocation littéraire – se montre des plus durs pour lui.) En ce moment, Peignot aide deux garçons à préparer leur bac ; et il venait de leur faire un cours sur l'émotion (occasion, me disait-il, de repenser à Descartes. Il me dit quelques mots de l'esthétique de Kant qui vont au centre du problème). Il me lut (et peut-être un peu trop longtemps), mais d'une voix douce, sans effet, envoûtante, une quantité de pages, de récits, de dialogues. On pense énormément à Giraudoux, qu'il a très souvent lu, ainsi que Proust. Goût de la pointe et de l'observation malicieuse – moins de marivaudage que chez Giraudoux, mais tendance tout de même aux concetti. Et ce garçon se dit malheureux... Mais dans tout ce qu'il me lut se manifestaient réellement la voix d'un homme, et des dons qui m'ont surpris. (Je suis toujours en admiration devant ce que je ne pourrais pas faire moi-même.) Émouvante confiance de Peignot ; mais il ne s'intéressa qu'à peine à ce que je suis. Peut-être par discrétion. Excessivement myope, mais d'autant plus observateur. Il fait de la peinture. Certaines phrases qu'il prononce pourraient faire croire qu'il est naïf, ou un peu simple. Mais d'autres fois on s'étonne de son jugement, et d'un goût inflexible (combien il méprise J.-J. Gautier, son beau-frère, qui lui semble le modèle de l'écrivain banal et arriviste). Quand il se met à lire de ses œuvres, on est conquis, un monde neuf s'ouvre...

Il est parlé dans l'*Essai sur moi-même* d'un album qu'Élise ne pourrait déchirer, et je me demande s'il ne s'agit point de celui des photos maternelles que Jouhandeau serrait avec tant de passion lorsque je lui rendis visite un soir de 1939 avec Claude.

Nulle envie de revoir ce dernier (et c'est, je pense, réciproque). Sa littérature est médiocre (rien n'est plus filandreux que ses phrases qu'il voudrait profondes). Parfois, pourtant, quelques touches gracieuses qui rappellent un peu celui qu'il fut – ou ce qu'il aurait pu donner. Claude, je suppose, ne voit plus que les gens utiles à sa carrière de chroniqueur et de journaliste. Il a renié ses amis de la première heure, les témoins des jours purs.

Mon seul bonheur est d'écrire ; c'est ma seule bouée ; le gouvernail de mes jours qui autrement vont à vau-l'eau. Mais je n'ai jamais pu continement « créer » (je considère comme une création le moindre paragraphe déceimment dessiné). J'ignore les moyens de provoquer l'inspiration. Quand je me force, c'est hideux.

*16 mai.*

Timide agitation de ma cervelle. Quelques idées, des souvenirs accourent d'assez loin, comme s'ils voulaient entrer dans mon essai sur les Quais, lequel n'est à vrai dire qu'une nébuleuse, une sorte de boule d'émotion d'où je ne vois jaillir encore que les lueurs de quelques ciels parisiens. Mon émotion cherche une forme – et les formes que j'entrevois se cherchent elles-mêmes pour s'enchaîner.

Revu J.-P. Aron. Nul ne me rappelle davantage Fernand. C'est le même tour d'esprit, non dépourvu de cette sécheresse ardente qui caractérise les cérébraux. Il leur faut tout analyser ; nul objet ne trouve grâce devant leur soif...

Nouvelles salles orientales du Louvre ; art mésopotamien. Le palais d'Artaxerxès à Suse dut être un des plus beaux endroits du monde ; frise admirable des Archers. Harmonie verte et jaune. Beauté des monstres pâles (vert Céladon). Statuette égyptienne, dont l'albâtre gris et veiné évoque tout un paysage de nuées et de collines. Un des objets les plus précieux que j'aie vus, et d'un recueillement bouddhique. Poteries de l'Iran, et qui m'intéressent surtout en raison de la Chine. Matière grasse et irisée. Une âme très charnelle et pétrie de rayons étouffés règne dans ces débris. L'œil ne saurait s'en détacher. Les fragments les plus purs de l'art grec, de même, semblent inépuisables, car animés d'un souffle – mais tout de même limités à la figure humaine. L'art oriental semble plus libre, plus gratuit.

Sortant du Louvre, avec Aron nous passons une heure à

identifier l'architecture des bâtiments. Nous tâtonnons faute de base. Mais le jeu est passionnant. Ce sont naturellement les ailes les plus anciennes du palais qui semblent les plus parfaites. La Cour carrée appartient toute à Louis XIII et à Louis XIV ; c'est le plus pur ensemble. N'a-t-on pas cependant remanié le pavillon de l'Horloge ? Je crains toujours ici d'être dupe. La main lourde de Louis-Philippe, de Napoléon III et même de la République tour à tour a sévi sur ces merveilles. Longeons la colonnade de Perrault, puis sur le quai une pure façade Louis XIV. J'oubliais dans la cour intérieure de merveilleux bandeaux à peine perceptibles et qui représentent des nymphes parmi des fruits, ou des amours couché sur un feuillage. Cela est digne de Goujon ; et Maillol n'est pas loin... La façade donnant sur le quai des Tuileries est toute Renaissance, mais tripatouillée, refaite (question du faux, de l'imitation). De même, les guichets ont été anoblis de sculptures grotesques. Le vandalisme semble hélas une nécessité. Chaque régime se croit forcé de modifier, d'alourdir la ligne pure du passé. L'ensemble « unique » de ce palais ne tarde pas à vous percer le cœur pour peu qu'on l'analyse. On souhaiterait à chaque instant le dépouiller de ces statues en promenade sur les galeries, de ces moulures et cannelures qui sentent leur Dufayel. Toute une histoire résumée de la France tient dans ces bâtiments. Qui me parlait l'autre jour des ruelles excessivement louches et sordides qui longeaient le palais même (aile détruite de Catherine de Médicis) ? C'est là peut-être ce que pleure Baudelaire ; on reliait le Louvre à la Concorde par le jardin des Tuileries (« le nouveau Carrousel »...).

17 mai.

*Relation du voyage à Stockholm et Copenhague*

J'arrivai un dimanche matin en gare de Stockholm. Et je me dirigeai vers les trains de banlieue pour gagner Upsal. Stupeur de voir arriver quantité de messieurs et de jeunes gens en habit, les uns coiffés de hauts de forme et d'autres de feutres mous. Enveloppés souvent dans un imperméable et portant des paquets. L'habit est la tenue de rigueur pour la moindre cérémonie, et ceci dès 8 heures du matin (je pensais à Julien Sorel...). Des jeunes gens en tenue de chasse, l'air assez crâne, avaient tout de même l'air moins godiches. Confort extrême des wagons. Platitude du paysage : bouleaux et sapins tout comme en Russie, mais sans

les horizons immenses. Merveilleux taxis à la gare d'Upsal... Beauté du cimetière d'Upsal. Ville, fort propre et cossue, de province... Pierres tombales grises fort sobres et qu'ombragent les rameaux lourds de vieux arbres. Troncs noirs et pierres grises intimement mêlés composent un jardin grave, mais accueillant. Les fenêtres de Letellier donnent sur ce cimetière et je m'en réjouis. Aussitôt arrivé, j'apprends par Letellier qu'on reparle de Sikelianos pour le prix Nobel, et qu'il faudrait que mon passage fit avancer les affaires, mais tout en respectant les convenances car l'Académie n'aime point à être influencée (j'avais précisément apporté plusieurs exemplaires des deux éditions des *Poèmes...*). Accueil exquis de Letellier... Il m'emmène dans les prés et le bois communal... Je ne ressens ici aucunement l'émotion que me donna la campagne anglaise, précisément le premier dimanche où Étienne me conduisit dans le *Common* de Wimbledon...

Letellier me confie certains de ses manuscrits. Hélas ! je fus déçu... Ses essais me parurent informels... J'appris qu'il resta durant la guerre plus de 24 mois couché dans un lit d'hôpital... J'entrevis alors qu'une maladie trop grave prive l'être de cet excédent nécessaire à la création, le replie trop sur lui-même, et sur un moi qui n'est pas celui de la vie intérieure... Il intéresse davantage en parlant des autres que de lui-même... Ce qu'il m'a dit de Proust m'a paru remarquable. Chez Mauriac, il s'intéresse un peu trop au côté malsain – la grâce et le péché...

Letellier eut la constance de m'emmener chez le ministre de Grèce... Le ministre de Grèce était un mythe – et surtout un fonctionnaire timoré, n'ayant pas compris le but de ma visite que lui avait annoncée Persson (l'helléniste)... J'enrageais. La matinée était belle et nous la perdions. J'avais encore l'illusion que Stockholm est une belle ville... Plaisir de goûter à midi les fameux hors-d'œuvre de poisson, harengs, saumon fumé etc... Nous parcourons le plus grand magasin de la ville et je suis bien choqué par le manque de goût. Nul article vraiment tentant... Tout est ici médiocre et désespérément démocratique.

Revenons par le train avec Persson. Vieillard très chaleureux et ami de la Grèce..., doit téléphoner aux académiciens pour m'annoncer... La question..., c'est que Sikelianos ne se prétende pas solidaire des bandes de pillards qui rôdent sur les frontières.

Je fis le soir une causerie sur la Grèce... Je m'étais efforcé

d'être simple et familier..., il m'eût été impossible de me faire plus accessible. Or après la causerie, l'auditeur le plus savant, professeur de théologie, s'approche de Letellier pour le remercier : « Quel dommage que ce fût trop philosophique ; je n'ai pas pu suivre... » Et de fait, me dit Letellier, tout ce que vous avez dit leur a passé par-dessus la tête. Je sentis aussitôt que je n'étais point fait pour ce pays, ni ces gens-là pour moi... Paresse de l'esprit incroyable, engendrée sans doute par les facilités de la vie matérielle...

Je me rendis à Stockholm le lendemain tantôt, et seul, pour voir la ville. J'ai dit que le printemps venait d'y apparaître. Après les mois d'hiver chacun aspirait au soleil, et véritablement on buvait les rayons. Sur les marches des palais, les socles des statues, devant les théâtres, sur les places, des foules, des masses de garçons et de filles s'offraient béatement à l'astre... mais là aussi comme des ruminants...

J'avais retenu une chambre assez belle sur le Strand Vagen, au bord de l'eau, et m'appliquai de toutes mes forces à voir et la ville et les gens. Nulle part je ne me sentis plus à l'étranger, plus loin des hommes. À Londres, personne ne fait attention à vous, mais cependant on sent que les gens existent ; ils défendent, dérobent leur vie intérieure, mais néanmoins on la devine. Certains sans doute sont abrutis, mais le caractère du moins ne leur manque pas... Le Suédois ne pourrait se définir que négativement... Les plaisirs sont tarifés ; il ne viendrait à personne l'idée de voler... J'étais allé voir, après le dîner, à l'autre bout de la ville, Schildt, auteur d'un bouquin sur *Gide et l'homme* qui peut-être n'avait pas nui à l'attribution du Nobel ; et il semble installé dans son rôle de traducteur et de vulgarisateur. J'ai l'impression qu'il est foutu...

Stockholm, Venise du Nord prétend-on, est la ville la plus laide que j'aie vue. Elle ne dépasse jamais le stade du joli. Tout y est d'origine étrangère et étalé sans ordre sur le bord de canaux qui certes ont du charme, mais aucune nécessité. Ici tout dort et rien ne fait corps. C'est le royaume de l'absurde. Les maisons, les palais au bord de l'eau sont bariolés, mais de teintes plates et par larges surfaces inexpressives. On ne sent point la pierre mais le plâtre (et pas même rongé par l'humidité, tout est flambant neuf). Aucun soupçon d'architecture ; aucun ensemble. Tout au plus

d'agréables points de vue pour keepsakes. Celui qui n'a rien vu doit tomber en extase, mais celui qui comprend ce qu'est une ville secrétée par ses habitants et qui depuis des siècles les modèle, celui-là ne peut qu'être horrifié. Les Suédois ne font pas corps avec leur capitale ; ils semblent s'y promener en étrangers ; ils y flottent. La ville n'a point d'âme, point de mystère, car ses habitants n'en ont pas.

La vieille ville que l'on m'avait vantée manque étonnamment de vie populaire. Et puis ces petites rues semblent luisantes, astiquées. Nulle part un grain de poussière ; pas la moindre patine. Ces petites rues montantes et colorées voudraient être napolitaines... mais sans Naples. Ces perspectives près du Palais royal voudraient rappeler Rome. Tout est à la manière de... Certains quais propres et grandioses font songer à Genève. Des suites de palais, quelques flèches d'or rappellent, mais sans leur majesté, les quais de Leningrad. C'est une ville de parvenus et d'imitateurs, pensais-je, on n'y sent pas de traditions. Pagodes, flèches gothiques, colonnades, murailles peintes, tout s'y succède sans rime ni raison ; c'est un hétéroclite défilé d'architecture en carton-pâte. Le triomphe d'un parc d'exposition. Un véritable Luna Park (« Vous voulez parler des réclames lumineuses du soir, me dit-on. — Pas du tout, j'entends la ville dans sa forme même et son absurde discordance »). Nulle part je ne fus plus à la recherche d'un *homme*, nulle part je ne fus plus déçu. Je quêtai en vain l'émotion. La moindre étincelle m'eût ravi. Je venais ici avec les meilleures intentions ; et même avec une arrière-pensée littéraire ; je manque de sujet, je me fusse accroché volontiers à Stockholm. Hélas ! Le port lui-même, les bateaux me parurent ennuyeux. Pays sans âme, terre de l'ennui (la seule distraction est l'ivrognerie. Après quelques verres d'alcool, ces gens commencent à se sentir vivre). Seule protestation possible : le suicide, ou bien la névrose (les asiles sont pleins). Ces gens sont sans espoir ; le progrès matériel est si grand qu'ils n'ont plus rien à désirer... Pas pu voir le musée de peinture (les Rembrandt, les Chardin), on aménageait les salles pour les *Trésors de Vienne*. Quelques belles collections orientales... Pays de la lenteur (je pensais à la Russie). Il faut environ une demi-heure pour louer une place de wagon-lit. Les employés traînent, s'absorbent dans des calculs. Le tout-puissant syndicalisme punit d'ailleurs toute

rapidité, toute initiative, comme un excès de zèle. (La pension où je couchai à Stockholm, l'une des plus élégantes, je prends conscience que les nombreux coups de sonnette dont j'eus besoin pour obtenir mon café, c'était la monnaie courante : on prend son temps, nul n'a envie de travailler...)

Médiocre conférence de Jolivet (spécialiste des langues scandinaves). Il se pique de littérature et nous parle de Huysmans (vu uniquement du dehors et par la suite chronologique de ses ouvrages). Assisté avec le jeune peintre à une leçon de gymnastique matinale. Surpris par la routine suédoise (ni mouvement respiratoire, ni « abdominaux »). Tout semble stéréotypé... Rien ne combat la raideur naturelle à ces gens...

Vu la fameuse bibliothèque Carolina – ou du moins quelques-uns des trésors exposés sous vitre (Bible d'argent, incunables, herbiers de Linné etc...). Fait le soir à l'université une nouvelle conférence ; mais sans plaisir, je ne me sentais nulle attache avec ce pays.

Retourné à Stockholm avec Letellier pour rendre visite au Secrétaire perpétuel de l'Académie (Anders Österling). Je lui apporte des nouvelles de Gide, et un bouquin de Sikelianos. Il connaissait mes traductions, et parle lui-même du prix qui a été envisagé par le Comité. Semble craindre pourtant que Sikelianos ne soit un peu *ésotérique*. Me pose quelques questions sur l'homme, sa situation financière, sa santé. Et téléphone à Guelberg (le poète national) pour lui annoncer notre visite. Nous montre la salle des séances : joli ensemble du XVIII<sup>e</sup> blanc et or, et la bibliothèque où affluent du monde entier les livres. Visite à l'Institut Français. Sympathique directeur et attaché culturel.

Retournons le lendemain à Stockholm pour voir Ajalmar Guelberg (il nous reçoit dans son bureau au Théâtre national). Enfin un Suédois à l'œil humain... Il a lu mes traductions, et aussi celles de Merlier...

Passons l'après-midi au Bastu... Letellier se montrait surtout navré que j'eusse fait pour rien la dépense de ce voyage. Il ne fut perdu qu'en apparence. J'ai été amené à bien des remarques et à des réflexions. Tout cet apport négatif m'amène à prendre mieux conscience de ma position. Ce voyage décevant m'a défini moi-même à mes propres yeux. J'étais lucide, calme ; je me suis contenté d'enregistrer mes réactions. Elles furent certes vives et

violentes. Dîné au Grand Hôtel avant de prendre le train pour Copenhague avec Mme Sirers <sup>1</sup>, conférencière française dont Gide m'avait donné l'adresse. Cette personne, dévouée et qui se consacre à vulgariser la littérature, a la même opinion que moi de la Suède (Letellier lui-même me disait : Vous avez vu en 24 heures ce que les gens ne découvrent que lentement, et après des mois...). Sortant du Grand Hôtel, ravissement de voir la nuit bleutée sur le Canal. Images merveilleuses ; les nuits blanches sont proches. Ce dernier regard sur la ville fut, je pense, la seule émotion que me donna la Suède...

À peine débarqué dans Copenhague – un ami de Tassing, Spangaard (traducteur, publiciste) m'attendait à la gare, – je perçus que les Danois sont des hommes. Ici, des gens présents et qui travaillent ; et qui font corps avec leur tâche et leur cité. Des regards, une présence ; des visages modelés par une vie intérieure. Ces gens sont beaucoup plus latins, moins raides, disciplinés mais avec un sens de la fantaisie. Certes, lourdeur matérialiste (comme en Hollande sans doute), mais du caractère, et de la bonhomie. Et puis enfin des pauvres, des gens mal habillés ; on retrouve la réalité. Mon arrivée était annoncée par les journaux... Un ami de Spangaard m'emmène visiter la ville jusqu'à midi. Ici tout est grave, austère, mais sorti du sol, on sent la tradition à chaque pas. Quelle surprise ! Moi qui imaginai Copenhague assommant. Je me fais conduire au couvent des Sœurs de saint Joseph, où notre « tante religieuse » passa près de cinquante ans. Sans nous connaître (je l'entrevis à Palaiseau avant la Grande Guerre), elle ne se lassait pas de nous écrire. Aussitôt que je me fus présenté, un flot de religieuses entra par toutes les portes dans le parloir. On voulait voir le neveu de l'ancienne Supérieure. Beaucoup de ces religieuses avaient été de ses élèves, ou novices sous elle. À toutes, dispersées dans des maisons lointaines, elle envoyait des lettres, des conseils de direction, comme à nous ses neveux <sup>2</sup>. Esprit merveilleusement clair et généreux ; on nous disait à la maison qu'elle connaissait sept langues, avait vécu en Russie. Je me souviens de sa dernière lettre, qu'elle annonçait pour telle, prenant congé de tous,

---

1. Nom de lecture douteuse.

2. Petits-neveux. [Note de R. L.]

car elle sentait venir sa dernière heure. Apaisement et gravité tendre. Parcouru les salles de classe, les laboratoires, etc... Succès de cette école, malgré la guerre qui fit décroître l'enseignement français.

Visité le magasin des Porcelaines Royales ; on a renoncé à ces vases bleutés, ombrés ; on fabrique maintenant des objets vernissés, aux teintes unies, profondes, et d'une matière assez belle. Les journalistes étaient passés à mon hôtel pour savoir quand je pourrais les recevoir. Je réponds au portier que nul ne me connaît à Paris et que je n'ai rien à dire d'officiel au Danemark. (Plus personne ne vint pour m'interviewer.)

Hasselrot, Suédois naturalisé danois, et prof. de langues romanes, vient me prendre pour déjeuner. Malgré le temps maussade (je n'eus pas ici le soleil suédois), il m'emmène déjeuner au bord de la Baltique. Extraordinaire forêt hors de la ville, et s'achevant brusquement sur la mer. Je n'ai jamais vu hêtres et chênes plus lourds, plus courbés, plus mystérieux. Aspect poignant de ces ombrages... Conversation certes remarquable d'Hasselrot, esprit européen, et fort informé en littérature. J'en arrive à lui confier mes réactions plutôt sévères... Il me laisse au musée (fermé) où je rends visite au Conservateur. Je serai autorisé le lendemain à y entrer. J'allais porter audit Conservateur un message de l'attaché culturel à Stockholm. Spangaard m'attendait à l'hôtel. Il m'emmène chez les bouquinistes ; où nous trouvons enfin la thèse sur Valéry...

(Dîner, conférence à l'Institut français. Je manquai m'endormir.) À peine à l'hôtel, j'eus envie de ressortir et pus entrevoir la vie nocturne, les rôdeurs, marins, etc... Vraiment Copenhague est vivante ; je m'y sentais chez moi bien davantage qu'à Stockholm.

Je me dirigeai le lendemain vers le musée, dès 9 heures du matin. Musée Thorwal. Je devais à 11 heures lire à la Radio mon « Gide compagnon de voyage ». Beauté de la Maison de la Radio qu'on me fait visiter après l'émission...

Déjeuner à l'I. Français. Jeunesse du directeur, actif – un peu trop – mais qui sait se faire aimer. Pu m'échapper jusqu'à 6 heures (Spangaard voulait mettre la main sur moi tout l'après-midi, car il avait convoqué toute une société pour faire ma connaissance). Erré tranquillement par les rues...

Agréables intellectuels réunis par Spangaard. L'Institut Français était présent. Tout jusqu'à la fin m'enchanté, et par contraste avec Stockholm, Upsal...

Levé de bonne heure pour voir, avant de prendre mon train, l'étonnant marché aux poissons. Par les canaux arrivent en pleine ville des caisses sur des barques ; elles sont ouvertes, et les plus merveilleux poissons que j'aie vus sont aussitôt vendus. Couleurs prodigieuses. (Rien de meilleur aussi que le poisson de la Baltique.) Beauté du quai, rappelant Gand où se tenait le marché (église Saint-Nicolas ?). Perspectives à la française de certaines places, palais. Aspect rococo de certains endroits. Beauté des toits, et des murs de briques rouges. Je garde une image émerveillée de cette ville qui ne se donne pas, mais qui s'impose...

... (La Suède) a su sauvegarder sa neutralité. Mais elle est neuve dans les deux sens du mot... Ce pays manque de fumier. Le tout à l'égout l'appauvrit.

Traversée de l'Allemagne. Je regardais de tous mes yeux la jeunesse. Visages ravissants ; tendres et sauvages. Je me disais que je serai peut-être nommé dans ce pays, je le tâtais, j'y appliquais mon cœur...

(à suivre)



# ***Les Dossiers de presse des livres d'André Gide***

## **LE DOSSIER DE PRESSE DE LA SYMPHONIE PASTORALE (VI <sup>1</sup>)**

409-X-7

**GASTON RAGEOT**

(*Le Gaulois*, 23 octobre 1920, p. 4)

*Les Livres du Jour*

La Symphonie pastorale, *par André Gide*

J'ai lu avec un grand trouble *La Symphonie pastorale* de M. André Gide et j'ai écouté avec plus de perplexité encore quelques-unes des appréciations que ce curieux roman a provoquées chez les admirateurs habituels des jolies volumes à couverture blanche de *La Nouvelle Revue française* ; chacun sait le prix de la marchandise raffinée qui porte cette étiquette !

M. André Gide n'est donc pas de ceux pour qui un roman n'est « qu'une belle aventure, un peu plus de cérémonie, [*sic*] et j'estime qu'il en doit être loué. Il semble ainsi qu'il ait voulu, dans son roman d'aujourd'hui, nous initier à la découverte d'un double univers dans deux âmes différentes : une jeune aveugle qui prend

---

1. Voir les six premiers articles de ce dossier reproduits dans les n<sup>os</sup> 40 à 43 et 113 du BAAG.

possession d'un autre monde que le nôtre, et un pasteur dont l'amour prend possession. La cécité matérielle de l'une correspond à la cécité morale de l'autre. Tandis que la première ne voit point la lumière, le second ne perçoit pas le soleil de la passion. Il semble même – et ceci est d'une grande beauté symbolique – que la jeune infirme se débrouille beaucoup plus vite dans le milieu qui l'entoure, que le pasteur aux yeux ouverts dans son for intérieur. Nous sommes d'ailleurs habitués – principalement dans ce groupe littéraire, si l'on se rappelle le dernier ouvrage de Claudel – à ces jeux métaphoriques sur les différentes manières de ne pas apercevoir ce que l'on voit et de ne pas voir ce qu'on aperçoit ; passe encore pour cette fois, mais n'y revenez plus !

Voici donc un pasteur qui, dans sa famille, a recueilli une enfant trouvée et l'a élevée parmi ses propres enfants. Il ne tarde pas à se passionner pour cette fillette, précisément parce qu'elle est aveugle et que, en bon pasteur, il possède une âme à la fois charitable et curieuse. Cette brebis égarée, par une interprétation assez erronée de la fameuse parabole, il est prêt à lui sacrifier tout son troupeau familial. C'est qu'il passe, à son insu, du zèle pastoral à la passion amoureuse. Il se détache de ses enfants, malgré contre sa femme, et s'irrite de voir son propre fils s'éprendre de la jeune fille et, quoique aveugle, faire une parfaite distinction entre celui qui est vieux et celui qui est jeune. Il est vrai qu'on l'opère, et cela n'est point sans l'aider, quand ses yeux s'ouvrent, à fixer ses idées.

Quant à la critique, que je me crois obligé d'adresser fort respectueusement à un écrivain de l'autorité de M. André Gide, elle est d'un ordre tout technique et porte uniquement sur le choix que le conteur a fait de son procédé d'exposition. Le livre est conçu sous la forme autobiographique, et c'est le pasteur qui raconte lui-même son aventure. Nous n'avons donc, pour connaître les autres personnages, principalement l'épouse, que le témoignage de ce pasteur, alors qu'il est déjà amoureux de sa protégée, et sans le savoir. Nous ne pouvons le croire sans défiance, parce qu'il est suspect, ni même sans irritation, parce qu'il est niais ou hypocrite. Tous les griefs qu'il adresse à sa malheureuse épouse, en effet, sont-ils vraiment fondés, ou ne les invente-t-il point pour le besoin d'une très mauvaise cause ? Il eût fallu, monsieur Gide, nous le dire vous-même. Que pensez-vous de ce bonhomme si

naïvement retors et si évangéliquement égoïste ?... Obscurité qui se résout en malaise.

**LE DOSSIER DE PRESSE  
DE PALUDES  
(IV<sup>2</sup>)**

410-XVI-16

**LUCIEN MÜHLFELD**

(*La Revue blanche*, n° 48, 1<sup>er</sup> juin 1895, p. 520)

*Chronique de la Littérature*  
*Poètes : André Gide, Paludes*  
(*Art indépendant*)

Sans doute *Le Voyage d'Urien* était charmant, mais après avoir encadré ses grâces psychologies jusque d'imaginaires tropiques et de rationnels glaciers, que convenait-il à M. Gide, si ce n'est de sourire doucement de l'exceptionnelle littérature où il venait de s'illustrer ? Et il court plus d'une ironie réfléchie dans *Paludes*. Après le roman des longs espoirs et des vastes pensées, celui des petites résignations et des nonchalances. « *Paludes*, c'est spécialement l'histoire de qui ne peut pas voyager, *Paludes*, c'est l'histoire d'un homme qui, possédant le champ de Tityre, ne s'efforce pas d'en sortir, mais au contraire s'en contente. » C'est un fin médiocre, dont M. Gide se moque avec considération et selon les sarcasmes attendris chers à Laforgue. — Écriture exquise, on le sait ; un peu d'affectation, un peu fatigüe.

---

2. Voir les quinze premiers articles de ce dossier reproduits dans les n<sup>os</sup> 53, 54 et 137 du *BAAG*.

**LE DOSSIER DE PRESSE  
DE *DOSTOIEVSKI*  
(IV<sup>3</sup>)**

411-XXIX-8

**BENJAMIN CRÉMIEUX***(Les Nouvelles littéraires, n° 439, 14 juillet 1923, p. 2)**Les Lettres françaises*

Le *Dostoievski* de Gide est digne, en tous points, de prendre place à côté de ses *Prétextes* et de ses *Nouveaux Prétextes* qui contiennent sans aucun doute quelques-unes des plus belles pages critiques qu'on ait écrites depuis trente ans. Même si Gide, créateur, ne se maintenait pas au premier rang où la jeunesse (celle qui a vingt ans) le met aujourd'hui, il resterait son œuvre critique. Ses deux volumes de *Prétextes* ont une importance au moins égale à celle des *Essais de Psychologie contemporaine*, de Bourget, et peut-être même plus d'importance, car là où Bourget enregistrait et cristallisait le sentiment de l'élite de sa génération, Gide ouvre des voies nouvelles et annonce le sentiment de la génération qui suit.

Le seul reproche qu'on pouvait adresser à la critique de Gide, c'était son morcellement excessif, son défaut fréquent de construction, tout compensé qu'il fût par la richesse des nuances. Ce reproche, le *Dostoievski* ne le mérite pas : c'est une ample construction solide, proportionnée, où sont ménagés pourtant tous les retraits, angles obscurs et chambres noires réclamés par le sujet.

Un premier chapitre montre l'homme-Dostoievski, « d'après sa correspondance », si profondément différent du Dostoievski-créateur : timide, inadapté, généreux, incapable de s'exprimer, fondant des journaux et des revues pour défendre des idées assez peu originales, constamment tourmenté par la question d'argent, malade, épileptique. Le reste du livre ne montre plus l'homme, il ne s'intéresse qu'au créateur. Sage distribution de la matière, heureuse réaction contre le parallélisme entre la vie et l'œuvre à la mode depuis cinquante ans. La vie de l'écrivain ne fait pas plus partie de son œuvre que le terreau où le rosier plonge ses racines

---

3. Voir les sept premiers articles de ce dossier reproduits dans les n<sup>os</sup> 116, 124 et 138 du BAAG.

ne fait partie de la rose. Ou, si l'on préfère: ils en font partie de la même façon. La mystérieuse chimie naturelle qui aboutit à la couleur, au parfum d'une rose, a son pendant exact dans celle qui aboutit au contenu, à la mise en forme, au style de *L'Esprit souterrain* ou des *Frères Karamazov*.

L'art de Gide critique a été précisément de rechercher avec une intuition, une divination, dont nous avons bien peu d'exemples dans la critique française, les rapports profonds entre la vie et l'œuvre de Dostoïevski. Il est impossible de schématiser en quelques lignes cette fouille patiente qui, partie de la constatation de la vitalité intense de Dostoïevski, du mépris russe pour les obligations sociales et de son intérêt passionné pour sa vie intime, de l'évangélisme de Dostoïevski, arrive à définir chez lui le rôle de l'humilité et de l'humiliation, « l'humilité, renoncement à l'orgueil, l'humiliation qui amène un renforcement de l'orgueil », le rôle démoniaque de l'intelligence, l'existence constante chez les héros de Dostoïevski de sentiments contradictoires, d'amour et de haine envers un même être, à définir enfin ce renoncement à soi-même, accompagné de la sensation de l'éternel qui est le plus haut sommet, auquel puisse atteindre l'homme. Il montre le drame dostoïevskien tout entier dominé par les rapports de l'homme et de Dieu : s'il nie Dieu, l'homme peut agir à sa guise, il n'y a plus de morale ni de retenue ; s'il postule Dieu (et Dostoïevski le postule), comment le joindre ? Et n'est-ce pas dans la détresse absolue seule, après avoir commis les plus viles actions, alors qu'il se sent abandonné de tous et de lui-même, que, abdiquant tout orgueil, l'homme s'en remettra à la bonté divine ? Ainsi Dostoïevski incarne l'âme russe, explique un Raspoutine, explique en partie le bolchevisme.

Cette analyse est sans cesse accompagnée de comparaisons riches de substance et d'enseignement entre la psychologie et l'art du roman français, la psychologie et l'art du roman russe, les Français sacrifiant la sincérité à la continuité, à la pureté de la ligne, les Russes ne craignant nulle contradiction. (Une des nouveautés de Proust, c'est précisément d'être le premier psychologue français qui ait admis ces contradictions et, renonçant à attribuer à chacun de ses héros une personnalité une, ait étudié le « polytypier de personnalités » dont se compose chaque homme.)

La plus grave critique qu'on pourrait adresser à Gide, il se

l'adresse lui-même : « Dostoïevski ne m'est souvent ici qu'un prétexte pour exprimer mes propres pensées... Si ressemblant que soit un portrait, il tient toujours du peintre, presque autant que du modèle. Le modèle est sans doute le plus admirable qui autorise les ressemblances les plus diverses et prête au plus grand nombre de portraits. J'ai tenté celui de Dostoïevski. Je sens que je n'ai pas épuisé sa ressemblance. » On s'étonne un peu, en effet, de ne pas rencontrer dans toute l'étude de Gide une seule page sur le démon de l'expérience, sur ce besoin russe de voir ce qui adviendra quand on aura accompli tel ou tel acte qu'on retrouve sans cesse chez les héros de Dostoïevski.

Mais, en revanche, quel curieux portrait du peintre nous est offert ici. Gide ne s'était jamais expliqué sur lui-même avec autant de netteté et de vigueur : les pages sur le côté démoniaque de l'œuvre d'art, sur la tare physique qui est à la base de tout renouvellement artistique, sur l'impossibilité de faire de bonne littérature avec de beaux sentiments, sur la littérature enfantine, etc. méritent d'être longuement méditées – et peut-être en partie réfutées.

## LE DOSSIER DE PRESSE DE LA TENTATIVE AMOUREUSE (II <sup>4</sup>)

412-XXXVI-2

**LUCIEN MÜHLFELD***(La Revue blanche, n° 28, 14 février 1894, pp. 181-2)**Chronique de la Littérature**Livres de contes**André Gide, La Tentative amoureuse**(Libr. de l'Art indépendant)*

Une fois déjà le fortuit d'une simultanéité de publication m'avait fait rapprocher le nom de M. Saint-Pol Roux et celui de M. André

---

4. Voir le premier article de ce dossier reproduit dans le n° 128 du BAAG.

Gide. Il s'agissait alors d'œuvres. M. Saint-Pol Roux faisait connaître un important fragment, tout l'épilogue du drame *Les Saisons humaines*. M. Gide publiait *Le Voyage d'Urien*, la plus considérable des fictions lyriques en prose de ces années, et le *Jocelyn* de la dernière école. Il s'agit d'œuvrettes aujourd'hui. Après les courtes légendes de Roux, nous avons lu *La Tentative amoureuse*, conte de M. Gide. Deux adolescents, Luc et Rachel, tels Daphnis et Chloé. Ils s'aiment, se promènent en des paysages lavés, puis Luc se lasse, songe des voyages, sa vie à poursuivre. « Pourquoi partir, Luc, dit Rachel. N'êtes-vous pas toute ma vie ? — Mais vous, Rachel, dit Luc, vous n'êtes pas toute la mienne. Il y a bien des choses encore. » Cette anecdote schématique développée dans le style concis et souple aboutit à deux notes. (Les notes de M. Gide sont un peu les préfaces et les apartés de M. Bourget. Elles sont plus en place au terme du récit, dont elles semblent se dégager, et qui ne paraît point trop composé pour prouver la justesse de la psychologie... Au fond, même chose...) Donc : 1° « Toute âme suit telle ligne que le passé définit tout entière... d'autres âmes se trouvent sur le chemin de nos âmes, les détournent ; mais l'âme ne change son chemin qu'en étant elle-même changée. » En d'autres termes si nous représentons l'existence d'une âme par une ligne, ses courbes et ses brisures sont l'indice d'influences et de chocs extérieurs. La modification de point de vue vers qu[o]i notre propre méditation nous élèverait, n'emporterait nulle inclinaison. Seules les enrichissements et les appauvrissements des contacts nous font pencher ici ou là. L'amour est une station séduisante où il ne faut pas s'attarder. C'est de la paresse, de la déperdition. — Je veux bien ; je veux bien aussi le contraire, et M. Gide qui n'immue point non plus son opinion en têtus panonceaux illustrera quelque jour l'assertion opposée, quand il sera las des voyages et plus modeste à se satisfaire des caresses. — Deuxième note : « Le sujet des romans c'est la description de ces lignes (suivies par les âmes). Un roman bien composé doit pouvoir par son plan schématiquement projeté, donner une figure géométrique, sinon régulière, du moins eurythmique et qui dans sa propre beauté trouve déjà sa raison d'être. » Sage exigence et pieux scrupule, desquels de rares artistes avaient déjà cure, et dont les autres ne se soucieront jamais.

M. Gide apparaît dans ses fictions et ses notes un esprit lucide qui s'affecte d'imagination nimbeuse, un conteur un peu froid, et qui le sait : « Madame. cette histoire m'ennuie... (page 32). » Sa méthode est bonne d'éditer ses petits écrits, sitôt créés. Les livres paraissent toujours trop tard après leur conception.

## LE DOSSIER DE PRESSE DE *DIVERS* (II <sup>5</sup>)

413-XXXVIII-2

**GABRIEL BRUNET**(*Mercur*e de France, 1<sup>er</sup> décembre 1931, pp. 408-15)*REVUE DE LA QUINZAINE**Littérature*

*André Gide* : Divers, *Éditions Gallimard*. — *Ramon Fernandez* :  
*André Gide*, *Éditions R.-A. Corrêa*. — *Édouard Martinet* : *André*  
*Gide*. L'Amour et la Divinité, *Éditions Victor Attinger*

Indépendant ? Le mot court les rues, la chose est rare. Une évidence m'est apparue depuis longtemps : toute attitude philosophique comporte des styles fort différents, et la qualité du style est peut-être ce qui compte par-dessus tout. L'attitude épicurienne de France côtoie gentiment l'insignifiance. La vie est une aimable promenade, il n'est qu'à cueillir les baisers et les fleurs avec des gestes élégants. Quelle différence lorsque vous évoquez la quête du plaisir que vous propose Épicure ! L'âpreté des choses n'est point omise. La vie n'est pas une églogue où de tièdes souffles effeuillent des bosquets de roses. Il s'agit d'avoir tant de passion pour la volupté qu'on puisse défier l'épreuve. L'homme de plaisir est capable de vivre en joie dans le taureau de Phalaris chauffé au rouge ! Quelle conquête la volupté d'Épicure ! « Philosophie idyllique et héroïque », a dit Nietzsche.

Consacrer sa vie à une cause une fois pour toutes déclarée

---

5. Voir le premier article de ce dossier reproduit dans le n° 128 du *BAAG*.

vraie, bonne et sainte, peut être le fait d'un esprit médiocre, muni de larges œillères ! Se vouer à la même cause alors qu'on voit les bases fragiles de toute vérité, les idées les plus hautes mesquinisées par les hommes qui les adoptent, et finalement dénaturées par leur réussite même, — le cas est tout autre ! Celui qui voit clair dans le jeu décevant des idées et de la vie et se fait chaque soir une foi neuve à force de courage ; celui qui juge l'existence une partie à l'avance perdue et s'impose cependant une belle attitude de fidélité quand même à un grand dessein, — un tel homme donne du style au mot servir !

Indépendance, cela signifie pour la plupart des hommes s'abandonner au caprice des désirs incertains comme des feuillages balancés en tous sens au gré de la brise qui passe... Mais « l'indépendance d'oiseau » d'un Nietzsche ne comporte-t-elle pas dures obligations et âpres luttes ?

Et ainsi je demeurai toujours indépendant. Je le resterai aussi longtemps que durera ma vie, et même dans l'au-delà, car j'ai mis mon espoir dans les étoiles.

Qui donc s'exprime ainsi ? C'est Goethe lui-même. Tout le sublime de la phrase est dans ces quelques mots : « car j'ai mis mon espoir dans les étoiles ». Toute vie suppose un espoir, mais l'indépendant de grande espèce ne peut trouver son espoir que dans les étoiles ! À ceux qui entendent les indicibles résonances des mots de saisir la portée d'une telle parole et qu'ils songent encore à un autre mot de ce grand indépendant : « J'ai appris à désespérer. »

On pourrait considérer la vie de Nietzsche comme la tragédie même de l'Indépendant de grand style. La parcelle de feu divin audacieusement arrachée aux régions interdites doit se payer par une mise hors la loi qui ne souffre aucun allègement. Un Nietzsche a vu à plein la tragédie dont il était le héros. Son indépendance de Titan chercheur, un à un rompt ses liens avec l'humanité. Les terribles soirs de sanglante solitude s'abattent sur cet homme. Rejeté de l'humanité, il lui faut se mettre au rang des dieux. Qu'un homme a dû souffrir pour se réfugier parmi les dieux !

Bien souvent, elle hanta mon esprit la tragédie idéale de l'indépendant de grande espèce. Il commence par se mêler aux autres hommes, mais il ne tarde pas à sentir sa différence. Leurs bon-

heurs ne sont pas les siens, leurs rêves lui sont sans charme et ce qu'ils poursuivent âprement lui semble vain... Il s'apparaît étrange à lui-même et sa différence par instants le grise et par instants le tourmente. Le sentiment d'être un homme à part, né pour une mission particulière et neuve, s'implante en lui. Qu'il laisse parler son âme profonde, et les hommes sentiront qu'un précieux message leur est apporté. Hélas ! le message n'éveille aucune sympathie. Un ton de voix inaccoutumé inquiète et semble injure aux choses familières et consacrées. On croyait apporter des paroles de vie, mais ces paroles de vie apparaissent comme des blasphèmes. La solitude se fait plus épaisse... Le sentiment d'être un maudit, un « hors la loi », s'installe dans l'esprit. Deux issues : ou s'enfoncer chaque jour un peu mieux dans la solitude et ne plus parler qu'en paroles brisantes : être la voix qui clame dans le désert à l'intention des étoiles et des siècles à venir, ou rester parmi les hommes, prendre un masque et parler en paroles enveloppées...

Je me souviens d'avoir écrit sur Stendhal :

Je l'appelle un franc-tireur de la culture ; cette catégorie d'hommes est la seule à exprimer certaines vérités.

Aujourd'hui M. Ramon Fernandez écrit :

Que dire de Gide qui fait de cet état de franc-tireur sa permanente raison d'être, qui, poussé par l'opinion au premier rang de l'armée littéraire, en refuse la servitude et s'arrache les galons dont on le décore ? Un écrivain illustre qui ne veut point d'une grande carrière : situation rare en France...

Je sais qu'il est de bonnes raisons pour jeter la pierre à M. André Gide, et cependant, je serais étonné qu'on puisse, même si on le combat, ne pas admirer son dédain de l'opinion, sa hardiesse à la braver, son mépris pour les récompenses officielles et une extraordinaire résistance aux pressions de l'extérieur qu'il ne veut pas accueillir.

Dans quelle mesure M. André Gide incarne-t-il ou n'incarne-t-il pas l'indépendant de grand style, dans quelle mesure en a-t-il connu la tragédie, je laisse vos esprits s'exercer sur cette question. Tragédie d'ailleurs ne signifie pas inquiétude. M. Gide se défend d'être un inquiet ; ses changements d'attitudes ne sont ni indécision ni flottement, ils traduisent une complexité qui se connaît et s'accepte. Dire qu'on ne veut gagner son procès qu'en

deuxième instance; dire qu'on écrit non pour l'instant, mais pour durer ; écrire cette phrase :

Rien de plus lourd, de plus important que ceci : nécessité de l'option entre le temporel et le spirituel. La possession de l'autre monde est faite de renonciation à celui-ci,

voilà qui peut attester une vue claire des renoncements et des sacrifices qu'implique la situation d'indépendant ! Mais pour chercher au fond d'une âme sa tragédie secrète, il faudrait inaugurer un genre de critique qui épie les frissons entre les mots. Il faudrait à côté de ce qui est dit pressentir tout ce qui n'est pas dit, ce qui, à bien le prendre, serait peut-être la tâche essentielle de la critique...

« Toute la vie d'André Gide n'est qu'une suite de libérations », affirme M. Édouard Martinet. Quels aperçus M. Gide nous donne-t-il aujourd'hui sur l'indépendance gidienne ? Demeurer un « esprit non prévenu », c'est-à-dire un esprit qui n'a point tranché les questions avant de les examiner ; ne pas prendre son parti de dénommer vérité ce convenu à quoi l'habitude donne un aspect d'évidence ; n'être jamais lié par son passé ; savoir à tout instant partir à neuf ; ne rien considérer comme soustrait à l'esprit d'examen ; ne jamais se croire arrivé à son but ; être toujours prêt à tout remettre en question ; se tenir dans l'attitude de perpétuelle recherche ; refuser de se classer une fois pour toutes parmi ceux qui suivent ou parmi ceux qui s'opposent ; refuser de « vivre insincèrement » et se méfier des « complaisances envers soi-même », voilà en gros le tableau qu'esquisse M. Gide de sa vertu d'indépendance. Il est à peine besoin de vous dire que les détracteurs de M. Gide, et ils sont nombreux, ne voient pas tout à fait M. André Gide comme il se voit lui-même ! Mystère de la connaissance de nous-mêmes ! Qui juge bien ? Celui qui s'examine ou ceux qui l'étudient de l'extérieur ?

Dire qui je suis, écrit M. André Gide ? C'est simple : à peu près le contraire de ce qu'on me voit.

Parler de l'indépendance gidienne nous conduirait à mettre en cause ce qu'on pourrait nommer plus ou moins exactement son individualisme. Avant de juger sur ce point, que de nuances à envisager ! Je sais bien que M. André Gide a parlé sans respect de la famille. « Cellule sociale », dit-on de la famille, « régime cellulaire », réplique M. Gide. Je sais bien que M. André Gide a

accueilli avec un sourire heureux l'expression de Palante : « athéisme social », — mais je sais bien aussi que son individualisme est essentiellement aristocratique. Individualisme à haute tension qui s'adresse au petit nombre de ceux que Nietzsche dénommait « les créateurs de valeurs » et qui leur demande de s'offrir en proie à l'aigle qui les dévore !

Je ne m'inquiète pas de voir M. André Gide affirmer que son but est d'inquiéter. Il y a longtemps que Socrate se vantait d'être un taon qui ne cessait, à coups d'aiguillon, d'arracher les esprits à leur paresse ; je ne m'inquiète pas outre mesure de ce qu'on nomme les audaces de pensée de M. André Gide : Platon affirmait que le penseur doit tout oser ; je dirais même que la sollicitude de M. André Gide pour tout ce qui est nouveauté contredit beaucoup moins l'esprit de nos classiques qu'on ne se l'imagine.

« Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde » ! Qui parle ainsi ? La Fontaine...

Aussi bien, ma sympathie ou mon antipathie dépend peu des idées d'un écrivain. M'importe avant tout la qualité des attitudes qu'il dessine dans ses idées. Un homme qui pense d'une manière contraire à la mienne sur toutes les questions me paraît à l'occasion plus près de moi que tel homme qui partage mes opinions. Si M. André Gide me trouble, ce n'est pas pour les raisons communes. Il me trouble parce que, toutes réserves faites sur la manière dont son œuvre peut être appréciée, il est l'écrivain qui entre tous avec constance a fait sa tâche, celle qui était une nécessité de sa nature et que nul autre ne pouvait faire à sa place. Je sais bien que M. André Gide a bénéficié de ce que Renan appelait une « indépendance de situation ». L'exemple cependant vaut d'être médité... Je ne peux penser à M. André Gide sans me poser cette question : « As-tu été suffisamment courageux pour définir à toi-même ce qui est ta tâche propre et ce qui ne l'est pas ! » Bizarrerie de ma nature : la lecture d'un livre m'incite beaucoup plus à me critiquer moi-même qu'à critiquer l'écrivain. M. Gide me contraint à m'interroger sans ménagement. Je lui en sais gré.

Où cet indépendant, qui blâme les œuvres entreprises en vue du succès, prend-il son point d'appui ? De sa vie de penseur et d'artiste, il a fait une interrogation jamais lassée de lui-même. Il pense qu'un esprit vigilant et sans complaisance peut faire en lui de curieuses et capitales découvertes. Il pense que les plus fé-

condes richesses se découvrent dans les parties du moi qu'on craint d'examiner. Chacun porte en lui des terres moins explorées et plus difficilement pénétrables que les îles lointaines ceinturées de récifs. Jusqu'où peut aller la sincérité dans l'exploration du moi ? Difficile question. On glorifiait autrefois les héros qui purgeaient un pays de ses monstres, mais c'est au fond de nous que sont les vrais repaires de monstres. Il est des monstres intimes que nul n'amènera jamais à la lumière. Heureusement que drames et romans nous permettent de lâcher nos fauves plus facilement qu'une confession directe. M. André Gide a certainement senti que le plus secret, le plus indicible d'une confession ne peut se faire qu'indirectement au moyen de la création artistique. Un Montaigne n'a pu tout dire de lui-même dans ses *Essais*. Quelques personnages de drame et de roman lui ont manqué pour donner vie à ce que tout homme porte en son âme : la scélé-ratesse intime de l'être humain. Ne vous étonnez pas trop. Un prédicateur du XVII<sup>e</sup> siècle, qui peignait à merveille les pires vices, se vit demander où il avait pris une telle expérience. « En moi », répondit-il.

Au service de son dessein, M. Gide emploie les moyens les plus variés. Tout être qui se penche sur lui-même entend la prière et la plainte, l'essor de vie et la vie en lamentation sur elle-même. Voilà qui engendre dans l'œuvre de M. Gide toute cette part que je dénomme le chant. Deuxième moyen d'exprimer le moi : la narration directe d'une tranche de vie ou confession. Troisième moyen : recherche des problèmes de sa propre conscience : ils forment la matière des traités. Quatrième moyen : par l'entremise de la création artistique, et, en particulier, de la création romanesque, faire vivre ses conflits intimes et les expulser de soi.

Toute œuvre de Gide, dit M. Édouard Martinet, naît d'une attitude de critique : elle n'est que le développement d'un conflit d'idées.

Mais n'est-ce point le hardi penseur milanais Silvio Tissi qui a dit : « Interroge-toi comme critique, et tu te découvriras poète. » Pour M. Gide, le grand romancier est l'homme qui possède en sa conscience une riche pluralité de personnages et une ample gamme de conflits. En lui, il trouve les personnages de ses romans et leurs luttes. L'observation ne fournit que l'apparence extérieure de réalité.

Soumission à l'objet, disait Théophile Gautier. M. Gide ac-

cepte son moi, qui est la matière de son œuvre tel qu'il est ; il fait preuve à son égard d'une soumission absolue. Si la vie est pour M. Gide un moyen de connaissance de son moi, la méthode. est tout indiquée. Pour connaître, il faut évidemment se soumettre à ce qu'on veut connaître. Et peut-être M. Ramon Fernandez n'a-t-il pas tout à fait tort de parler d'attitude scientifique à propos de M. Gide. Une donnée capitale s'impose d'abord à M. André Gide : son extrême diversité. Il n'est pas un, il est une foule d'êtres différents. Il se place ainsi lui-même dans une famille d'esprits : celle des natures multiples. Famille très intéressante et qui mériterait un attentif examen dans ses représentants les plus qualifiés. Famille qui a ses problèmes et ses drames propres. Un La Fontaine, il y a longtemps déjà, avait pris conscience de sa nature d'homme divers et il sentit vivement qu'une telle nature est tout ensemble une infériorité et une supériorité. Il sentit qu'il lui était impossible de se faire l'homme d'un seul genre, il sentit que sa nature le contraignait aux tentatives les plus variées et qu'il risquait par le fait même de cette dispersion de ne pas atteindre aussi haut qu'il pouvait prétendre. Qu'est-ce que la *Fable* de La Fontaine ? La solution que trouva cet homme multiple pour utiliser dans un mode unique de création son intime diversité ! Goëthe, en qui les natures multiples peuvent saluer leur type le plus accompli, a connu dans l'ordre artistique les problèmes et les drames de l'homme multiple. Il insiste sur le devoir de concentration. Pourquoi ? Parce qu'il avait reconnu dans l'émiettement et la dispersion le danger majeur de sa nature. Un Diderot et un Voltaire prennent résolument leur parti de cette tendance à la dispersion et aux réalisations variées : ils s'effeuillent au gré des circonstances, en journalistes de grande classe. Comment tirer parti de sa diversité ? Comment n'en point pâtir ? Chacun des représentants de cette famille d'esprits cherche la solution de ce problème. Un Sainte-Beuve, qui connaît fort bien sa multiplicité, ne cesse de malaxer ce genre secondaire qu'est la critique pour y insérer le physiologiste, le poète et le romancier qui vivent en lui et n'ont pu se donner carrière. Un Wagner a failli périr corps et biens, déchiré par sa multiplicité.

La jeunesse de Wagner, nous dit Nietzsche, est celle d'un dilettante avec des talents multiples qui n'arrive à rien.

Mais quand cette immense nature a triomphé de ses périls, elle

s'épanouit dans l'ampleur et la force d'une manière que Nietzsche caractérise ainsi : « Le génie de Wagner est une forêt qui se développe. » De nos jours, un Papini, ayant connu sa multiplicité et ses contradictions, va résolument d'un pôle à l'autre de sa nature, à tel point qu'on a pu le définir « un perpétuel contradicteur de soi-même ».

À son tour, M. Gide se connaît dans sa diversité et dans ses contradictions. Il est foule, il s'accepte comme foule, et refuse de préférer l'un de ses personnages intérieurs. Il s'accepte divers dans le moment présent, et il s'accepte dans le temps comme une diversité en devenir. Trois conséquences en résultent : 1° je refuse toute opinion ; 2° je refuse l'acte qui engage à fond tout l'être ; 3° mon avenir reste indéterminé, imprévisible et ouvert à toutes les surprises.

M. André Gide sait que ses nombreux personnages intérieurs s'opposent vivement les uns aux autres. Il le sait si bien qu'il met ces conflits à la base même de son activité créatrice. Pour lui, l'œuvre d'art naît précisément des conflits aigus qui s'affirment dans une âme multiple. Il reprend le mot de Nietzsche : « On ne produit qu'à condition d'être riche en antagonismes », et il découvre le génie de Dostoïewski dans « l'extraordinaire richesse d'antagonismes qui vivait en lui ».

Le spectacle de cette force solitaire, qui prend son point d'appui en elle-même et se développe selon sa loi à l'écart des grands mouvements de notre époque, ne peut manquer de fixer la curiosité.



# Lectures

**Catherine BOSCHIAN-CAMPANER, *Henri Ghéon, camarade de Gide. Biographie d'un homme de désirs*. Paris : Presses de la Renaissance, 2008. Vol. br., 24 x 15 cm, 383 pp., 22 € (ISBN 978-2-7509-0406-7).**

Qui était Henri Ghéon ? Le compagnon d'André Gide ? Le médecin malgré lui ? Le disciple en poésie de Francis Vielé-Griffin et le chantre de la strophe analytique (selon la formule de Vielé) ? Le fin critique de *La Nouvelle Revue Française*, qui le premier, releva le génie d'un Marcel Proust ? Un peintre talentueux ? Celui qui proclama sa conversion au catholicisme et anima les Tréteaux de Notre-Dame, « Théâtre populaire et chrétien qui présente des êtres humains appelés à devenir des saints », comme l'écrit Catherine Boschian-Campaner qui nous propose la première biographie d'Henri Vangeon, dit Henri Ghéon, personnage à plusieurs facettes, homme de désirs, atteint de boulimie existentielle et dont la devise était « de tout, beaucoup, deux fois ».

Et c'est sans doute cette joie de vivre qui attira Gide. Il dira plus tard de Ghéon : « Qu'il était au temps de notre parfait accord : Toute joie, jeunesse, enthousiasme, don et abandon. Il promenait sur le monde extérieur un regard extasié dans une sorte de dévotion panique, tous ses sens en éveil, épousant chaque harmonie, s'amusant comme un enfant, ou comme un faune, perdu de sympathie <sup>1</sup>. »

Fuyant dès qu'il le pouvait son cabinet médical, de Bray-sur-

<sup>1</sup> André Gide, « Hommage à Henri Ghéon », *Feuillets d'automne*, Mercure de France, 1949, pp. 114-8.

Seine, Ghéon parcourait avec lui les grands boulevards, « coiffé de sa casquette de drap, enfoncé dans sa peau de bique, il a l'air d'un parfait pochard. C'est ainsi qu'il me plaît, qu'il est *lui* », dira Gide, ajoutant qu'il parlait si fort que tout le monde se retournait sur son passage <sup>1</sup>.

Étrange personnage, en effet, que ce fils de pharmacien, né à Bray en 1875. Au lycée de Sens où il fait ses études secondaires, il rafle les prix de français, de grec et de latin. Venu à Paris, il s'inscrit à la Faculté de Médecine mais ce sont les lettres qui l'attirent et il commence à noter ses faits et gestes sur de petits carnets, une habitude qu'il conservera sa vie durant. Ce qui fait que l'on n'ignore rien de ses frasques et de ses aventures amoureuses, les plus scabreuses, seul ou en compagnie de Gide. Ces carnets figurent parmi ses archives qui ont été déposées à la Bibliothèque Nationale, et dont Catherine Boschian s'est abondamment inspirée. Se voulant rassurant, Gide dira « qu'il gardait dans la conversation une véhémence que dans ses écrits tempérait une secrète sagesse ».

De fait, Ghéon participera à la fondation de *La NRF* et y jouera un rôle important... Les amis de Gide deviendront les siens. Il figure sur la toile de J.-É. Blanche intitulé *André Gide et ses amis*. Il est aussi sur la *Lecture* de Théo Van Rysselberghe, debout derrière Gide, Félix Fénéon se trouvant derrière Vielé, comme si Van Rysselberghe avait voulu donner une signification littéraire à son tableau. Maria, la femme du peintre, y ajoutera une touche supplémentaire en décrivant Ghéon au physique : « ...de taille moyenne, dégingandé comme si son ossature était mal agencée, [il] n'avait aucune tenue, aucun souci de son personnage : tout étalé, tout répandu, sans barrage intérieur, comme approuvé par lui-même, s'approuvant, se dégustant. Nul retrait sur son visage, nulle trace d'inquiétude, comme une impossibilité de restrictions ; ce visage ouvert, fleuri de contrastes : la peau claire, rose aux pommettes ; la barbe courte et sombre, les lèvres rouges sur des dents écarlates et un peu écartées ; un grand œil brun toujours humide ; les narines longues et frémissantes ; un beau front large et blanc, une calvitie précoce <sup>2</sup>... »

<sup>1</sup> A. Gide, *Journal*, éd. 1951, p. 232 (13 janvier 1907).

<sup>2</sup> M. Saint-Clair, « Henri Ghéon », *NRF*, août 1956.

Poète symboliste, Ghéon se donnera pour maître Francis Vielé-Griffin et lui restera indéfectiblement fidèle jusqu'à ses derniers jours. « Quand on aura dit de Vielé-Griffin : c'était un homme et c'était un poète, on aura exprimé l'essentiel, écrira t-il. C'est à lui que je dois la révélation vivante de la poésie... franchise, droiture, solidité, large rayonnement humain, délicatesse pudique... celui qui abordait Vielé-Griffin, qui recevait son clair regard, qui mettait sa main dans sa main puissante, était immédiatement conquis, réconforté. Sa poésie est pareille à un peuplier, mobile, à peine dessinée, bruissante, mêlée de brise, de nuages, d'azur... il a guidé mes premiers pas ; sa générosité m'a permis de faire connaître mes premiers essais <sup>1</sup>, pas un jour, en plus de trente ans, son amitié ne s'est démentie <sup>2</sup>. »

Cet ascendant de Vielé sur Ghéon n'ira pas sans poser quelques problèmes à l'auteur de *Paludes*. C'est ainsi qu'il écrit en 1906 dans son *Journal* : « Dîner avec les Drouin, Charles-Louis Philippe et Ghéon. Celui-ci plus *entier* que jamais. J'ai d'ailleurs remarqué qu'il était intraitable lorsqu'il venait de voir Vielé-Griffin <sup>3</sup>. » Entier, Ghéon le fut en d'autres circonstances et Vielé, le bien-aimé, dut le remettre en place, notamment – mais pas seulement – lors d'une conférence que Ghéon devait prononcer au Vieux Colombier, sur le vers libre. « L'irritation de Vielé se traduit dans un télégramme par une altération nette de son écriture », indique Catherine Boschian qui cite fréquemment sa correspondance avec Ghéon <sup>4</sup>.

\*

La Guerre de 1914-1918, qui se situe à peu près au milieu de l'existence de notre auteur, va marquer pour lui un tournant capital. Bouleversé par les horreurs qu'il a côtoyées et influencé par le capitaine Pierre-Dominique Dupouey qu'il rencontre sur le front en 1915, Ghéon revient à la foi de son enfance et proclame sa conversion, ce qui ne l'empêche pas, lors de ses permissions de partir « en quête de prostitués avec lesquels il dit céder à son démon autant par hygiène que guidé par son goût du désir », écrit

<sup>1</sup> *Chansons d'aube*, Mercure de France, 1897.

<sup>2</sup> H. Ghéon, « In memoriam F. Vielé-Griffin », *Temps présent*, Paris, 19 nov. 1937.

<sup>3</sup> A. Gide, *Journal*, éd. citée, p. 195.

<sup>4</sup> *Correspondance Vielé-Griffin-Ghéon*, édition critique établie par Catherine Boschian-Campaner, Champion, 2004, p. 187.

Catherine Boschian qui cite l'un des carnets de guerre de Ghéon qui précise plus loin « qu'une fatalité de nature m'a toujours éloigné des femmes... de tous mes péchés c'est bien là le pire <sup>1</sup>. »

Porté par son enthousiasme il va même se demander en 1919, s'il ne devrait pas entrer dans les ordres. Il s'en confie à F. Vielé-Griffin qui lui fait répondre par sa femme, Marie-Louise : « Nous vous sentons dans un état de transition et de repli sur vous-même... mais avant d'entrer au couvent, il faut encore réfléchir... avant de prendre une décision définitive, parlez-nous encore, ne nous quittez pas comme si nous n'étions que des indifférents. »

« Je vous assure que nulle part, le couvent excepté, vous ne trouverez plus de calme qu'à la Thomasserie où vous ne nous verrez qu'au repas ; le reste du temps vous pourrez être complètement seul, aussi seul qu'au désert ; ainsi, venez dès que vous vous sentirez en état de bouger, moralement s'entend <sup>2</sup>... »

Convaincu, Ghéon renoncera au « couvent ». Il est vrai que Vielé lui avait écrit que « nous ne sommes pas, en tant qu'hommes, capables d'anticiper sur la vie angélique ». Il se rattrapera en intégrant, en 1922, la Communauté du Tiers Ordre de Saint Dominique, adoptant le nom de Pierre-Dominique en mémoire du capitaine Dupouey et devient un écrivain catholique engagé. Il s'en expliquera dans « Partis Pris », ouvrage publié en 1923 : « L'art étant de Dieu n'est pas Dieu. Il se subordonne à Dieu, sous peine de le méconnaître. Il ne trouvera Dieu, il n'imitera Dieu, il n'atteindra le beau qui est en Dieu, qu'en faisant acte de soumission à Dieu et en le reconnaissant comme tel, maître du monde, maître du beau, maître de l'art <sup>3</sup>. »

Avec cet élan naturel qui le faisait pleurer devant un tableau à Florence ou à l'audition d'une œuvre musicale, Ghéon vise à la sainteté, se mortifie. Mme Dupouey lui envoie un rosaire et il traque autant qu'il le peut le démon qui pourrait le faire retomber dans les affres du péché.

Ses relations avec ses amis s'en ressentent, surtout avec Gide qui note dans son *Journal* dès 1917 : « Je me raidis contre le chagrin, mais il m'apparaît par instants que Ghéon est pour moi

<sup>1</sup> Henri Ghéon, p. 196.

<sup>2</sup> *Correspondance Vielé-Griffin-Ghéon*, p. 218.

<sup>3</sup> *Parti pris*, Paris : Nouvelle Librairie Nationale, p. 225.

plus perdu que s'il était mort. Il n'est ni changé, ni absent ; il est confisqué<sup>1</sup>. »

Il en vient même à lui trouver une certaine ressemblance avec le curé de Cuverville : « mêmes intonations ; même attention un peu distraite et bienveillante ; mêmes approbations provisoires ; même retraits ; même indéfinissable absence. » Bref, il ne manquerait plus qu'une soutane à Ghéon dont le Royaume n'est déjà plus de ce monde, un Ghéon qui déclare à son ami prier chaque jour pour sa conversion et termine ses lettres en l'embrassant « au nom du Seigneur Jésus-Christ ».

Gide tempérera son jugement en 1928, disant qu'il le trouvait « moins curé de campagne et plus Chartreux », ajoutant cependant « qu'il n'avait rien perdu de sa naïveté, de sa saveur<sup>2</sup> ».

Si Ghéon n'est pas le seul, à cette époque, à avoir retrouvé la foi, ce qui pose problème à ses amis, c'est la proclamation publique et incessante qu'il en fait. C'est de vouloir « mettre désormais la conduite de sa vie et son désir d'écrire en accord avec ses convictions religieuses », comme l'écrira François Corre, son neveu par alliance<sup>3</sup>. Attitude qui s'avère délicate dès lors qu'il s'agit de sa collaboration à *La Nouvelle Revue Française* qui tient à se tenir à l'écart de toutes tendances politiques et religieuses. Position qui se complique un peu plus lorsque Ghéon adhère aux idées de Maurras et de l'Action française, à l'instar de son ami Jacques Maritain et en dépit des proclamations d'athéisme de l'auteur de *Barbarie et Poésie*. Ghéon cessera de collaborer à *La NRF* à partir de Décembre 1921. Il participera cependant au numéro d'hommage à Marcel Proust, à celui de J. Rivière et publiera un article intitulé « In Memoriam F. Vielé-Griffin », à la mort de celui-ci, en novembre 1937.

Quittant la NRF, il se consacrera à son théâtre populaire, répandant la bonne nouvelle en France et jusqu'au Canada où il connaîtra ses meilleurs succès. Tout dévoué à sa cause et passionné de théâtre, il écrira une centaine de pièces. Se réclamant de saint Thomas d'Aquin, « il exploite, nous dit Catherine Boschian, un glissement de sujets délaissés par ses contempo-

<sup>1</sup> A. Gide, *Journal*, éd. 1951, p. 627.

<sup>2</sup> *Les Cahiers de la Petite Dame*, 4-7 mai 1928, p. 358.

<sup>3</sup> Lettre de François Corre du 10 avril 1974.

rains tels que la légende et les miracles des saints et les traditions religieuses des provinces <sup>1</sup> ». Toutes ne furent pas jouées. Certaines lui étaient demandées par des paroisses ou des congrégations religieuses, ce qui le fit cataloguer par certains comme un auteur de patronages. Ce qui n'est pas entièrement vrai. Une pièce comme *Le Pauvre sous l'escalier* n'est pas d'une inspiration particulièrement religieuse, de l'avis d'André Gide <sup>2</sup>. Non plus que *Le Songe d'une nuit d'été en Vivarais*, inspiré de Shakespeare, comédie féerique et fantastique écrite pour le théâtre du Pigeonnier à Saint-Félicien en Ardèche, et représentée en août 1932. Ghéon la situe en ces termes : « Dans un canton du Vivarais. Une campagne boisée et fleurie, au plus doux de l'été avec grottes, buissons, talus. Une musique de Mozart enveloppe l'action <sup>3</sup>. » Lui-même tient le rôle d'un député-maire dont la fille Hermia a un fiancé et un amant !... Certaines de ses pièces furent des foudras et ne connurent que quelques représentations, d'autres attirèrent de nombreux spectateurs comme *Le Mystère du feu vivant sur les Apôtres* joué aux Arènes de Lutèce ou encore *Suzanne et les vieillards*, pièce jouée par les Compagnons de Jeux à l'Exposition Internationale de 1937. Ghéon ne fut sans doute jamais aussi connu qu'à cette époque et sa renommée dépassait les cercles catholiques.

Les années qui précèdent la Seconde Guerre Mondiale le virent de plus en plus engagé dans la propagation de ses convictions religieuses. « Créé pour la démesure, Ghéon s'est livré à Dieu sans réserve, comme il s'adonnait autrefois aux plaisirs », écrit C. Boschian <sup>4</sup>. Alors que France et Allemagne engagent les hostilités, il rejoint sa sœur en Gironde. Il y restera jusqu'à la fin de 1943, s'adonnant surtout à la peinture. Début 1944, il retourne vivre à Paris, dans son petit appartement de la rue Saint-Didier. Il se sait malade et n'en entreprend pas moins d'écrire une nouvelle pièce, *Les Aventures de saint Gilles*, dont la représentation est prévue au printemps. Il reçoit à plusieurs reprises Henri Nicolas, jeune professeur qui prépare une thèse sur Vielé-Griffin. Il voit aussi régulièrement Hélène Saint-Hélière, écrivain suisse et gra-

<sup>1</sup> Henri Ghéon, p. 268.

<sup>2</sup> *Les Cahiers de la Petite Dame*, 1918-19, p. 66.

<sup>3</sup> H. Ghéon, *Le Songe d'une nuit d'été en Vivarais*, Lyon : Marc Camus éd., 1932.

<sup>4</sup> Henri Ghéon, p. 336.

bataire dont il sera très proche, notamment les derniers jours de sa vie, car c'est le 13 juin 1944 qu'il décède, emporté par un cancer. Monique Saint-Héliier en rapportera les détails dans une lettre à Gide, alors absent et qui lui rendra plus tard visite. « Sur ma couverture, à la place même où Ghéon avait déposé des lettres de Gide, Gide déposait des lettres de Ghéon. "Je ne l'ai pas abandonné ! dira Gide. Je ne l'ai jamais abandonné. C'est lui qui m'a laissé." La souffrance de la voix était ancienne mais elle saignait comme une blessure neuve... La tête légèrement en arrière, les yeux fermés, il pleurait sans bruit, comme on pleure dans les grandes peines, sans essuyer ses larmes, avec simplicité <sup>1</sup>. » Ghéon avait 69 ans. Homme de passions, l'art et Dieu avaient dicté sa vie.

HENRY DE PAYSAC.

<sup>1</sup> *La NRF*, nov. 1951, « Hommage à André Gide », p. 289.

# ***Chronique bibliographique***

## AUTOGRAPHES

◆ Offerte sur Internet par la libr. Traces écrites (Emmanuel & Virginie Lorient), Château St-Joseph, 15170 Neussargues, une l.a.s. de Gide à M. Capdevielle, Nice, Hôtel Adriatic, 6 octobre 1941, 1 p. in-8 sur pap. ocre, env. jointe (280 €) : « *Après un mois à Grasse, j'ai gagné Nice où retrouver ma fille et je compte y passer l'hiver dans l'attente des événements. Je me suis remis au travail ; et, comme je ne travaille bien qu'en fumant, j'y trouve une excuse à mon vice, si difficile à satisfaire aujourd'hui.* »

## TEXTES

André GIDE, *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*. Édition publiée sous la direction de Pierre MASSON avec la Collaboration de Jean CLAUDE, Céline DHÉRIN, Alain GOULET, David H. WALKER et Jean-Michel WITTMANN. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009. 2 vol. rel. cuir havane sous coffret ill., 17,5 x 11 cm, LXII-1521 et XVIII-1425 pp., ach. d'impr. 23 février 2009, ISBN 978-2-07-011779-6 et 978-2-07-011780-2, 140 € (prix de lancement jusqu'au 30 juin : 125 €). [Ces deux volumes portent les n<sup>os</sup> 135 et 551 de la collection, où

le premier tome prend la place du recueil *Romans, récits et soties, œuvres lyriques* qui avait été publié en 1958.]

## ÉDITIONS DE CORRESPONDANCES

Jean ROYÈRE & André GIDE, *Lettres (1907-1934)*. « *Votre affectueuse insistance* ». Lettres réunies, annotées et présentées par Vincent GOGIBU. S. I. : Éditions du Clown Lyrique, coll. « Les Inédits », 2008. Vol. br., 21 x 14 cm, 154 pp., ach. d'impr. décembre 2008, ISBN 978-2-9526782-4-3, 16 €. [Édition malheureusement très incomplète – seulement 53 lettres sur au moins 65 connues – et souvent fautive.]

André GIDE – Paul VALÉRY, *Correspondance 1890-1942*. Nouvelle édition établie, présentée et annotée par Peter FAWCETT. Paris : Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 2009. Vol. br., 20,5 x 14 cm, 1008 pp., ach. d'impr. 4 février 2009, ISBN 978-2-07-012226-4, 35 €. [350 ex. de ce livre ont été tirés sous la couverture bleue des *Cahiers André Gide* (n° 20) pour les membres de l'AAAG.]

## LIVRES

Catherine GIDE, *Entretiens 2002-2003*. Avec Jean-Pierre Prévost, Jean-Claude Perrier, Dominique Iseli et Jérôme Chenus, suivi d'un entretien avec Isabelle Bowden et de lettres inédites relatives à ma naissance. Paris : Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 2009. Vol. br., 20,5 x 14 cm, 160 pp., ach. d'impr. 3 février 2009, ISBN 978-2-07-012033-8, 16 €. [Recueil des divers entretiens que Catherine Gide a eus à l'occasion du film entrepris par Jean-Pierre Prévost. Ce film figure en annexe du DVD consacré aux deux films de Marc Allégret, *Voyage au Congo* et *Avec André Gide* qui sera bientôt diffusé.]

Claude MARTIN & Akio YOSHII, *Bibliographie chronologique des livres consacrés à André Gide (1918-2008)*. Centre d'études gidiennes, 2009. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 140 pp., ach. d'impr. janvier 2009, 20 €. [Nouvelle édition, revue et considérablement

augmentée du livre initialement paru en 1987 : 784 items au lieu des 424 répertoriés dans l'édition de 1996.]

## ARTICLES ET COMPTES RENDUS

*Le Magazine littéraire*, n° 484, mars 2009, pp. 66-86 : « Gide, le plus moderne des classiques ». Articles de Pierre LEPAPE (« Portrait »), Hugues PRADIER (« Il a annoncé le Nouveau Roman et l'autofiction »), Bernard FAUCONNIER (« Les fausses monnaies du moi »), Jean-Claude PERRIER (« Oiseau rare »), Alain GOULET (« Inquiéter, tel est mon rôle »), Pierre MASSON (« La cathédrale des contradictions »), Pierre LACHASSE (« Le cachet de la poste ne faisant pas foi »), Martine SAGAERT (« Quand Nathanaël écrivait à M. Teste »), Jean-Claude PERRIER (« Un infatigable passeur »), Adrien LE BIHAN (« Entre Joyce et Staline, il a vite choisi »).

*Histoires littéraires*, n° 36, octobre-décembre 2008, pp. 125-6 : C.r. non signés des n<sup>os</sup> 157, 158 et 159 du BAAG.

## LE CENTENAIRE DE LA N. R. F.

Livres et articles où Gide occupe naturellement la première place...

Alban CERISIER, *Une histoire de La NRF*. Paris : Gallimard, 2009. Vol. br., 20,5 x 14 cm, 624 pp., ach. d'impr. 30 janvier 2009, ISBN 978-2-07-012255-4, 25 €. [Compte rendu de ce livre, par Christine ROUSSEAU, dans *Le Monde des Livres* du 13 février 2009, p. 2.]

*En toutes lettres... Cent ans de littérature à la Nouvelle Revue Française*. Avant-propos de Michel BRAUDEAU et Jacques RÉDA. [Documents commentés par Alban CERISIER.] Paris : Gallimard, 2009. Vol. br., 28,5 x 23 cm, 112 pp., ach. d'impr. 23 janvier 2009, ISBN 978-2-07-012480-0, 32 €. [Catalogue de l'exposition organisée à la Fondation Martin-Bodmer, à Cologne, du 13 février au 20 avril et qui sera présentée à Paris cet été.]

*L'Œil de la NRF. Cent livres pour un siècle*. Choix des textes et présentation par Louis CHEVAILLIER. Paris : Gallimard, coll.

« Folio » (n° 4851), 2009. Vol. br., 18 x 11 cm, 352 pp., ach. d'impr. 15 janvier 2009, ISBN 978-2-07-036109-0.

*La Nouvelle Revue Française*, n° 588, février 2009 : *Le Siècle de La NRF*. Vol. br., 22,5 x 14 cm, 400 pp., ach. d'impr. 2 février 2009, 19,50 €. [Avant-propos d'Antoine GALLIMARD, « Une longue aventure. Autoportraits, textes et documents », dossier préparé par Alban CERISIER, « Des auteurs d'aujourd'hui répondent à leurs aînés », dossier préparé par Ludovic ESCANDE, « *La NRF* à travers le monde », dossier préparé par Michel BRAUDEAU.]

Les Éditions Gallimard ont d'autre part publié en fac-similés les deux « N° 1 » de la revue, du 15 novembre 1908 et du 1<sup>er</sup> février 1909 : deux vol. 22,5 x 14,5 cm, 88 et 110 pp., ach. d'impr. 2 février 2009, 15 € les deux ouvrages (qui ne peuvent être vendus séparément).

*Le Monde* 2, n° 259, 31 janvier 2009, pp. 55-63 : « Le siècle de "La NRF" » [reprise d'anciens art. du *Monde*, de Geneviève BRISAC, Bernard ALLIOT, Bertrand POIROT-DELPECH et Josane DURANTEAU].

Michel DROUIN, « La "NRF" a 100 ans ! », *L'Histoire*, n° 339, février 2009, pp. 8-15.

Michel BRAUDEAU, « L'éternelle revue » (Propos recueillis par Jean-Claude Perrier) [art. illustré d'une photo qui n'est pas celle de M. Braudeau, mais de l'intervieweur] — Olivier CARIGUEL, « 2009, année *NRF* », *Le Magazine littéraire*, n° 483, février 2009, p. 19.

*Le Nouvel Observateur*, n° 2309, 5 février 2009, pp. 82-5 : « Les cent ans de *La Nouvelle Revue Française*. Gallimard par Gallimard [Entretien d'Antoine GALLIMARD avec Didier Jacob] ; *La NRF*, quel casting ! [art. de Didier JACOB] ».

# ***Les Comptes de l'AAAG***

Voici, tels que notre Trésorier les présentera pour approbation à l'Assemblée générale du 16 mai prochain, les comptes de l'AAAG, arrêtés pour l'exercice écoulé et prévisionnels pour l'exercice en cours.

## **BILAN FINANCIER 2008**

### RECETTES

En caisse au 31 décembre 2007	64 930,61	
Cotisations	12 525,33	
Vente de publications	826,69	
Dons	192,00	
Intérêts épargne	884,19	
	<hr/>	
	79 358,82	79 358,82

### DÉPENSES

Trésorerie	135,75	
Secrétariat	219,90	
Publications	14 553,15	
Frais postaux	3 500,39	
Manifestations	227,90	
	<hr/>	
	18 637,09	18 637,09
		<hr/>
En caisse au 31 décembre 2008		60 721,73

**BUDGET PRÉVISIONNEL 2009**

## RECETTES

En caisse au 31 décembre 2008	60 721,61
Cotisations	9 000,00
Vente de publications	778,39
Subvention CNL	2 000,00
Intérêts épargne	1 000,00
	<hr/>
	73 500,00

## DÉPENSES

Trésorerie	300,00
Secrétariat	1 200,00
Publications	50 000,00
Frais postaux	20 000,00
Manifestations	2 000,00
	<hr/>
	73 500,00

## Varia

**ERRATUM \*\*\*** Dans la présentation de la correspondance d'André Gide avec Victor Serge, due à Stephen et Anne-Françoise Steele, qu'a publiée le numéro de janvier du *BAAAG*, deux erreurs sont à corriger : 1° les notes 2, 3 et 4 de la page 53 sont à renuméroter 3, 4 et 5, et il faut introduire une note 2 : "R. Greenman, « The Victor Serge Affair and the French Literary Left – The 'Free Victor Serge' Campaign in Paris », *Revolutionary History*, 5, 3, 1994, pp. 142-74 (pp. 159-60 et 156-7)". — 2° au début de la note 2 de la page 62, il faut supprimer "(?)".

**L'HOMME-LIVRE \*\*\*** Peter SCHNYDER, professeur à l'Université de Haute-Alsace (Mulhouse), a rassemblé les actes d'un colloque sur *L'Homme-livre* (Orizons–L'Harmattan), entendons par là essentiellement l'écrivain. Au delà, il y a le livre, ses motivations, sa fabrication, ses énigmes, le pouvoir qu'il confère, etc. Les communications du colloque

constituent, au fil des siècles, une véritable enquête chronologique du livre, de l'Antiquité à nos jours, chaque auteur étant assez libre de ses mouvements. L'Antiquité est surtout l'occasion d'étudier l'origine du matériau sur lequel on écrit, et comment on passa du rouleau au livre sur parchemin. Avec Gutenberg, le livre va prendre une extension considérable. Un livre-clé est le *Don Quichotte* de Cervantès, le personnage-titre étant marqué jusqu'à la folie par les romans de chevalerie. Le *Mayse bukh*, quant à lui, est le livre de l'émancipation de la femme, sous forme d'histoires en yiddish. Au siècle des Lumières s'oppose une censure obsolète, pendant que Locke, en Angleterre, dit en nouveaux termes le rôle de l'éducation et de la culture livresque. Avec le roman *Tristram Shandy* de Laurence Sterne, les projecteurs se portent autant sur le lecteur que sur la lecture. Avec les deux derniers siècles défilent Baudelaire – damna-

tion subversive et transmutation en or – le *Béatrix* de Balzac, la difficulté et le plaisir d'écrire, puis le roman flaubertien où l'art d'écrire est disséqué, le rôle du livre dans les romans de Jules Verne, ensuite défilent Mallarmé, Valéry, Gide (traité par Peter Schnyder), Jünger, chacun avec son tempérament, et même la littérature enfantine. Au total et au travers de ces vingt communications, le titre s'explique, à savoir « L'Homme-livre » sous toutes les coutures. Rarement ouvrage aura été aussi riche, aussi varié. Reste la question de l'avenir du livre et de la lecture. On lit de plus en plus, affirme un des auteurs. Voire !

[ H. H. ]

**ANDRÉ PICHERIT (1925-2008) \*\*\*** L'un de nos membres les plus anciens et les plus fidèles (il avait adhéré à l'AAAG dès sa fondation, en 1968) nous a quittés : André Picherit, qui était juge à Saint-Genis-Laval (Rhône), est décédé le 21 novembre dernier ; né le 8 février 1925, il était dans sa 84<sup>ème</sup> année.

**NOS AMIS PUBLIENT... \*\*\*** Jean-Marie Paisse (psychologue psychothérapeute à Lyon) a naguère raconté, pour

les lecteurs du *BAAG*, sa « rencontre mémorable » avec André Gide (n° 155, juillet 2007, pp. 501-5). C'est dans le cahier annuel de 2008 de l'Association Internationale des Amis de François Mauriac (pp. 305-11) qu'il relate son autre rencontre avec un écrivain illustre : « Un petit garçon rencontre Mauriac »...

**LOUIS LE GUILLOU (1929-2009) \*\*\*** Nous avons appris avec tristesse le décès, survenu en janvier dernier, du professeur Louis Le Guillou, dans sa 80<sup>ème</sup> année. L'AAAG se doit de saluer la mémoire de ce grand universitaire – spécialiste du XIX<sup>e</sup> siècle, auteur de nombreux travaux sur, notamment, Lamennais, Montalembert et Michelet – car c'est grâce à lui, à ses encouragements et à son soutien que fut créé en 1981 l'équipe CNRS de recherches sur la correspondance de Gide.

**NOS AMIS PUBLIENT... \*\*\*** *La Conquête du courage* (*The Red Badge of Courage*), épisode de la Guerre de Sécession, roman de Stephen Crane, traduit de l'anglais par Francis Vielé-Griffin et Henry-D. Davray, est réédité pour la troisième fois dans la collection

« Folio » (n° 1351) avec une préface de notre Ami Henry de PAYSAC. Cette traduction, initialement parue en 1911 au Mercure de France, a connu de nombreuses rééditions. Récit d'une perfection clas-

sique, *La Conquête du courage* a inspiré à John Huston l'un de ses meilleurs films.

[Notes rédigées par Henri Heinemann et Claude Martin.]

**Vient de paraître  
au  
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES**

CLAUDE MARTIN & AKIO YOSHII

**Bibliographie**  
chronologique  
des livres consacrés à  
**André Gide**  
**1918 – 2008**

NOUVELLE ÉDITION  
REVUE, COMPLÉTÉE ET MISE À JOUR  
(784 volumes décrits)

Un volume broché, 20,5 x 14,5 cm, 140 pp.  
Prix (franco de port) : 20 €

Commandes  
accompagnées de leur règlement par chèque  
à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide  
à adresser au  
Service Publications  
Association des Amis d'André Gide  
La Grange Berthière  
F 69420 Tupin et Semons

## ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

### COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2009

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	28 €
Abonné étranger	36 €

#### Règlements :

par virement ou versement au

**CCP PARIS 25.172.76 A**

(La Banque Postale, Centre de Paris,  
IBAN : FR62. 2004.1000.0125.1727.6A02.009,  
BIC : PSSTFRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide  
et envoyé au Trésorier :

M. Jean Claude  
Association des Amis d'André Gide  
3 rue du Chemin blanc  
B. P. 53741  
54098 Nancy Cédex  
< jean.claude9@wanadoo.fr >

(Compte 14707.00020.00319747077.97,  
Banque Populaire de Lorraine-Champagne, 54000 Nancy  
IBAN : FR 76 1470 7000 2000 3197 4707 797,  
Code SWIFT : CCBPFRPPMTZ)

#### Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS